Digitized by the Internet Archive
in 2025

https://archive.org/details/saintetheresedel0000rphp

SAINTE

# THÉRÈSE DE LISIEUX

## OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

---

Sainte Jeanne d'Arc, 1 vol. in-8°, iv-504 pp. *(Beauchesne).*

Vie de saint Dominique, 1 vol. in-8°, xiv-478 pp. *(Editions du Cerf. Juvisy).*

La Doctrine Ascétique et Mystique intégrale, 2 vol. *(Labergerie).*

La Vie intégrale de saint Thomas d'Aquin, 2e édition revue et augmentée d'une préface, 1 vol. in-16 jésus, xiv-128 pp. *(Editions Revue des Jeunes).*

Mademoiselle de La Rochetière, *en religion sœur Marie de Jésus*, 1 vol. in-12, xxii-156 pp. *(Bonne Presse).*

Pascal, *Sa vie religieuse et son apologie du Christianisme. (Epuisé).*

R. P. H. PETITOT, O. P.

VIE INTÉGRALE DE

# SAINTE THÉRÈSE DE LISIEUX

## UNE RENAISSANCE SPIRITUELLE

*« Non mireris quia dixi tibi : Oportet vos nasci denuo. »*
(St Jean, Ch. III)

NOUVELLE ÉDITION REVUE ET CORRIGÉE
CINQUANTIÈME MILLE

ÉDITIONS DE LA REVUE DES JEUNES
DESCLÉE et Cie, 30, RUE SAINT-SULPICE, PARIS VI^e^

37539

Nous avons lu l'ouvrage du R. P. Petitot, O. P., intitulé : *Sainte Thérèse de Lisieux*, et nous l'avons jugé digne d'être publié.

H. D. NOBLE, O. P.
*Maître en théologie*

M. BARGE, O. P.
*Lecteur en théologie*

IMPRIMI POTEST
30ª Septembris 1925
Fr. R. LOUIS, O. P.

IMPRIMATUR : Parisiis, 2ª Octobris 1925
V. DUPIN,
*Vicarius Generalis*

# PRÉFACE

La doctrine de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus s'impose, dès aujourd'hui, à l'examen de tous les esprits qui sont attentifs aux évolutions et au progrès de la vie spirituelle dans l'Eglise catholique. Il faudrait n'avoir lu que très superficiellement l'autobiographie intitulée *L'Histoire d'une Ame*, il faudrait n'avoir attaché qu'une curiosité très distraite au culte universel rendu à la sainte par le peuple chrétien, pour se persuader qu'il ne s'agit que d'un enthousiasme populaire, imaginaire et sentimental, factice et passager.

L'influence universelle et profonde exercée par Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus dépasse tout ce qu'on pourrait oser concevoir. Il y a quelques années, le cardinal Dougherty, archevêque de Philadelphie, venant en pèlerinage à Lisieux et passant par la Chine et le Japon, à Shangaï et à Tokio, croyait y révéler l'existence de Sœur Thérèse. Dès ses premières paroles, les missionnaires lui mirent sous les yeux la biographie de la sainte, traduite en chinois et en japonais. Les pèlerins, qui accourent isolément ou en groupe à Lisieux de toutes les parties du monde, se comptent aujourd'hui par milliers. Et combien d'âmes qui, à l'exemple de la sainte, se convertissent à une vie nouvelle d'humilité, d'amour de Dieu et du prochain!

Pour qui examine sérieusement et impartialement l'origine et la progression du culte voué à la sainte depuis la publication de l'*Histoire d'une Ame* (1898), il devient bientôt évident que les explications faciles et superficielles, auxquelles des esprits emportés ont volontiers recours, sont ici absolument insuffisantes. — « C'est un engoûment passager ». — Cela est bientôt dit, et on l'affirme d'autant plus énergiquement qu'on ne connaît pas la question. Ni la beauté du visage de Sœur Thérèse, qu'on suppose enjolivé, ni la prétendue réclame pratiquée autour de son nom, ni la dévotion intéressée, fétichiste, des âmes qui demandent à la petite Thérèse des faveurs temporelles, ne suffisent à rendre compte de la vénération que, sous toutes les latitudes, les esprits les plus divers lui ont vouée.

Le portrait si connu de la sainte, qui attire d'abord l'attention et la sympathie, et qui a inauguré la conquête de tant d'âmes — comme celle de Marie-Edmée de la Tour-d'Auvergne, cette jeune fille noble qui n'aimait guère « les boîtes où l'on s'étiole à ne rien faire », elle voulait dire les couvents — le portrait de la sainte, s'il contribue à opérer des conversions, c'est parce qu'il est infiniment paisible en même temps que singulièrement profond. « J'avais parfois de la peine, témoignait l'une des religieuses qui l'ont le mieux connue, à soutenir son regard, tant il était profond et pénétrant. Je sentais qu'elle lisait tout ce qui se passait dans mon âme. » Sans doute, les âmes de bonne volonté, lorsqu'elles entrent en contact pour la première fois avec ce visage, ne font pas tant de réflexions; il n'en demeure pas moins que ce qui les frappe tout d'abord, sans qu'elles s'en rendent toujours bien compte, c'est la douce puissance de cette physionomie, si simple apparemment, mais qui, à l'analyse, se révèle si complexe.

On a beaucoup trop discuté sur l'authenticité du célèbre portrait placé au frontispice de l'*Histoire d'une Ame*. Les témoins impartiaux et judicieux qui ont connu Sœur Thérèse n'hésitent pas à le déclarer infiniment plus ressemblant que toutes les autres photographies prétendues plus exactes. Qui ne sait l'impuissance de la photographie à rendre l'expression de certains visages impressionnables et mobiles? La plupart du temps, lorsqu'on demande à quelque personne sa photographie, celle-ci se récuse sous prétexte qu'elle n'en possède pas. Et souvent, pour se procurer un portrait vraiment satisfaisant d'un père, d'une mère, on en est réduit à choisir deux ou trois photographies parmi les moins infidèles et à les porter chez un peintre de renom pour qu'il en compose une physionomie complètement ressemblante. C'est ainsi d'ailleurs que procèdent les auteurs ou personnalités qui croient devoir laisser leur profil ou leur face à la postérité; ils se donnent la peine de poser devant l'artiste. Tant il est vrai que les portraits faits de main de maître peuvent seuls rendre la véritable expression des figures riches, délicates, profondes. La Providence a permis que l'une des sœurs de la sainte fût à la fois photographe et peintre excellent. Il fallait avoir intimement connu Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus et de la Sainte-Face, avoir pénétré la signification mystérieuse de son sourire gracieux et volontaire, pour réussir à la représenter fidèlement. Le portrait, aujourd'hui classique, de Sœur Thérèse, est le *seul* qui satisfasse pleinement ceux qui ont étudié la figure de la sainte, qui ont tenu en mains, examiné ou contemplé toutes les autres reproductions, sans en excepter le tableau, d'ailleurs très beau, de Roybet. Nous ne nous serions pas attardé à traiter, fût-ce d'une manière transitoire, cette question « du por-

trait du Sœur Thérèse », s'il ne fallait déjà éliminer des légendes qui se créent spontanément autour de la sainte et qui sont de nature à susciter à son endroit des préventions défavorables chez des esprits non avertis.

Que n'a-t-on pas ouï dire, par exemple, au sujet de la prétendue publicité tapageuse faite autour de son nom? Des personnes indifférentes à la religion, absorbées par leurs occupations, et qui sont, comme malgré elles, contraintes de remarquer les multiples images, gravures, statues, livres, publications, etc., concernant sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, pourront enfin s'étonner, s'impatienter et se dire : « Quelle incomparable réclame les Carmélites de Lisieux d'abord, et l'Eglise catholique ensuite, ont su monter autour de cette petite moniale! » Ce pourrait n'être là qu'une boutade. Mais tout un groupe d'incroyants, spontanément hostiles à la religion et aux manifestations de l'Esprit, essaient de persuader par leurs livres, leurs articles, aux lecteurs bénévoles : que les religieuses, les moines, les prêtres, les autorités ecclésiastiques peuvent à leur gré, l'occasion étant seulement donnée, « lancer » des saints ou des saintes. C'est ainsi que Voltaire, et plus récemment Anatole France, ont imaginé et soutenu que les moines avaient pu imposer au public la Pucelle. Les lecteurs qui n'ont pas le loisir d'aller contrôler les documents et les citations, convaincus par le talent littéraire de l'auteur en renom, acceptent de confiance un amas d'interprétations factices pour « un chef-d'œuvre de la plus fine et de la plus vraisemblable psychologie ».

L'école naturaliste, par la plume d'un écrivain de quelque notoriété, n'a pas manqué d'appliquer cette méthode d'interprétation prétendue critique à Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus. On nous pardonnera de citer

presque textuellement une page inspirée par cet esprit de système. Ce sont les ecclésiastiques, soutient-on, qui ont façonné Sœur Thérèse sur le modèle de la grande sainte du même nom :

« Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus est le plus impudent, le plus puéril des plagiats de sainte Thérèse. Mais n'est pas qui veut une grande mystique et, d'autre part, la docilité ne suffit pas pour que, dans les mains d'animateurs astucieux, une novice douée de quelque supériorité intellectuelle puisse devenir une fleur insigne des jardins hagiographiques. Les supérieures du Carmel de Lisieux, un grand-vicaire, un Jésuite, « dirigèrent la jeune moniale à leur gré, lui donnèrent à méditer les *Fondements de la Vie spirituelle*, du P. Surin, lui firent apprendre par cœur les *Exercices spirituels* de Jean de la Croix, ajoutèrent comme livre de chevet les œuvres mystiques de sainte Thérèse... » Malheureusement, Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus devait mourir prématurément et elle ne put profiter assez longuement des soins spéciaux dont elle était comblée. « Après plusieurs mois d'agonie souriante et résignée, elle exhala son dernier souffle léger, si léger.... » Allait-elle être ensevelie et disparaître tout entière? A l'imitation des supérieurs de la grande Thérèse de Jésus, les supérieurs du Carmel de Lisieux avaient ordonné à la petite Thérèse de l'Enfant-Jésus d'écrire le récit de sa vie. « Oui!... Et ce fut en 1894 que la jeune Carmélite reçut cet ordre... Mais ce petit livre — en supposant qu'il ne soit pas apocryphe — que vaut-il? C'est un plagiat des pensées les plus connues de sainte Thérèse... Et c'est précisément cette sorte de médiocre calquage qui fait penser que ce n'est point la jeune fille qui a écrit le livre; à moins qu'on ait guidé sa plume, modifié son texte... Enfin, continue-t-on, si l'on s'en était

tenu là! Mais non! Les dignitaires ecclésiastiques voulaient une sainte... Et l'on fit naître des miracles... Et alors, puisque miracle il y avait, l'on ne pouvait se dispenser d'exhumer les restes de la servante de Dieu... Dès lors, l'affaire était lancée. On fit imprimer des cartes postales, des images pieuses, des brochurettes, des brochures et jusqu'à des livres... Les vers, les proses, le portrait furent tirés à des millions d'exemplaires de divers modèles. Le but de tout cela? Il y en avait deux : 1° Faire de la petite Thérèse Martin une seconde Thérèse d'Avila, une grande mystique... Mais là échec complet... 2° Fabriquer une sainte moderne qui fût, pour le diocèse de Bayeux et de Lisieux, d'un bon rapport. Là, pour le moment, réussite complète [1] ».

Que le lecteur chrétien nous pardonne d'avoir cité, en la résumant et en l'expurgeant quelque peu, l'interprétation inspirée par la méthode naturaliste. L'hypothèse que l'autobiographie ou l'*Histoire d'une Ame* est « un apocryphe, un plagiat », ne supporte pas un instant l'examen. On sait aujourd'hui, et nous rapporterons avec quelque détail (voir Chap. IV), par quel concours de circonstances apparemment accidentelles le livre a été entrepris et rédigé. Rien d'ailleurs ne ressemble moins à l'œuvre de sainte Thérèse d'Avila que l'ouvrage de sainte Thérèse de Lisieux. Que reste-t-il dès lors des accusations d'apocryphe, de plagiat, de calquage?

Quant à l'imputation de publicité excessive, sans égale, inouïe, organisée autour de Sœur Thérèse, si l'on remonte à son origine, et si on la suit pas à pas, on en arrive bientôt à obtenir l'évidence qu'elle a été exigée par

[1] On se rendra compte combien cette page contient d'inexactitudes et d'erreurs, si l'on veut bien lire les premiers chapitres suivants.

la piété des fidèles, qu'elle est à proprement parler *une résultante*, non une cause antécédente. Les diverses éditions, publications, images, brochures, n'ont été imprimées ou publiées qu'au fur et à mesure des demandes. Elles n'étaient pas répandues dans le public à la manière des éditeurs, par le moyen de la presse, par des catalogues, par des annonces, des comptes rendus destinés à solliciter l'attention des indifférents ; elles n'étaient insérées que dans les lettres, commandes, répondant aux besoins exprimés par les fidèles. Lorsqu'on examine jusque dans le détail cette propagation du culte voué à Sœur Thérèse, on se rend compte qu'elle n'a jamais eu les attributs caractéristiques de la publicité ou de la réclame. Le Carmel de Lisieux, depuis vingt-cinq ans, a toujours été débordé par les sollicitations de la chrétienté. Voici à ce sujet un témoignage de nature à emporter la conviction de tout honnête homme : « On nous a reproché d'avoir fait imprimer des catalogues ou feuilles donnant l'énoncé et le prix des diverses publications, ce qui présente un aspect de réclame commerciale... Mais ces feuilles nous sont indispensables. Nous ne pourrions jamais donner chaque fois ces renseignements par écrit à tous ceux qui nous les demandent. » C'est évident ! Le peuple chrétien, dès que l'*Histoire d'une Ame* eut paru, s'est enthousiasmé pour Sœur Thérèse et c'est ce mouvement qui a provoqué, exigé toute la publicité du culte rendu à la bienheureuse et à la sainte.

L'origine de la vénération et de la gloire acquises par Sœur Thérèse date donc de la publication de son autobiographie intitulée : *Histoire d'une Ame écrite par elle-même*. Le livre, édité par l'imprimerie Saint-Paul, parut en octobre 1898. Les lettres d'admiration ne tardèrent pas à arriver et à se multiplier ; on en compta d'abord en

moyenne cinq par jour, puis cinquante, puis deux cents, puis quatre cents et ainsi de suite. On demandait des images-portraits par douzaines. Avant la guerre de 1914, alors que Sœur Thérèse n'était pas encore béatifiée, on avait édité, dans l'espace des quinze premières années, environ deux cent mille exemplaires de l'*Histoire d'une Ame* en langue française. L'ouvrage était déjà traduit en plus de trente langues étrangères, quelquefois à l'insu des Carmélites.

Les pauvres religieuses d'un petit Carmel aussi ignoré jusqu'alors que celui de Lisieux eussent été bien incapables de monter par une propagande factice ce qu'on appellerait à tort ce succès de librairie. C'est l'œuvre elle-même, par sa propre valeur, par son contenu, qui a suscité, comme on nous le disait tout à l'heure, « l'enthousiasme du peuple chrétien ». De même, ce n'est pas la béatification et la canonisation de Sœur Thérèse qui en ont imposé le culte ; elles l'ont permis, il est vrai, mais la petite Sœur avait déjà été virtuellement canonisée par la voix populaire. En ceci encore l'Eglise a suivi l'impulsion et ne l'a pas déchaînée. « Il y aura encore des saints canonisés à Rome, écrivait Renan dans ses *Etudes d'Histoire religieuse*, il n'y en aura plus de canonisés par le peuple ». Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus a infligé à cette prophétie pseudo-scientifique le plus flagrant des démentis.

Mais pourquoi donc l'*Histoire d'une Ame*, dès son apparition, a-t-elle provoqué cette sorte de culte? Parmi les admirateurs suffisamment compétents de la sainte, beaucoup pourront témoigner à peu près en ces termes : « Lorsque le livre nous est tombé dans les mains vers 1900, si nous l'avons lu, relu, si nous en avons copié des fragments entiers, particulièrement ceux qui traitent

de l'humilité, de la charité envers le prochain, de l'amour de Dieu, ce n'a été ni parce que l'ouvrage était l'objet d'une prétendue réclame que nous ignorions, ni précisément parce que la physionomie de Sœur Thérèse était gracieuse et profonde, ce à quoi nous n'attachions qu'une importance très secondaire, ni parce que la sainte accordait des faveurs temporelles ou opérait des miracles également ignorés de nous ; si nous avons, à cette époque, placé cette autobiographie parmi nos livres de chevet, si nous en avons surtout médité les derniers chapitres, sans nous douter que trois de ceux-ci avaient été postérieurement ajoutés aux huit premiers, c'est uniquement à cause de la valeur essentielle, originale, intrinsèque de l'œuvre. » Tel est, à quelques variantes près, le témoignage que les premiers admirateurs de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus pourront lui rendre.

Nous ne saurions d'ailleurs mieux faire pour expliquer le succès de l'autobiographie que de citer les paroles du témoin le plus compétent en la matière, qui a le mieux connu Sœur Thérèse, qui a suivi pas à pas, au jour le jour, les progrès de son influence et de sa renommée : « En lisant l'*Histoire d'une Ame*, on a la certitude de connaître l'âme tout entière de Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus ; cette âme apparaît comme un très beau modèle d'*héroïque sainteté* et le bon Dieu y met sa grâce, voilà pour moi tout le secret de cette diffusion. » On ne saurait exprimer, en termes plus simples et plus heureux, la principale ou essentielle cause de la gloire religieuse acquise en si peu de temps par sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus.

La sainte, par toute une vie de recherches, d'épreuves, de lectures et d'études personnelles, a créé un *très beau*, et nous devons ajouter, un *nouveau modèle d'héroïque sainteté*. Ce n'est en effet rien moins que le Souverain

Pontife, le pape Pie XI, qui, en séance solennelle, dans un discours aux pèlerins du diocèse de Bayeux, l'a déclaré : « *Omen novum* ».

Une lumière douce et forte a brillé, une révélation s'est produite, un livre inspiré a paru, et toutes les âmes simples, sincères, éprises d'idéal et de vertu, se sont d'abord précipitées vers cette flamme, cette révélation nouvelle. Evénement plus remarquable, des âmes aveuglées, hostiles, esclaves des sens, ont trouvé au hasard de la rencontre, en ce livre, la lumière et la grâce de la conversion. De l'avis des autorités les plus compétentes, l'*Histoire d'une Ame* est et demeurera l'instrument d'action par excellence de Sœur Thérèse. Ce livre recèle vraiment une grâce mystérieuse qu'aucune biographie ou étude de la sainte ne possédera jamais. Il ne faut pas chercher d'autre raison de son efficacité surnaturelle. Les différentes causalités auxquelles on pourrait recourir pour expliquer cette diffusion et cette prestigieuse influence, ne sauraient être que secondaires, extrinsèques. Or les véritables et profondes causes d'une influence spirituelle sont toujours immanentes.

Il ne suffit point toutefois d'affirmer que le modèle de sainteté créé par sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus est *nouveau et héroïque*, il faut autant que possible exposer quelles qualités particulières constituent cette nouveauté et cette héroïcité.

Le modèle de sainteté présenté par sainte Thérèse de Lisieux est *nouveau*, tout d'abord par ses qualités négatives. Les caractères d'ordinaire les plus significatifs de la spiritualité d'un saint, et ceux qui passent aussi le plus inaperçus, sont les caractères négatifs. On ne les discerne qu'en étudiant l'histoire, en comparant les saints du passé à ceux du présent. Ce n'est que par l'étude comparée des

biographies de saints qu'on parvient à préciser nettement les caractères négatifs de leur spiritualité. Ces caractères sont importants. Ils nous indiquent, en effet, pourquoi une âme sainte a laissé de côté certaines pratiques ou méthodes encore acceptées, mais moins bien adaptées à l'époque dans laquelle elle a vécu. Ils nous révèlent comment cette âme inspirée a réagi sur son temps et renouvelé la vie spirituelle.

Les caractères négatifs principaux de la spiritualité de Sœur Thérèse sont au nombre de quatre : 1° Absence d'ascèse violente, de mortifications exceptionnelles ou surérogatoires; 2° absence de méthode discursive ou rigoureuse dans la méditation et l'oraison; 3° absence de phénomènes mystiques extraordinaires, visions, extases; 4° absence d'œuvres extérieures multiples.

Ces caractères négatifs expliqueront pourquoi la spiritualité de Sœur Thérèse, son modèle ou son programme de sainteté, est très actuel ou nouveau. Ils ne nous manifestent pas suffisamment à quel point sa vie fut héroïque et sainte.

En étudiant la *Somme* de saint Thomas d'Aquin, en méditant la philosophie pascalienne, en analysant d'assez près, dans des articles et des monographies, diverses vies de saints, nous avons toujours reconnu que la vie héroïque et la sainteté supposent essentiellement des vertus contraires ou complémentaires.

On n'admire pas en effet l'*excellence* d'une vertu chez un saint sans rencontrer l'*excellence* de la vertu complémentaire. Et ce sont précisément ces vertus opposées, équilibrées, qui constituent toute l'économie de la sainteté. Si jamais des héros et des saints ont su allier en une synthèse harmonieuse les vertus contraires ou complémentaires, ce sont les héros, les saints du christianisme.

Nous appelons, comme nous l'expliquerons plus en détail dans la seconde partie, *antinomie positive*, l'opposition de vertus apparemment incompatibles, mais qui en fait se concilient dans un principe supérieur. Par exemple, et pour en revenir immédiatement à sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, nous distinguons principalement, dans sa vie intérieure, *trois antinomies positives :* 1° la simplicité de l'enfance unie à la prudence consommée de la vieillesse; 2° la plus humble petitesse jointe à la magnanime grandeur; 3° la joie la plus profonde sous les épreuves morales les plus crucifiantes. Les principes supérieurs qui opèrent la synthèse de ces antinomies sont les dons du Saint-Esprit, en particulier les dons de *Sagesse*, de *Force*, en fin de compte le don de l'Esprit lui-même, la *Charité*. La Charité est, en effet, la clef de voûte de tout l'édifice spirituel.

Exposée ainsi, en raccourci, dans un résumé didactique, notre étude se présente sous un aspect bien systématique et sévère. « Voici encore, pensera-t-on, un théologien qui vient compliquer ce que Sœur Thérèse avait si heureusement simplifié. Est-ce là vraiment la Voie d'Enfance spirituelle? » La lecture de ce petit livre, dès les premières pages, dissipera certainement cette inquiétude trop légitime. Les quatre caractères négatifs, les trois antinomies positives de la spiritualité de Sœur Thérèse sont assez simples et d'une compréhension relativement facile. D'ailleurs, s'il faut bien se garder de compliquer, il faut aussi prendre garde de ne pas simplifier à outrance. La simplicité des enfants de Dieu n'est pas enfantillage mais suprême sagesse, c'est pourquoi à notre tour nous dirons : « Si vous prétendez comprendre la spiritualité de Sœur Thérèse, son héroïque sainteté, gardez-vous bien d'oublier un seul instant que l'ingénuité de l'enfance est

chez elle indissolublement liée à une souveraine prudence, que son humble petitesse est toujours accompagnée d'une magnanime grandeur, enfin et surtout que son gracieux et paisible sourire recouvre des sacrifices sanglants acceptés pour l'amour de Dieu et des âmes. »

Dans la conclusion de son Homélie pour la solennité de la canonisation, le Souverain Pontife déclarait : « Si cette voie de l'enfance spirituelle se propage, on voit sans peine combien sera facilitée *la réforme de la société humaine*, que, dès le début de notre pontificat, nous nous sommes donnée pour programme. » Et aux pèlerins du diocèse de Bayeux, Pie XI, revenant sur cette pensée, prédisait, par l'influence de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, « *une rénovation plus profonde de toute la vie catholique* ».

La spiritualité de la sainte adéquatement comprise, ses exemples de vertu, les grâces qu'elle obtient pour ses disciples, ont déjà inauguré « cette réforme, cette rénovation de la vie catholique ». Il serait bien vain de le déguiser, nous avons tous besoin d'une conversion intérieure, nous avons besoin de renouveler notre vie spirituelle par un certain genre de mortification, d'oraison, plus adapté aux conditions et aux mœurs de notre époque : nous avons besoin d'une foi plus forte dans l'influence de la vie contemplative; nous avons besoin de mieux comprendre les dons du Saint-Esprit et surtout d'y avoir davantage recours. Tous, fidèles, prêtres, religieux, communautés, instituts, ordres monastiques, ont besoin de réformer, de rénover leur vie spirituelle. Nous pouvons donc redire, avec le pape Pie XI, que si la spiritualité de Sœur Thérèse se propage, « la réforme de la société humaine, la rénovation de la vie catholique » en seront singulièrement facilitées.

En ce temps-là, Jésus exulta de joie dans l'Esprit-Saint, « *exsultavit Spiritu Sancto* », et il rendit grâces au Père, au Seigneur du ciel et de la terre, de ce qu'il avait celé les mystères de sa doctrine aux sages et aux prudents de ce monde, alors qu'il les avait révélés aux petits, « *et revelasti ea parvulis* ». Jamais parole d'Evangile se vérifia-t-elle mieux qu'en Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus? Ne nous étonnons donc point et surtout ne nous révoltons point si une âme simple, pure, inspirée, vient nous manifester toute une révélation concernant la sainteté.

« Je désire beaucoup qu'elle soit béatifiée, disait sa sœur aînée au procès de canonisation, parce qu'on verra ce qu'elle voulait qu'on voie : qu'il faut avoir confiance dans la miséricorde de Dieu qui est infinie, et que la sainteté est accessible à toutes sortes d'âmes. J'en pense bien plus que cela, mais je ne sais comment le dire... »

Nombre d'âmes simples et pieuses devinent d'instinct la valeur géniale du message apporté par Sœur Thérèse; elles pressentent que sa doctrine, rendant « la sainteté accessible à toutes sortes d'âmes », est des plus opportunes; elles soupçonnent bien d'autres vérités actuelles ou futures, mais elles ne savent comment le dire. Ne serait-il pas à souhaiter que les savants, les psychologues, les historiens, les philosophes, les théologiens vinssent en grand nombre s'abreuver à la source d'eau vive creusée et révélée par la sainte de Lisieux, afin qu'ils nous expriment à nous-mêmes ce que nous pressentons sans savoir le dire? Mais pour comprendre Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus, qu'ils se renouvellent, qu'ils renaissent à une vie surnaturelle, qu'ils se fassent une âme neuve, simple et pure.

Nicodème, reconnaissant de bonne foi l'efficacité transcendante de la doctrine et de l'apostolat de Jésus, vint le consulter la nuit : « Maître, lui dit-il, nous savons que vous êtes venu de la part de Dieu, car nul ne peut opérer les merveilles que vous faites. » Jésus lui répondit : « En vérité, je te le dis, personne, s'il ne renaît de nouveau, ne peut voir le royaume de Dieu. »

Mais pour renaître, il faut évidemment mourir à une vie passée, il faut renoncer à bien des choses. Nicodème, trop attaché à ses préjugés, à ses doctrines, à ses antiques traditions, affecta de ne pas comprendre. « Faudra-t-il rentrer dans le sein de sa mère et renaître? » demanda-t-il. Jésus reprit son affirmation avec insistance et en l'interprétant : « En vérité, en vérité, je te le dis, si quelqu'un ne renaît point *par l'eau et par l'Esprit-Saint*, il ne peut entrer dans le royaume de Dieu. Ce qui est né de la chair est charnel, mais ce qui est né de l'esprit est spirituel. Ne t'étonne pas si je te dis : il vous faut tous naître de nouveau. L'Esprit souffle où il veut et tu entends sa voix, mais tu ne sais distinguer ni d'où elle vient, ni où elle te conduit ; ainsi en est-il de tout homme appelé à renaître de l'Esprit. »

La renaissance, l'enfance spirituelle, n'est pas une renaissance, une enfance naturelle. Toute interprétation trop littérale de telles expressions devient aisément lourde et absurde. Il faut naître à une autre doctrine que celle des rabbins, ceux que Pascal, en la nuit de sa conversion, appelait les philosophes et les savants. Il faut renaître par les *Dons de l'Esprit*, en faisant abnégation de tout scientisme, de tout rationalisme et de toute critique trop naturaliste. Il faut renaître par l'eau en se purifiant de ses fautes, de ses concupiscences, de ses souillures, de son orgueil. La renaissance spirituelle, qui fait les purs, les

apôtres, les martyrs, les saints, est une réalité qui vaut sans doute la peine d'être examinée. Nous convions toute personne cultivée à faire avec nous cet examen en prenant pour sujet d'étude et pour maître une jeune sainte inspirée. Apprenons d'elle en quel sens il nous est nécessaire de naître à nouveau : « *Oportet vos nasci denuo* ».

# PREMIÈRE PARTIE

# VIE ASCÉTIQUE ET MYSTIQUE

## LES QUATRE CARACTÈRES NÉGATIFS

## CHAPITRE PREMIER

# PREMIER CARACTÈRE NÉGATIF DE LA SPIRITUALITÉ DE SAINTE THÉRÈSE DE LISIEUX : ABSENCE DE MORTIFICATIONS VIOLENTES ET SURÉROGATOIRES.

### I. L'Ascétisme ancien ou Ascétisme de grandeur.

Les Pères du désert et les cénobites avaient fait consister la pénitence, la mortification et presque tout l'ascétisme, dans la pratique absolue du silence, de la clôture, dans le travail des mains, le jeûne continu au pain et à l'eau. Jusqu'au XIII^e^ siècle, ces diverses observances constituèrent essentiellement le modèle de l'ascétisme. Saint Bernard, mort au milieu du XII^e^ siècle, quoiqu'il ait été dans sa jeunesse mortifié jusqu'à l'excès, ainsi qu'il l'avoue lui-même, ne pratiquait pas la discipline, ni les macérations sanglantes. Il n'en est pas fait mention dans les biographies écrites par ses disciples et admirateurs. Le moine cistercien se mortifiait par un silence absolu qu'aucune récréation régulière ne venait interrompre, par l'abstinence de viande, de poisson, de laitage, de pain blanc, par la privation de sommeil. Saint Bernard jeûnait durant la plus grande partie de l'année jusqu'à deux

heures de l'après-midi, il dormait quatre ou cinq heures au plus dans un dortoir commun, il ne levait jamais les yeux, il ignorait si le plafond de telle salle commune était voûté ou plat et si le chevet de la chapelle avait trois fenêtres ou une seule. La mortification de saint Bernard est typique et peut, à bon droit, être considérée comme le modèle antique de l'ascétisme avant l'apparition des Ordres modernes, nous voulons dire des Ordres mendiants.

La fondation des Frères Prêcheurs, au début du XIII^e^ siècle, est une date décisive dans l'évolution de l'ascétisme monastique. Par le fait que saint Dominique lançait ses fils dans l'apostolat, à travers les villes et les campagnes, qu'il les appliquait à l'étude et à la prédication dogmatique, toute l'économie de l'ascèse religieuse devait en être sensiblement modifiée. Prédicateurs, professeurs de doctrine sacrée, missionnaires, les Dominicains ne pouvaient plus garder ni le silence absolu, ni la clôture, comme les Pères du désert, les Chartreux, les Cisterciens. Leurs fatigues apostoliques exigeaient aussi qu'ils se soutinssent chaque jour autrement que par une livre de pain, quelques légumes, et, pour boisson, de l'eau claire. Il fallait une nourriture plus abondante et plus substantielle. Cependant, les premiers Dominicains, apôtres énergiques, orateurs puissants, doués d'un tempérament passionné et ardent, très fervents d'ailleurs et très zélés, éprouvaient le besoin, autant et plus que les Cisterciens, de mortifications, d'une ascèse très sévère. Ne pouvant donc se mortifier en observant continuellement le silence, le jeûne, la clôture, étant d'autre part gens actifs et pressés, ils eurent recours à la flagellation, à la discipline. Saint Paul n'avait-il pas écrit : « *Castigo corpus meum et in servitutem redigo.* Je châtie mon corps

et je le réduis en servitude »? Jésus n'avait-il pas été flagellé? La flagellation quotidienne fut adoptée par saint Dominique et ses fils.

Ce n'était pas précisément une création. « Les verges » étaient un châtiment prescrit contre certains délinquants par le code romain; les premières règles monastiques bénédictines avaient conservé la flagellation comme peine à imposer dans le cas de fautes graves. Saint Pierre Damien avait commencé à en introduire l'usage dans les monastères et chez les chanoines réguliers. Saint Dominique, chanoine régulier lui-même, n'innovait donc qu'en propageant davantage, en régularisant en quelque sorte, l'usage quotidien de la discipline. Le Frère Jean de Navarre témoigne que le saint se l'infligeait chaque nuit et se la faisait assez souvent donner par les Frères. Cette discipline était constituée par trois chaînes de fer réunies dans une poignée. Saint Dominique se flagellait jusqu'au sang inclusivement. Ajoutons qu'il multipliait les génuflexions, inclinations, prostrations, qu'enfin il portait un cilice, sorte de camisole faite de bure rugueuse. Beceda, religieuse de Sainte-Croix, attestait qu'elle se procurait des queues de bœuf pour confectionner ces sortes de cilice.

Saint François d'Assise, tout au contraire de Dominique, avait vu d'assez mauvais œil s'introduire l'usage des disciplines et des cilices. Dans l'un des premiers Chapitres généraux de son Ordre naissant et déjà nombreux, apprenant que ses fils utilisaient les disciplines, les haires et autres instruments analogues de pénitence, il les fit recueillir, rassembler en monceau et brûler en un feu de joie. Saint François d'Assise, d'accord sur ce point avec ses tout premiers compagnons, estimait que la pauvreté absolue, individuelle et collective, compliquée

d'ailleurs de vie érémitique, était une assez grande pénitence ; il se défiait des moyens violents de mortification.

Mais l'élan était donné. Certains moyens de sanctification correspondent si parfaitement aux besoins et aux aspirations d'une époque, qu'il serait bien vain de prétendre les interdire. La flagellation, dès le milieu du XIIIe siècle, était communément adoptée par les Ordres religieux. Vers 1260, le Père Rainieri, dominicain italien, pouvait même instituer des confréries de flagellants, tant ce mode de pénitence était alors apprécié. Toutes nos saintes et bienheureuses dominicaines, sans exception, ont pratiqué la flagellation, les génuflexions, les prostrations et autres moyens physiques de mortification dont saint Dominique avait donné l'exemple. Voici, en la choisissant tout à fait au hasard, la bienheureuse Bienvenue Bojani, décédée à la fin du XIIIe siècle. Nous lisons dans les leçons du bréviaire : « Elle fatiguait son corps par des prostrations, des génuflexions pénibles et redoublées. Elle revêtit un cilice. Elle se ceignit les reins d'une chaîne de fer, laquelle s'incrusta si profondément dans sa chair qu'on ne put l'enlever sans l'intervention du chirurgien. Elle se priva de vin et de viande, de sommeil, se couchant quand elle était lasse sur la terre nue, une pierre sous la tête ; trois fois la nuit elle se flagellait d'une chaîne de fer. » La bienheureuse Colombe portait de même un rude cilice, des cercles ou des chaînes, elle couchait sur la terre ou sur une table, s'ensanglantait le corps trois fois la nuit au moyen d'une discipline de fer. Au XIVe siècle, sainte Catherine de Sienne en agissait de même. Toutes imitaient, copiaient fidèlement le modèle ascétique de sainteté créé par saint Dominique.

La distance est grande, au point de vue de la méthode de mortification, entre les vies des saintes et bienheu-

reuses que nous lisons dans notre bréviaire et la vie de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus.

Mais, avant d'examiner en quoi consiste précisément l'ascétisme de Sœur Thérèse, notons que, depuis le XIII^e^ jusqu'au XIX^e^ siècle et jusqu'à nos jours, les pénitences exceptionnelles et macérations sanglantes, quoique un peu et progressivement délaissées, avaient toujours continué d'être pratiquées dans les monastères fervents. Les premiers Carmes déchaussés, dans la dernière moitié du XVI^e^ siècle, étaient, au jugement de sainte Thérèse, excessivement mortifiés. La discipline en commun fut de règle au Carmel. Depuis toujours, Carmes et Carmélites déchaussés, ainsi que nous le verrons tout à l'heure, avaient été particulièrement portés aux mortifications physiques, régulières et surérogatoires.

Il y a moins d'un siècle, le P. Lacordaire, en rétablissant en France l'Ordre des Frères Prêcheurs ou Dominicains, avait remis en honneur les pénitences dont saint Dominique avait donné un si sublime exemple; il avait d'ailleurs ajouté à la tradition dominicaine quelques pratiques personnelles. On pourra lire dans le chapitre XIV de la *Vie du P. Lacordaire* par le P. Chocarne, comment le restaurateur des Frères Prêcheurs pratiqua la pénitence : « Toute sa mystique, écrit le P. Chocarne, se réduisait à ce principe bien simple : souffrir, souffrir par justice, pour expier; souffrir par amour, pour prouver. Tous ses procédés étaient là, procédés d'action beaucoup plus que de paroles. [1] » Le P. Lacordaire fit des disciples qui

[1] « Le P. Lacordaire, écrit le même auteur, n'avait pas reçu le don d'une contemplation silencieuse et tranquille aux pieds de Jésus-Christ, mais celui de prouver son amour par des actes généreux. Son action de grâces après la messe était courte; il y éprouvait le plus souvent de très vifs élans d'amour de Dieu qu'il allait apaiser dans la cellule d'un de ses religieux... Il se

imitèrent ses exemples et ses procédés de mortification. Cette méthode ascétique contribua, d'ailleurs, à former maints religieux exemplaires et d'un mérite éminent.

## II. L'Ascétisme de Sœur Thérèse ou Ascétisme de petitesse.

En matière ascétique, il convient de faire très grande la part du tempérament et des besoins individuels. Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus aimait répéter à ce sujet : il y a plusieurs demeures dans la maison de mon Père. Entrée au Carmel en 1888, Sœur Thérèse fut témoin de la haute estime qu'on portait aux mortifications physiques. Le Carmel de Lisieux avait été fondé en 1838. La véritable fondatrice, Mère Geneviève de Sainte-Thérèse, religieuse exemplaire, très pondérée, très surnaturelle et à qui l'on ne pourrait adresser qu'une légère critique, celle d'avoir été trop condescendante, n'aimait pas beaucoup les mortifications surérogatoires. Elle n'éprouvait d'attrait, disait-elle, que pour l'obéissance, et elle déclarait : « Je ne me sens portée, en fait de pénitence, que vers celle de règle et en usage au monastère. »

La Supérieure qui succéda à Mère Geneviève, et dont le prestige impérieux ne tarda pas à se substituer à la douce influence de la fondatrice, fut d'un avis assez différent. Née peu après 1830, grande, distinguée, généreuse, douée d'une robuste santé, ignorant la maladie, ardente et passionnée, Mère Marie de Gonzague, dès les

découvrait les épaules et il fallait, bon gré, mal gré, lui donner une forte discipline... C'était un vrai supplice... Mais on s'y habituait peu à peu et le Père en profitait pour exiger davantage et se faire traiter selon ses goûts. On devait alors lui donner des soufflets, lui cracher au visage, lui parler comme à un esclave... » Voir Chocarne, *Le P. H.-D. Lacordaire*, ch. xiv, p. 395.

premières années de sa vie religieuse, avait éprouvé beaucoup d'attrait, à de certaines heures, pour les pénitences violentes. Six années après son entrée au Carmel de Lisieux, elle fut chargée du sous-priorat. Elle eut aussi à surveiller le noviciat. Dès les débuts, elle consulta Mère Geneviève sur le genre de mortifications à permettre aux novices.

« Prenez garde, ma Mère, répondit la fondatrice; car sans une grande prudence et un grand discernement, tout cela n'est que vanité et nourrit l'amour-propre. Apprenez à vos filles à rompre leur volonté, à pratiquer la charité, à remplir parfaitement toute la règle; c'est là la vraie, la bonne pénitence qui est toujours agréable à Dieu. »

Ces conseils émanaient d'une sagesse expérimentée et inspirée de Dieu. Ils ne furent suivis qu'à demi et l'on tomba dans des excès de mortification. On lit dans la vie de la Mère Geneviève ce passage significatif et d'une importance capitale pour l'intelligence de la spiritualité de Sœur Thérèse :

« Les orties poussaient en liberté dans le jardin, pour servir aux disciplines surérogatoires de la Communauté. C'est en voyant, de ses yeux, le résultat produit par ces pénitences à l'égard de la sanctification des âmes que Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus chercha un moyen plus rapide et plus sûr pour s'élever à la sainteté. »

Notons bien que ce ne fut pas du jour au lendemain, sans avoir beaucoup réfléchi, beaucoup observé, sans avoir expérimenté elle-même ces pénitences, que sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus y renonça et conclut qu'elles n'étaient point faites pour elle-même et les petites âmes qui adopteraient sa Voie d'enfance spirituelle. Peu de

temps après sa prise d'habit, ayant lu dans les vies des Saints les mortifications extraordinaires que nombre d'entre eux s'étaient imposées, admirant d'ailleurs tout ce que recélait de magnanime cet ascétisme, Sœur Thérèse s'était sentie portée à l'imiter. « L'attrait pour la pénitence, écrit-elle, me fut aussi donné. » Mais il advint qu'elle fut malade pour avoir porté trop longtemps une petite croix de fer dont les pointes avaient pénétré dans sa chair.

« Cela ne me serait pas arrivé pour si peu de chose, disait-elle ensuite, si le bon Dieu n'avait voulu me faire comprendre que les macérations des saints ne sont pas faites pour moi, ni pour les petites âmes qui marcheront par la même voie d'enfance. »

Plus elle avança en âge et en perfection et plus elle sentit se confirmer en sa conscience cette assurance que *les macérations des saints*, les disciplines barbelées, les chaînes avec pointes de fer, les cilices rugueux et, en général, les procédés de mortification trop recherchés, devaient être exclus de sa Voie d'enfance spirituelle.

« Dès sa jeunesse, nous affirme Mère Agnès de Jésus, dans le but de vaincre les attraits des sens, je l'ai vue appliquée à la mortification, mais toujours avec plus de simplicité et de modération à mesure qu'elle approchait de la fin de son exil... Elle m'avoua que, dans le commencement de sa vie religieuse, elle avait cru bien faire, pour imiter les saints, de s'ingénier à rendre les aliments insipides. « J'ai laissé cette manière-là depuis longtemps, me dit-elle. Quand la nourriture est à mon goût, j'en bénis Dieu; quand elle est mauvaise, c'est alors que j'accepte la mortification. Cette mortification non cherchée me paraît la plus sûre et la plus sanctifiante. »

De telles dépositions nous font constater sur le vif et avec le plus grand intérêt que Sœur Thérèse, dès l'origine, a cherché sa voie, à la manière d'un explorateur, en tâtonnant, en essayant divers chemins. Finalement, elle en revenait à la grande voie de l'Evangile, à la simplicité des enfants de Dieu : « *Manducate quæ apponuntur vobis;* mangez ce que l'on vous sert. » Saint François d'Assise, dont le génie en bien des points est analogue à celui de Sœur Thérèse, avait adopté la même règle pour lui-même et ses fils. Ajoutons que notre petite sainte acceptait et prenait les mets avec tant d'indifférence que ses voisines de table ne purent jamais discerner ceux qu'elle aurait pu naturellement préférer. Nous reviendrons sur ce sujet. Le point capital sur lequel nous devons maintenant insister, qui constitue le premier caractère négatif de sa Voie d'enfance spirituelle, c'est l'exclusion des mortifications exceptionnelles. Elle estimait, après mûres réflexions, que, dans les vies des saints, quelques auteurs insistent à tort sur ces pénitences extraordinaires, comme si elles faisaient partie intégrante de toute sainteté.

« Cela trouble les âmes, disait-elle. Plusieurs s'imaginent que, pour plaire à Dieu, il faut s'adonner absolument à des pratiques exagérées de mortification, et alors, le démon les trompe et les fait tomber dans certaines illusions dangereuses... »

Dans le livre d'or de la spiritualité et de la sainteté dominicaine, le B. Henri Suso, par les extrêmes limites auxquelles il porta les mortifications, s'abstenant de boire jusqu'à en avoir la langue crevassée, couchant sur une porte armée de clous, gravant les initiales de Jésus sur son cœur, etc..., est demeuré le type du mystique ayant parcouru toute la voie des pénitences physiques. Rien ne

pouvait satisfaire davantage notre légitime curiosité que d'apprendre comment sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus avait apprécié ce genre d'ascétisme. Guidée par un sens surnaturel vers tout ce qui présente le sceau de l'excellence, Sœur Thérèse avait lu la vie du B. Henri Suso, et elle exprima à ce sujet son jugement dans une conversation intime avec Mère Agnès de Jésus :

« Il y a, dit-elle, dans la vie du B. Henri Suso, un passage qui m'a frappée relativement aux pénitences corporelles. Il en avait fait d'effroyables qui avaient ruiné sa santé, quand un ange lui apparut et lui dit de cesser en ajoutant : « Tu n'as encore combattu que comme simple soldat; à présent, je vais t'armer chevalier. » Et il fit comprendre au saint la supériorité du combat spirituel sur les macérations de la chair. « Eh bien, ma mère, conclut Sœur Thérèse, le bon Dieu n'a pas voulu de moi comme simple soldat, j'ai été tout de suite armée chevalier, et je suis partie en guerre contre moi-même, dans le domaine spirituel, par l'abnégation, les petits sacrifices cachés, j'ai trouvé la paix et l'humilité dans ce combat obscur où la nature n'a aucune prise. ».

Plus elle avança en âge, en sagesse, et plus elle se confirma par ses lectures, ses observations, ses réflexions, dans cette défiance à l'égard de l'ascétisme violent ou sanglant. Dans ses dernières années, sa conviction en la matière était devenue si absolue, si définitive, qu'elle croyait devoir adresser à Mère Agnès de Jésus cette recommandation suprême : « Il faut s'en défier. Croyez-moi, ma Mère, ne vous lancez jamais dans cette voie, ce n'est pas celle des toutes petites âmes comme les nôtres. »

La sainte a d'ailleurs indiqué nettement les raisons de cette défiance. « Elle me disait, ajoute sa sœur, que le démon trompait souvent certaines âmes généreuses, mais

imprudentes, les poussant à des excès qui nuisent à leur santé et les empêchent de remplir leur devoir. Elle y voyait aussi le danger de se complaire en soi-même. » Chez les tempéraments ardents ou chez les caractères trop personnels, enclins à sortir de la voie commune et à rechercher l'excellence dans les choses extraordinaires, les pénitences surérogatoires nourrissent l'amour-propre, l'orgueil même. Ces esprits qui manquent de pondération, s'imaginent faire merveille alors qu'ils s'écartent du véritable chemin, qu'ils s'égarent chaque jour davantage et égarent les âmes qu'ils entraînent à leur suite. Cependant on les verra se montrer très sévères pour le prochain qu'ils accuseront de tiédeur et de relâchement, jaloux d'exercer quelque influence, envieux de toute autorité. C'est pourquoi, à moins d'une vocation spéciale, de grâces contrôlées autant que possible par plusieurs directeurs autorisés, expérimentés et prudents [1], les mortifications exceptionnelles : disciplines sanglantes, chaînes de fer, pratiques douloureuses non prévues par la règle, doivent être absolument interdites, particulièrement à notre époque où les santés sont affaiblies.

L'ascétisme de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, son programme de sainteté est donc négatif des pénitences surérogatoires, des mortifications très douloureuses. Mais on n'introduit dans l'économie de la vie ascétique et mystique une réforme utile que si l'on remplace avantageusement ce que l'on exclut. Le mérite tout particulier de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, ce qui caractérise proprement sa manière, ce fut de mettre en pleine lumière

[1] On comprend sans doute pourquoi nous disons *plusieurs directeurs*. Si, en effet, une âme portée aux mortifications exceptionnelles choisit un seul directeur qui partage ses manières de voir, elle risquera de ne pas être désabusée. Ce fut, dans un autre ordre, l'erreur de Mme Guyon et de Fénelon.

cette vérité : que la mortification exercée dans les moindres choses jusque dans les infiniment petits, est plus humiliante et non moins crucifiante que celle pratiquée par la recherche des grandes douleurs volontaires. On l'a dit avec justesse et pénétration dans le procès de canonisation : « Le bon Dieu montre autant sa puissance dans la création des infiniment petits que des infiniment grands et il me semble que Sœur Thérèse a justement dévoilé sa force dans la multiplicité d'actes petits et microscopiques, si l'on peut ainsi s'exprimer. » Cette remarque ne saurait être mieux comprise qu'en l'interprétant par la célèbre théorie de Pascal sur les deux infinis.

« Il y a deux infinités, écrit-il, qui se rencontrent en toutes choses et dont la connaissance ouvre l'esprit aux plus grandes merveilles : l'une de grandeur, l'autre de petitesse... Les philosophes ont bien plutôt prétendu d'arriver à l'infini de petitesse... Comme c'est nous qui surpassons les petites choses, nous nous croyons plus capables de les posséder, et, cependant, il ne faut pas moins de capacité pour aller jusqu'au néant que jusqu'au tout. L'un dépend de l'autre et l'un conduit à l'autre. Ces extrémités se touchent, et se réunissent à force de s'être éloignées et se retrouvent en Dieu et en Dieu seulement. »

Cette théorie éminemment pascalienne des deux infinités s'applique parfaitement à notre sujet. Parce qu'il y a deux infinis, l'un de grandeur, l'autre de petitesse, qui se réunissent en Dieu, il y a pour l'homme deux voies vers la perfection : l'une qui l'atteint par la recherche des grandes choses, l'autre par la fidélité aux plus petits devoirs ; or, ces deux voies, quoique dès l'abord divergentes, ne tardent pas à se rapprocher et elles se confondent à la limite en une même sainteté. Etant situés à égale distance des deux infinis, les grands devoirs nous

surpassent et nous dominons les petits; ceux-ci nous paraissent fréquemment quantité négligeable et nous nous persuadons volontiers que nous pourrions sans peine nous en acquitter. En fait, il ne faut pas moins de capacité pour atteindre la perfection dans les petites choses que dans les grandes.

Sans doute, la voie de perfection qui tend à la sainteté par la fidélité aux plus minimes devoirs n'était pas méconnue, et l'on savait qu'elle conduisait à la plus surnaturelle grandeur. N'est-il pas écrit dans l'Evangile : « *Qui fidelis est in minimo et in majori fidelis est ;* celui qui est fidèle dans les moindres choses, l'est aussi dans les grandes »? Et combien de saints ont suivi cette voie! Mais c'est le grand mérite, le génie propre, la mission toute providentielle de la petite sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus que d'avoir mieux discerné qu'on ne l'avait jamais fait, cette sainteté de petitesse trop dédaignée et qui rejoint la sainteté de grandeur.

Quand on étudie la vie de Sœur Thérèse, on remarque avec étonnement qu'elle avait été visiblement prédestinée par la Providence pour pratiquer en perfection et nous révéler en quelque sorte l'importance primordiale du conseil évangélique : être fidèle jusque dans les moindres détails, *fidelis in minimo.* A l'âge, nous dit-on, où les enfants sont si fiers de grandir, Thérèse regrettait de ne pas demeurer petite. Elle avait donc de génie l'intuition des beautés, des puissances, des valeurs qui se cachent dans la petitesse. Apprécier la petitesse, c'est si difficile cependant! Ainsi que l'écrivait Pascal : « L'infini de grandeur est bien plus sensible. » Il frappe nos yeux, notre imagination, *il est sensationnel,* tandis que l'infini de petitesse nous échappe, ne nous étonne point; il passe inaperçu jusqu'à ce qu'on nous le signale, et nous

admirons alors sa puissance. N'est-ce pas en étudiant les infiniment petits qu'on renouvelle de nos jours la science, et on a découvert avec effroi que plus ils étaient petits et plus ils étaient redoutables.

Aux grandes pénitences exceptionnelles, intermittentes, qu'elle exclut, avons-nous dit, de sa Voie de petitesse, d'enfance spirituelle, sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus substitue donc une mortification poussée à l'infini dans les moindres occasions.

### III. Comment l'ascétisme de petitesse corrige les tendances défectueuses de Thérèse enfant et jeune fille.

Vers l'âge de trois ans on lui avait donné un chapelet fait exprès pour compter ses actes de renoncement. « Le plus curieux, écrivait sa mère, c'est de voir Thérèse mettre la main cent fois par jour dans sa poche pour tirer une perle à son chapelet, toutes les fois qu'elle fait un sacrifice. » La petite fille appelait ces actes de vertu ainsi dénombrés, *des pratiques*. Ne dédaignons pas d'admirer cette précocité dans la mortification, pas plus que nous ne refusons d'apprécier la précocité d'un Mozart dans l'harmonie musicale. Le génie caractéristique de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus se retrouve déjà dans cette estime, ce culte pour les petits sacrifices. Si l'on soupçonnait quelle connaissance pénétrante et surtout quelle maîtrise de soi-même ce genre de mortification nous apporterait, nous l'estimerions davantage. La sainte de la petite voie est parfaitement sincère lorsqu'elle écrit : « Je me trouvais, il me semble, dans les mêmes dispositions qu'aujourd'hui, ayant déjà un très grand empire

sur toutes mes actions. Ainsi, j'avais pris l'habitude de ne jamais me plaindre quand on m'enlevait ce qui était à moi; ou bien, lorsque j'étais accusée injustement, je préférais me taire que de m'excuser. » Se taire quand on n'aurait qu'un mot à dire pour se justifier, quelle possession de soi cela suppose chez une enfant au caractère naturellement fier, arrêté, recélant déjà des tendances à devenir impérieux et dominateur.

En telle circonstance imprévue, Thérèse se montrait très personnelle. Elle n'eût pas baisé la terre pour une fortune. Elle était « d'un entêtement presque invincible; on la mettrait une journée à la cave sans obtenir un *oui*, de sa part, elle y coucherait plutôt. »

« J'avais une nature pas commode », disait-elle plus tard. A ne la considérer que distraitement et du dehors, c'était une petite fille très jolie, exceptionnellement douée, dont la gracieuse physionomie éclairée par deux grands yeux pers était encadrée et comme auréolée de boucles blondes. Mais on sait que ces enfants blondins, ces natures douces, angéliques, apparemment incapables de la moindre faute, lorsqu'elles sont gâtées par les flatteries, les éloges, les mauvais exemples, deviennent capricieuses, susceptibles et passionnées. Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus n'a jamais cessé de penser et d'affirmer qu'une éducation défectueuse eût pu la faire courir à sa perte. « La corruption de l'excellent, c'est la pire », disaient les anciens. La sainte, célèbre aujourd'hui dans le monde entier par ses héroïques vertus, aurait pu, sans ses exemplaires parents et sans la grâce de Dieu, se perdre et devenir pour d'autres une créature de perdition. « Oh! mes petites sœurs, s'écriait-elle, si vous ne m'aviez pas bien élevée, au lieu de voir ce que vous voyez en moi, quelle triste chose vous auriez vue! »

L'un des traits les plus caractéristiques, on peut même dire le plus dominant de Thérèse enfant, était un exceptionnel besoin d'aimer, d'aimer avec passion et avec tendresse. « Comme Pauline me paraissait si loin, je ne rêvais qu'elle du matin au soir. Lorsque je commençais seulement à parler et que maman me demandait : « A quoi penses-tu? » la réponse était invariable : « A Pauline! » Un matin, Thérèse avait réussi à sortir seule de son petit lit pour aller se blottir auprès de sa sœur Céline. La bonne la cherchait pour l'habiller; elle l'aperçoit enfin, et la petite lui dit, en embrassant sa sœur et la serrant bien fort dans ses bras : « Laissez-moi, ma pauvre Louise, vous voyez bien que toutes les deux, on est comme les petites poules blanches, on ne peut pas se séparer. »

De tels besoins de tendresse dans l'enfance sont gracieux et font sourire. Mais comme ils deviennent périlleux dès l'adolescence! Nous verrons avec quelle vigilance la sainte combattra la tendance aux attachements affectueux.

La coquetterie féminine, quoiqu'elle ait été de bonne heure très sévèrement réprimée, existait aussi à l'état instinctif et latent chez la petite fille :

« Une autre fois, nous devions aller à la campagne chez des amis. Maman dit à Marie de me mettre ma plus jolie toilette, mais de ne pas me laisser les bras nus. Je ne soufflai mot et montrai même l'indifférence que doivent avoir les enfants de cet âge; mais intérieurement, je me disais : « Pourtant, comme j'aurais été bien plus gentille avec mes petits bras nus! »

Beaucoup de chrétiens, détracteurs inconscients du mérite de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, persisteront à croire qu'elle était née sainte et qu'elle n'a pas eu à

combattre. Accomplissons tout notre devoir et faisons tout le possible pour les détromper. Elle avait treize ans quand, pour cause de maladie, on doit la retirer de pension et la confier à une dame du monde qui se chargera de parfaire son éducation. Elle en recevait, dit-elle, d'excellentes leçons :

« Dans cette chambre meublée à l'antique, entourée de cahiers, j'assistais souvent à de nombreuses visites. La mère de mon institutrice faisait, autant que possible, les frais de la conversation : cependant, ces jours-là, je n'apprenais pas grand'-chose. Le nez dans mon livre, j'entendais tout, même ce qu'il eût mieux valu pour moi ne pas entendre. Une dame disait que j'avais de beaux cheveux, une autre, en sortant, demandait quelle était cette jeune fille si jolie. Et ces paroles, d'autant plus flatteuses qu'on ne les prononçait pas devant moi, me laissaient une impression de plaisir qui me montrait clairement combien j'étais remplie d'amour-propre. »

Même dans sa quatorzième année, à la veille d'entrer au Carmel, la jeune fille doit se surveiller et réprimer sa nature si spontanément reconnaissante et affectueuse. Elle n'était pas moins douée sous ce point que sainte Thérèse, sainte Madeleine; elle aimera Jésus autant qu'elles, mais elle aurait pu aussi, sans l'éducation et la grâce, être faible. Elle s'en rendait parfaitement compte et le sentait bien. « Oh! comme il est grand temps que Jésus me soustraie au souffle empoisonné du monde, car je sens que facilement mon cœur se laisserait prendre à l'affection. Et là où les autres périssent, je périrais moi aussi, car nous ne sommes pas plus forts les uns que les autres. »

Comment cette nature si richement douée, mais qui n'avait pas été préservée du péché originel, atteignit-elle

à la sainteté? La sainte nous dit et nous répète qu'elle le dut tout d'abord à une éducation première minutieusement attentive.

Remarquons que cette éducation la préparait à cette fidélité dans le sens des petites choses, que nous avons signalée. Les procédés ou méthodes d'éducation ont varié avec les siècles. Les fils des plus nobles familles et le dauphin lui-même au XVII^e siècle étaient très durement traités et recevaient fréquemment la férule ou le fouet. La mère de Thérèse, qui était douée d'une intelligence supérieure et d'une extraordinaire énergie, avait éduqué ses filles de tout autre manière. Elle avait exercé sur elles une surveillance ferme autant que douce, mais de tous les instants. Elle ne laissait « aucune faute sans réprimande ». A la mort de Mme Martin, Pauline, la cadette, plus âgée que Thérèse d'environ dix ans et qui avait hérité de la douceur, de la fermeté, de la méthode d'éducation de sa mère, éleva sa petite sœur dans cet exact accomplissement des moindres devoirs.

« Je me demande, écrivait la sainte en s'adressant à celle qui fut *sa petite mère*, comment vous avez pu m'élever avec tant d'amour, sans me gâter, car *vous ne me passiez aucune imperfection*. Jamais vous ne me faisiez de reproches sans sujet, mais jamais non plus — je le savais bien — vous ne reveniez sur une chose décidée. »

M. Martin, le père, qui était la bonté même et qui aimait Thérèse avec une délicate tendresse fort rare chez les hommes, soutenait de toute son autorité cette vigilance dans l'éducation de sa petite fille. « Lorsque la domestique portait quelque accusation contre Thérèse, on donnait *a priori* raison à la servante, et *la petite reine* devait demander pardon, quelquefois bien à tort, cela

pour lui apprendre la soumission avec les grandes personnes. » On l'avait accoutumée également à demander des permissions pour tout. « Lorsque mon père l'invitait à sortir elle répondait toujours : Je vais demander la permission à Pauline; si je refusais, elle pleurait quelquefois, à cause de mon père qui eût été heureux de sortir avec elle, mais elle obéissait sans résister. » Cette éducation soutenue, constamment attentive, qui ne se relâche jamais et qui dans les moindres détails impose avec l'obéissance le respect de l'autorité, est la bonne. Elle est infiniment supérieure et préférable à la méthode ancienne des châtiments violents et intermittents.

Le principe de l'observation du devoir dans les moindres circonstances, du perfectionnement par les petits sacrifices, que Thérèse avait reçu de sa mère, de ses sœurs aînées, elle ne devait pas tarder à se l'approprier. Quelques mois avant sa première communion, elle reçut de sa sœur Pauline, devenue au Carmel Sœur Agnès de Jésus, un petit carnet sur lequel elle commença d'inscrire ses petits actes de vertu. En trois mois elle compta 818 sacrifices, soit une moyenne de trente sacrifices par jour. Plus tard, Sœur Thérèse estimera que de tels procédés de numération, *les pratiques*, conviennent plus à l'enfance qu'à la jeunesse et à l'âge mûr. Mais ce qu'elle retiendra toujours, et sur ce point nous avons sans doute à modifier nos idées préconçues et dédaigneuses, c'est l'infinie utilité de la méthode qui nous mortifie constamment dans les petites choses.

« Oh! s'écriera-t-elle, qu'il y a peu d'âmes religieuses qui ne font rien par à peu près, se disant : Je ne suis pas tenue à ceci, à cela...; après tout, il n'y a pas grand mal à parler ici, à se contenter là, etc... Qu'elles sont rares les âmes qui font tout le mieux possible! »

La mortification constante et la retenue de Thérèse au pensionnat produisent déjà une impression de grandeur. « Au point de vue de la fidélité au règlement, atteste l'une de ses maîtresses, elle était vraiment héroïque. Dans certains escaliers de notre pensionnat la surveillance était difficile. Ses compagnes commettaient bien des espièglerries. Thérèse demeurait recueillie et *minutieusement fidèle.* » Etre fidèle minutieusement, dans les petites choses, à l'infini, quelle magnanimité! L'une des compagnes les plus âgées et les plus sérieuses de Thérèse lui demandait un jour si elle n'avait pas manqué au silence : « Elle répondit qu'elle n'y avait jamais manqué, et comme, un peu par taquinerie, je feignais de douter de sa sincérité, elle parut très affigée et me dit : « Marie, je ne mens jamais. » Ainsi donc ni manquement au silence ni mensonge.

Si Thérèse ne fut pas heureuse au pensionnat, ce n'est point que l'éducation reçue chez les Bénédictines fût défectueuse, elle était au contraire excellente, toute de dévoûment et d'affection. Mais Thérèse redoutait « le contact avec des élèves ne voulant pas observer la règle [1] ». Dès l'âge de treize ans, la jeune fille comprenait déjà, et mieux que nous ne pourrions le faire, la beauté et la grandeur de la fidélité parfaite au règlement jusque dans les moindres prescriptions. « Sa mortification,

[1] Il ne faudrait pas se méprendre à ce sujet. Sans doute la petite Thérèse ne fut jamais à l'aise que dans sa propre famille, mais au pensionnat des Bénédictines ses maîtresses étaient bien affectueuses pour elle. Quel touchant tableau, si l'on veut bien le reconstituer par l'imagination, que celui décrit en quelques lignes par la sainte elle-même : « Chaque soir, la première maîtresse venait avec sa petite lanterne ouvrir doucement les rideaux de mon lit, et déposait sur mon front un tendre baiser. Elle me témoignait tant d'affection que, touchée de sa bonté, je lui dis un soir : « O madame, je vous aime bien... »

à cette époque, nous dit-on, était de tous les instants et dans les plus petites choses. » A la veille de son admission au Carmel de Lisieux, alors qu'elle venait d'avoir quinze ans, son entrée est retardée de trois mois. Ayant obtenu cette autorisation qu'elle avait conquise par tant de luttes et, ainsi qu'elle le disait elle-même en son langage si personnel : « à la pointe de l'épée », ayant donc remporté la victoire, elle est un moment tentée de se détendre un peu, de se reposer sur ses lauriers durant ces quelques semaines. Mais sa conscience lui révèle combien ce relâchement pourrait devenir dangereux, immédiatement elle se ressaisit :

« D'abord, il me vint à l'esprit de ne pas me gêner, de mener une vie moins réglée que d'habitude; puis le bon Dieu me fit comprendre le bienfait du temps qui m'était offert et je résolus de me livrer plus que jamais à une vie sérieuse et mortifiée. Lorsque je dis mortifiée, je n'entends pas les pénitences des saints. Loin de ressembler aux belles âmes qui, dès leur enfance, pratiquent toute espèce de macérations, je faisais uniquement consister les miennes à briser ma volonté, à retenir une parole de réplique, à rendre de petits services autour de moi sans les faire valoir, et mille autres choses de ce genre. Par la pratique de *ces riens*, je me préparais à devenir la fiancée de Jésus, et je ne puis dire combien cette attente me *fit grandir* dans l'abandon, l'humilité et les autres vertus. »

Ah! comme tout ceci est vrai et bien dit! Sœur Thérèse rencontre d'intuition les expressions les plus justes, même au point de vue philosophique et doctrinal. Oui, c'est la pratique de ces *petits riens* qui la font *grandir*. Ses mortifications à elle, qui ne sont pas les pénitences des saints, mais bien des sacrifices souvent imperceptibles, lui ont fait commencer « une course à pas de géant ».

## IV. L'Ascétisme de petitesse pratiqué par Sœur Thérèse au Carmel de Lisieux.

A quinze ans et trois mois, le 9 avril 1888, Thérèse franchit la porte de clôture du Carmel de Lisieux. Comment va se comporter la jeune fille, hier encore pensionnaire, qui ne manquait jamais au silence, et qui souffrait tant en son âme de voir le règlement dédaigneusement transgressé? Nous pourrions prévenir les Religieuses du couvent de Lisieux et leur dire : Prenez garde à cette enfant qui pénètre dans votre communauté, elle observera vos Constitutions avec une fidélité si scrupuleuse et si inlassable qu'elle vous étonnera. De fait, Sœur Thérèse devine d'instinct les points essentiels de la Règle du Carmel. Et tout d'abord elle s'applique à ne jamais manquer à la loi du silence. Le silence qui fut et demeurera toujours l'une des premières assises de la vie ascétique, le silence sans lequel il n'est point de vie intérieure vraiment profonde, sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus en comprend, aussi parfaitement que pourrait le faire un fondateur d'Ordre, toute l'efficacité souveraine. C'est pourquoi elle professe pour le silence religieux une estime capable de nous surprendre et surtout de nous confondre ; elle lui voue un véritable culte. Voici un paragraphe d'une déposition au *Procès de canonisation*, qui mériterait d'être écrite en lettres d'or au frontispice de toute étude sur la vie ascétique et mystique de la sainte :

« Son grand moyen était le silence. Elle l'avait appris de la sainte Vierge dont l'exemple la ravissait d'admiration, principalement lorsqu'elle préféra être soupçonnée plutôt que de s'excuser auprès de saint Joseph, en lui révélant le mystère de

l'Incarnation... Comme Marie, elle aimait garder toutes choses en son cœur, ses joies comme ses peines. Cette réserve fut sa force et le point de départ de sa perfection, comme aussi son cachet extérieur qui la distinguait du commun par sa grande pondération. »

Dès les premiers jours de son entrée au Carmel, la sœur aînée de Thérèse lui avait été envoyée pour lui enseigner à réciter le grand office, c'est-à-dire à trouver la suite des psaumes, des antiennes propres ou communes, des mémoires, etc... Après trois semaines, la sainte congédia très charitablement, mais avec décision, Sœur Marie du Sacré-Cœur. « Je vous remercie; je l'ai bien trouvé aujourd'hui; je serais heureuse de rester avec vous, mais il faut que je m'en prive, car nous ne sommes plus aux Buissonnets. » N'y a-t-il pas dans cette attitude toute une leçon de choses capable de rendre une ancienne religieuse pensive? Comme elle prend la vie religieuse au sérieux, notre petite Sœur Thérèse! « Au premier son de la cloche, elle interrompait, même au milieu d'un mot, son écriture. J'ai conservé d'elle, atteste sa sœur aînée, un billet qui se termine ainsi : « Je suis obligée de vous quitter, neuf heures son... » Un jour qu'elle me voyait au contraire achever de noter après l'heure un conseil précieux, elle me dit : « Il vaudrait beaucoup mieux perdre cela et faire un acte de régularité. Si on savait ce que c'est! » Dans les communautés les plus ferventes, certaines Sœurs dans des cas exceptionnels prolongent un peu le temps du parloir, échangent quelques mots, se communiquent quelques impressions. Quelquefois aussi, la Mère Prieure se permet d'adoucir la rigueur monastique, pour faire part à des religieuses qu'elle rencontre sous les cloîtres de certaines nouvelles importantes qu'elle vient

d'apprendre. Au parloir lorsque l'horloge de sable indiquait la limite du temps accordé pour les visites, Sœur Thérèse était toujours la première à se lever, et elle rentrait directement, modestement, dans sa cellule.

« Elle paraissait vivre au delà du temps et ne prenait aucun intérêt aux nouvelles, aux conversations, quand la règle ou la charité ne lui en faisaient pas un devoir. Les rassemblements la laissaient indifférente, elle passait sans s'y arrêter, marchant toujours les yeux baissés, avec ce maintien religieux qui la faisait remarquer. »

Cette attitude recueillie, cette fidélité absolue et volontaire à la règle, n'était pas, comme on aurait pu le craindre, la ferveur passagère d'une néophyte; la constance de la jeune postulante ne se relâchait point, ne se démentait point : « Jamais une lacune, un moment de dissipation, ni de relâchement. » Grande fut l'impression produite sur les meilleures religieuses. Cette héroïque fidélité dans sa sublime simplicité en imposait : « J'étais à cette époque Maîtresse des novices. Dès son entrée, la Servante de Dieu surprit la communauté par sa tenue empreinte d'une sorte de majesté à laquelle on était loin de s'attendre dans une enfant de quinze ans. » Peut-être se persuadera-t-on que cette appréciation est exagérée; voici la déposition de Mère Agnès de Jésus, la petite mère de Thérèse; elle-même est comme étonnée devant l'attitude inattendue de la postulante.

« En voyant avec quelle ardeur je travaillais à favoriser son admission, on avait dit : Quelle imprudence de faire entrer au Carmel une enfant si jeune! Quelle imagination a cette Sœur Agnès de Jésus! Elle en aura des déceptions! Mais les Sœurs qui, pour la plupart, ne s'attendaient à voir qu'une enfant tout

ordinaire, furent comme saisies de respect en sa présence. Elle avait dans toute sa personne quelque chose de si digne, de si résolu, de si modeste que j'en fus surprise moi-même. »

Revenons toujours à notre remarque capitale : Qu'est-ce qui produit sur des religieuses plus anciennes et d'ailleurs ferventes cette impression de grandeur chez la petite Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus? Est-ce, comme pour tant d'autres saintes et bienheureuses du XIII^e siècle et d'autrefois, la pratique des mortifications exceptionnelles? Non pas. Mais bien, sans même qu'on s'en rende toujours compte, l'observation minutieuse, littérale, de toutes les prescriptions et coutumes, l'attention constante à ne laisser échapper aucun petit sacrifice. C'est bien encore une fois cette sainteté de petitesse qui, par un contraste saisissant, atteint bientôt à une douce et frappante majesté. Jusqu'au jardinier du couvent qui reconnaît sous son voile, sans s'y méprendre, la petite Sœur, parce qu'elle marche en perfection avec recueillement, d'un pas toujours égal et sans précipitation, le pas d'une sainte.

Cependant, les religieuses qui vivent auprès de Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus, celles qui l'observent avec un peu moins de sympathie, qui l'épient pour surprendre quelque faiblesse, celles qui l'aiment le plus et l'admirent, ne connaissent pas toute sa vertu, ne savent pas jusqu'à quels détails infimes elle pousse l'abnégation. Ah! que sa perfection est achevée! Ses sacrifices sont sans nombre comme les grains de sable de la mer. Sur son lit de mort seulement sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus révélera à ses novices et à ses propres sœurs les ramifications les plus lointaines de sa perfection. Les plus grands arbres poussent dans les entrailles de la terre des racines cachées, infiniment multiples et ténues, ainsi en fut-il pour Sœur Thé-

rèse, les racines de sa sainteté plongent dans l'humilité et l'abnégation les plus profondes. Elle avouera que ce dont elle souffrit physiquement le plus, fut du froid. « J'en ai souffert, disait-elle, jusqu'à en mourir. » Or, la maîtresse des novices qui avait vécu auprès de Sœur Thérèse durant des mois, qui l'avait observée, étudiée, qui avait reçu ses confidences, attestait au procès de canonisation : « Je n'ai jamais su que Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus souffrît du froid. » Comment cette épreuve qui fut un martyre put-elle demeurer secrète? C'est que tout d'abord la sainte avait pour principe de ne jamais confier inutilement ses douleurs. Sa sœur aînée rapportait : « Je ne l'ai jamais entendue se plaindre une seule fois du froid. » Et puis et surtout, elle était d'une grande bravoure jointe à une infinie délicatesse dans le sacrifice. Elle enseignait à ses novices, quand il gelait, les corridors et les cellules n'étant jamais chauffés, à ne pas grelotter, à ne pas marcher courbées, pelotonnées sur elles-mêmes, comme font d'instinct les personnes frileuses, à ne pas se frotter les mains. Bien entendu, Sœur Thérèse n'enseignait que sa pratique, que sa Voie ; on s'explique dès lors comment l'on ne pouvait s'apercevoir qu'elle fût sensible au froid.

Par ces sacrifices constants, cachés aux yeux des mortels et connus de Dieu seul, la sainte vivait dans l'autre monde et elle accumulait en son âme une somme d'énergie extraordinaire. Elle remarqua que l'une de ses sœurs, chaque fois que sa patience était à bout, cherchait quelque consolation auprès de la Mère Prieure, elle lui dit : « *Vous blessez votre âme* en agissant ainsi, vous lui enlevez sa force... Il faudrait *s'élever au-dessus* de ce que l'on dit, de ce que l'on fait auprès de nous. Il faudrait être dans notre monastère comme si nous ne devions y passer que deux jours. » Quelle pensée juste et profonde!

En ouvrant notre cœur pour des riens, en nous épanchant, *nous le blessons*, nous le faisons saigner et nous perdons notre force. Il y a, certes, des abcès qu'on doit percer, des opérations qui s'imposent, mais il ne faut les pratiquer que dans les cas graves et urgents. Et il est exactement vrai aussi qu'en gardant pour nous seuls nos petits sacrifices, en les pratiquant devant Dieu et les saints, nous nous *élevons au-dessus* de la terre, nous vivons la tête et l'âme dans les cieux.

De rapporter les sacrifices et mortifications de toute espèce que sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus s'imposa, durant les neuf années de sa vie religieuse, ce serait une tâche qui pourrait durer indéfiniment et pour ainsi dire jusqu'à l'éternité. Glanons au hasard, dans ce champ du sacrifice labouré par Sœur Thérèse, les épis moins connus du public ou passés inaperçus, et la gerbe que nous recueillerons, en quelques instants, pourra donner une conception de l'abondante moisson. Nous nous rendrons aussi mieux compte de ce qu'est la sainteté de petitesse et comment elle rencontre la sainteté de grandeur.

Au Carmel, on ne doit pas regarder les gravures profanes. Or, les yeux de Sœur Thérèse tombèrent un jour par hasard sur les feuilles grandes ouvertes d'un journal de mode et elle les regarda. Elle s'accusa de cette imperfection comme d'une faute. Elle n'essuyait pas le manche gluant d'un couteau, et cette mortification coûtait beaucoup à sa sensibilité extrêmement délicate. Elle ne s'étanchait pas le visage quand il faisait chaud, à moins de nécessité, pour ne pas attirer l'attention de ses Sœurs sur le malaise qu'elle éprouvait. Les novices ne le remarquèrent que lorsqu'elle leur enseigna à se conduire de même. Elle ne se croisait jamais les jambes ou les pieds. Elle dégustait les plus mauvais remèdes goutte à goutte.

Elle se privait de lire une lettre élogieuse au sujet d'une de ses poésies. Elle passait à dessein près de certaines cellules pour être dérangée et avoir l'occasion de rendre un petit service onéreux. Elle laissait aux Sœurs son tour de direction quand sa « petite mère » était prieure. Elle était la religieuse qui la voyait le moins. Au réfectoire, lorsqu'elle aidait Sœur Agnès de Jésus, elle ne lui disait pas un mot qui n'eût trait au service. « Oh ! ma Mère, s'écriait-elle plus tard, que j'ai souffert alors ! Je ne pouvais vous ouvrir mon cœur et je pensais que vous ne me connaissiez plus ». Sœur Thérèse, au début de sa vie religieuse, avait aimé les objets et ustensiles gracieux, proprets et élégants. Elle mortifia son goût en recherchant les plus laids. Plus la robe de bure qu'elle portait était usée et rapiécée et plus elle en était satisfaite. Ses alpargates ou sandales avaient été si reprisées qu'on n'en distinguait plus le tissu. La sœur aînée de la sainte voulait les garder comme des reliques, mais une Sœur converse qui l'aidait lui dit : « Vous n'allez pas conserver ces saletés-là », et elle les jeta au feu. Perte irréparable. Quel témoignage insigne d'amour pour la pauvreté ! Et comme saint François d'Assise eût compris et aimé Sœur Thérèse. Lorsqu'un plat était insuffisant, insipide, mal épicé, recuit, on disait à la cuisine : « Personne ne voudra de cela, il faut le servir à Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus. » Jamais la sainte, même lorsqu'elle se trouvait le plus fatiguée, ne demandait aucune dispense. Elle éteignait, dès que la température s'adoucissait, la chaufferette que le docteur lui avait imposée durant sa maladie. « Si, sans en avoir reçu l'ordre, j'avais fait ce que vous venez de faire, disait-elle à une novice qui avait placé ses alpargates sur une chaufferette, je croirais avoir commis une grande immortification. A quoi nous servirait d'avoir

embrassé une vie austère si nous cherchions à nous soulager dans tout ce qui peut nous faire souffrir? » Pour son propre usage, Sœur Thérèse choisissait autant que possible les objets les plus pauvres, par exemple les épingles ordinaires, éloignant celles dont la tête était en verre. Elle avait fini par se réserver une vieille petite lampe usagée dont la mèche ne se remontait plus qu'au moyen d'une épingle. Elle écrivit ses poésies sur de vieilles enveloppes ou des chiffons de papier.

## V. L'Ascétisme de petitesse ne doit pas être poussé jusqu'a la préoccupation, ni exclure les mortifications régulières.

Quelles minuties engendre cette sorte d'ascétisme! estimeront les esprits forts. Et ils aimeront à se rappeler à ce sujet l'adage romain : « *De minimis non curat prætor*, les chefs et grands hommes n'ont cure des détails. » Prenons bien garde à ne pas abuser d'un mot. C'est Pascal qui a raison quand il constate que nous sommes, par hauteur et superbe, enclins à dédaigner l'infini de petitesse, alors qu'il n'est pas moins important en tout ordre de choses que l'infini de grandeur avec lequel d'ailleurs il est connexe. Et c'est l'Evangile qui infailliblement dit vrai lorsqu'il enseigne : « *Qui fidelis est in minimo et in majori fidelis est.* » Nous ne craindrons pas d'affirmer que parmi tous les saints et saintes, la Vierge et saint Joseph exceptés, sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus a été la plus fidèle *in minimo*, et voilà la cause qui caractérise et spécifie son incomparable et éternelle grandeur.

Toutefois, pour mettre exactement au point l'ascétisme de Sœur Thérèse et de sa voie d'enfance, nous devons,

semble-t-il, en terminant, présenter deux remarques essentielles.

Dans la recherche des petits sacrifices constants, la sainte avertissait soigneusement les âmes confiées à sa conduite d'éviter la préoccupation. « Elle ne voulait pas d'une mortification préoccupante, nous dit-on, capable d'empêcher l'esprit de s'appliquer à Dieu... Elle pratiquait assidûment la modestie des regards mais toutefois sans contrainte. » Elle gardait dans sa mortification de tous les instants la liberté des enfants de Dieu, sachant que ce que nous offrons de bon gré au Seigneur ne nous est pas toujours demandé et encore moins commandé. Sa fermeté, sa sévérité même, se conciliaient avec une grande largeur d'esprit. Elle fut aussi peu janséniste que possible.

« La Servante de Dieu n'était pas d'un rigorisme absolu au sujet des satisfactions permises. En cela comme en tout elle procédait avec simplicité et ne refusait pas de bénir le bon Dieu dans ses œuvres... Elle aimait à toucher les fruits, la pêche en particulier, admirant sa peau veloutée, de même à distinguer entre eux les parfums des fleurs... Elle aurait cru pécher contre la simplicité, en ne jouissant pas, quand elle y était attirée par une pensée d'amour et de reconnaissance envers Dieu, des charmes de la nature, de la musique, etc... »

Répétons-le, la recherche de la perfection dans le sens de la petitesse n'est pas moins ardue que dans le sens de la grandeur ; et il faut procéder avec discrétion et selon ses forces. Les petites âmes ne doivent pas, dès l'abord, prétendre soulever le joug que portait avec aisance et allégresse sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus. Qu'elles progressent peu à peu, qu'elles n'assument pas plus de petits sacrifices qu'elles n'en peuvent supporter avec joie et

liberté d'esprit, et bientôt elles s'aguerriront. Telle est la voie.

Remarquons aussi et non moins soigneusement que cette quantité de petits sacrifices qui dispensent des mortifications extraordinaires, des macérations, n'exclut nullement les jeûnes, les abstinences, les pénitences de règle dans l'Eglise ou dans les Ordres religieux. Sœur Thérèse observait, avec cette perfection qu'elle apportait en toutes choses, les jeûnes les plus rigoureux. Elle se donnait la discipline trois fois la semaine, se flagellant avec toute l'énergie dont elle était capable. Elle n'ajoutait pas des pratiques mortifiantes à celles ordonnées par les Constitutions monastiques et celles-ci mêmes elle ne les eût pas conseillées aux personnes du monde; mais elle ne dédaignait et ne supprimait nullement les pénitences ascétiques de règle et elle admettait d'ailleurs que des âmes habitant une autre demeure que la sienne pussent avoir recours à des mortifications exceptionnelles, surérogatoires, extraordinaires.

D'une manière générale et comme tous les génies de l'Eglise catholique qui ont rénové l'ascétisme et la vie spirituelle, sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus a d'abord fidèlement gardé tout ce que la tradition chrétienne contenait de meilleur. Aux Pères du désert elle emprunte l'amour du silence et de la cellule, évitant avant tout les paroles, les allées et venues inutiles. Comme les saints du XIII^e^ siècle et des siècles suivants, elle emploie la discipline et quelques autres instruments de pénitence; elle garde la pratique régulière du jeûne et de l'abstinence qui fut toujours recommandée dans l'Ancien et le Nouveau Testament. Enfin et surtout, elle renouvelle tout cet ascétisme par une fidélité et une générosité plus grandes dans l'offrande des petits sacrifices. Par cet exercice quo-

tidien et constant des moindres mortifications, elle se rendra capable d'accepter avec la plus grande générosité, nous le verrons dans la suite, tous les genres de martyres.

« La voie que je veux enseigner aux âmes, déclarait-elle dans l'une de ses dernières paroles mémorables qui constituent comme son Testament mystique, c'est la Voie de l'enfance spirituelle, c'est le chemin de la confiance et du total abandon. Je veux leur indiquer les *petits moyens* qui m'ont si parfaitement réussi, leur dire qu'il n'y a qu'une seule chose à faire ici-bas, jeter à Jésus les fleurs des *petits sacrifices* ».

La spiritualité moderne ne saurait se passer d'ascétisme, de mortifications. Si, à cause de l'affaiblissement de nos santés, les veilles, l'abstinence, les macérations, les jeûnes prolongés nous sont interdits, pratiquons du moins l'ascétisme de petitesse. Commençons par le silence, sachons nous taire, garder le secret de notre âme, ceci est capital. A de certaines heures cloîtrons-nous, évitons les sorties, les démarches superflues. Supportons sans impatiences les contrariétés, les moindres défauts du prochain. Enfin, supportons-nous, avec nos imperfections physiques et morales sans nombre, confiants en la miséricorde infinie de Dieu. Par cette Voie d'enfance, d'abandon et d'amour nous parviendrons à la véritable grandeur.

## CHAPITRE II

# DEUXIÈME CARACTÈRE NÉGATIF DE LA SPIRITUALITÉ DE SŒUR THÉRÈSE : ABSENCE DE MÉTHODE RIGOUREUSE DE MÉDITATION. SA VIE D'UNION A JÉSUS-HOSTIE.

### I. Les méthodes d'oraison de saint Ignace, de saint François de Sales.

Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus n'a ni adopté, ni créé à son usage, au sens rigoureux du mot, une méthode d'oraison. Qu'on relise son autobiographie, ses lettres, ses poésies, et l'on ne rencontrera aucune page, aucun témoignage qui fasse seulement allusion à une méthode d'oraison. Et ainsi, c'est l'un des caractères les plus significatifs, quoique négatif, de la spiritualité de notre Sainte, que cette absence de technique, de règles dans la prière. Sa manière de prier est, elle aussi, une simplification, un retour à la spontanéité, à la liberté des enfants de Dieu. Pour beaucoup d'âmes qui se croyaient astreintes à suivre dans la méditation et l'oraison une méthode rigoureuse, la canonisation de Sœur Thérèse est encore une libération, une date dans le développement et l'histoire de la spiritualité chrétienne.

Comme dans toutes les rénovations, qui sont un enrichissement et non une réforme exclusive, c'est en revenant en majeure partie aux origines, aux primitifs moyens de prier, que Sœur Thérèse nous apporte un genre d'oraison mieux adapté à nos aptitudes, à notre état d'esprit, en un mot, à notre mentalité actuelle. Dans l'Ancien et le Nouveau Testament, chez les ascètes, les Pères de l'Eglise, nous ne remarquons pas de méthode d'oraison proprement dite. Nous avons étudié d'assez près la vie de saint Thomas d'Aquin et ses œuvres qui sont le résumé, la somme de toute la tradition et de tout l'enseignement chrétien, nous n'y avons pas relevé une méthode raisonnée, rigoureuse, discursive de méditation. Les thomistes et les scolastiques étaient, certes, dans leurs études et leur enseignement, très méthodiques, très classificateurs. Et l'on peut s'étonner à bon droit que ces esprits, d'ailleurs très pieux, n'aient pas cru devoir adopter un ensemble coordonné de règles dans la méditation.

Il faut arriver au XVI^e^ et au XVII^e^ siècles, à saint Ignace de Loyola, à saint François de Sales, au cardinal de Bérulle, au P. de Condren, à M. Olier, pour se trouver en présence de méthodes d'oraison parfaitement analysées et coordonnées. Cette création de méthodes plus rationnelles correspondait aux besoins du temps, ce fut l'une des principales causes de leur succès. Au XVI^e^ et au XVII^e^ siècles, l'esprit scientifique ou, mieux encore, géométrique, l'emporte sur les tendances plus intuitives et plus métaphysiques des écoles augustinienne ou scolastique. Les sociétés, les Etats s'organisent d'une manière plus rigoureuse. C'est le triomphe de la raison, de l'ordre. Descartes ne tardera pas à écrire son *Discours de la méthode* et il prétendra appliquer à toute la philosophie,

à la morale, à la religion, la rigueur de l'esprit géométrique. Vaugelas entreprendra de fixer la grammaire de la langue française. Le Nôtre disposera symétriquement, et d'ailleurs avec beaucoup d'art, les jardins les plus célèbres et le parc de Versailles. Ce triomphe de la méthode était un progrès. Dans cette recherche de l'organisation, notons-le bien, la volonté entrait pour une bonne part. La volonté, la raison étaient, à la fin du XVI^e^ et au XVII^e^ siècles, les facultés les plus appréciées, sans qu'elles aient exclu l'imagination et le sentiment. L'on conçoit très bien qu'à une telle époque et à de tels esprits, il ait fallu des règles très précises de méditation et d'oraison.

La méthode incontestablement la plus répandue fut celle de saint Ignace. Elle n'a cessé jusqu'à nos jours d'être employée avec fruit dans les congrégations modernes, surtout chez celles qui sont vouées à l'apostolat le plus actif. Le matin, dès la première heure, avant la messe de communauté, la Supérieure ou une religieuse désignée pour la remplacer lit le sujet de la méditation. Cette méditation commence par une courte prière ou *invocation;* suivent ordinairement plusieurs préludes, puis les trois *points* divisés en plusieurs paragraphes bien distincts et souvent numérotés; le tout s'achève par un *colloque* et quelques *résolutions.* L'un des préludes est consacré à la construction ou composition du lieu. Par exemple, si l'on médite sur la vie cachée de Jésus à Nazareth, il est requis de se représenter l'humble maison de la sainte Famille, l'atelier de saint Joseph, etc.

Les fonctions des diverses facultés dans la méditation sont aussi soigneusement distinguées. C'est pourquoi la méditation s'appelle l'exercice des trois puissances de l'âme. *Fonction de la mémoire* : elle rappelle les points à

méditer, les paroles du Sauveur, et cesse d'agir dès que l'entendement a trouvé la lumière; *Fonction de l'entendement* : il refléchit, raisonne, déduit des principes les conséquences pratiques susceptibles d'exciter la volonté à mieux faire; *Fonction de la volonté* : elle est la faculté des saints désirs, des bonnes résolutions, des colloques.

Toutefois, pour que la méditation ait chance de produire tous ses fruits, il est d'une importance capitale qu'elle soit préparée soigneusement. D'où une *préparation lointaine :* avant le sommeil, en prévoyant le sujet et en le divisant en deux ou trois points ; pendant le lever, en s'entretenant de pensées conformes au sujet; durant la journée, en évitant la dissipation, en observant la modestie des sens, en recherchant la solitude, en usant plus ou moins de pénitences corporelles, en vivant dans l'obscurité et le silence. La *préparation prochaine* consiste à se tenir, s'il est possible, debout à une petite distance du lieu de la méditation et à réfléchir à l'importance de l'action qu'on va accomplir en la présence de Notre-Seigneur Jésus-Christ. En préludant à la méditation proprement dite, le corps sera placé dans l'attitude qui s'harmonisera le mieux avec le sujet choisi. Si l'on se trouve seul, on pourra méditer tantôt assis, tantôt debout, tantôt à genoux, tantôt prosterné la face contre terre.

Saint Ignace distingue la *contemplation* de la méditation proprement dite. Dans la contemplation c'est *l'imagination* qui s'exerce davantage et se substitue comme faculté principale à la raison. L'imagination est, en effet, capable de suppléer nos autres sens, nous pouvons imaginairement voir, entendre, goûter, sentir, toucher. C'est donc dans la contemplation que s'opère, selon la méthode ignatienne, l'*application des cinq sens.* Par exemple, nous pouvons, au sujet de l'enfer, pratiquer successivement

l'application de la vue, de l'ouïe, de l'odorat, du goût, du toucher. « Voyez en imagination ce vaste embrasement de l'enfer, les démons attisant cet incendie, séjour des damnés; écoutez les gémissements, les cris, les blasphèmes; imaginez sentir des odeurs de soufre; éprouvez en votre goût la soif, l'amertume des damnés; ressentez par le toucher de vos mains, le contact de tout votre corps, la souffrance du feu. » Cette reproduction sensible des scènes que l'on désire méditer s'appelle la contemplation. Tandis que la méditation utilise principalement la réflexion et l'entendement, la contemplation met en œuvre l'imagination. Il s'ensuit que la contemplation ainsi entendue est d'ordre sensible; elle est donc très différente, il importe de le remarquer afin d'éviter des méprises essentielles, de la contemplation mystique, si instamment recommandée par saint Jean de la Croix, qui abstrait de l'imagination, de la mémoire, du raisonnement, qui fait la nuit des sens et de l'esprit et qui unit l'âme à Dieu dans la foi obscure et la charité.

La méditation ou la contemplation étant terminée, saint Ignace nous conseille d'examiner avec soin si elle a été fructueuse. Dans le cas où nous n'aurions retiré aucun profit, nous devrions en rechercher les causes. Si, au contraire, l'exercice a été efficace, nous devons remercier Dieu de ses grâces.

Saint François de Sales, dans l'*Introduction à la vie dévote*, se propose d'enseigner à Philothée, « *en peu de règles* », une méthode de méditation. Mais, pour nos lecteurs modernes, si impatients et pressés lorsqu'il s'agit d'enseignement religieux, ce peu de règles semblera être trop. Quand on ne le saurait par la biographie du saint de M. Hamon, on reconnaîtrait de suite à la première lecture que la méthode de saint Ignace était très appré-

ciée par saint François de Sales. Les ressemblances, en effet, sont assez frappantes. L'évêque de Genève divise la préparation de l'oraison en trois parties qui correspondent aux préludes. Il conseille particulièrement dans la troisième partie de la préparation la composition du lieu : « Exercice de l'imagination par lequel on se fait un tableau du mystère ou du fait que l'on médite, comme s'il se passait réellement sous nos yeux. » La seconde partie ou corps de la méditation consiste dans l'exercice de l'entendement, lequel produit diverses considérations ou raisonnements. La troisième partie met en œuvre la volonté par des affections, des actes d'amour. L'oraison s'achève par trois actes : le premier est un acte de remerciement, le second un acte d'offrande, le troisième un acte de supplication. Ensuite on prie pour l'Eglise, les pasteurs, les parents et amis. Enfin « on cueille un petit bouquet de dévotion, on choisit quatre ou cinq fleurs pour les garder et sentir le long de la journée, c'est-à-dire deux ou trois pensées que nous aurons trouvées le plus à notre goût et les plus utiles à notre avancement. »

Nous aurions pu nous attendre, étant donnée la réputation de suave simplicité acquise par saint François de Sales, à une méthode d'oraison encore plus brève. Quatre manières de se mettre en la présence de Dieu ; trois points dans la préparation, usage successif de l'imagination, de l'entendement, de la volonté ; trois actes dans la conclusion, plus la prière et le bouquet spirituel composé de trois à quatre fleurs ou pensées ; tout cela fait bien des divisions. Mais quand on a entrepris de diviser, d'ordonner un sujet, comme il est difficile de se borner [1] !

[1] Dans une de ses lettres le saint écrit : « Votre sorte d'oraison est très bonne, beaucoup meilleure que si vous y faisiez des considérations et dis-

Ces méthodes de méditation sont incontestablement précieuses et même, pour nombre d'esprits, nécessaires. Les *Exercices* de saint Ignace sont évidemment la création d'un puissant génie, ils ont fait un bien immense, ils sont d'une efficacité presque souveraine pour les gens du monde ne disposant que de quelques jours de retraite. Toutefois, ils ne doivent pas être imposés absolument et indistinctement à tous. Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus devait simplifier et libérer les âmes spontanées et intuitives du joug des méthodes rigoureuses qu'elles ne peuvent porter.

## II. La Vie d'oraison de Sœur Thérèse.

La petite Thérèse avait été très pieuse dès son enfance. Nous la voyons, lorsqu'elle jouait au solitaire avec sa cousine Marie, s'essayer tour à tour à la vie active et à la vie contemplative. On dira : ce n'est là qu'un jeu. Il est vrai, mais les jeux sont si souvent révélateurs, chez les enfants, des tendances intimes de leur nature. Voici cependant un trait plus significatif encore : durant les beaux jours, M. Martin emmenait assez souvent Thérèse avec lui à la pêche. Car M. Martin aimait la pêche et il en envoyait volontiers les produits à telle communauté religieuse. Quelle était l'attitude de Thérèse durant les heures d'attente?

« Quelquefois, j'essayais moi-même de pêcher avec ma petite ligne; plus souvent je préférais m'asseoir à l'écart sur l'herbe

cours. Le secret des secrets dans l'oraison, c'est de suivre les attraits en simplicité de cœur. La meilleure prière ou oraison, c'est celle qui nous tient si bien employés en Dieu, que nous ne pensons pas à nous-mêmes, ni à ce que nous faisons. »

fleurie. Alors mes pensées devenaient bien profondes : et, sans savoir ce que c'était que méditer, mon âme se plongeait dans une réelle oraison. J'écoutais les bruits lointains, le murmure du vent. Parfois la musique militaire m'envoyait de la ville quelques notes indécises, et « mélancolisait » doucement mon cœur. La terre me semblait un lieu d'exil et je rêvais le ciel! »

La sainte nous avertit elle-même qu'il s'agit ici d'une *réelle oraison.* Cette oraison est une contemplation non point raisonnée, mais plutôt imaginative, quelque peu sentimentale et lamartinienne : la mélancolie n'y fait pas défaut avec le sentiment de l'exil sur cette terre et le désir du ciel. Nous savons que Thérèse était d'une intelligence exceptionnellement précoce. Toutefois, dans cette intelligence toute spontanée et primesautière, l'intuition domine et prime le raisonnement. Ce n'est pas que Thérèse ne sache demander et donner de bonnes raisons, mais ses raisons les meilleures seront le plus souvent les raisons du cœur.

Vers l'âge de huit ou dix ans, la petite fille prédestinée, sérieuse comme une vierge de treize ou quatorze ans, devenait de plus en plus pieuse. Les formules vocales qu'elle récitait avec ferveur ne lui suffisaient plus et elle cherchait d'instinct un mode de prière supérieur, qui la rapprochât davantage de la divinité. Elle demanda d'abord à sa sœur Marie de lui apprendre une méthode d'oraison, mais la sœur aînée, considérant que Thérèse était déjà trop méditative, refusa sagement :

« A cette époque, elle me demanda de faire tous les jours une demi-heure d'oraison. Je ne voulus pas le lui accorder; alors elle me demanda un quart d'heure seulement; je ne le lui permis pas davantage. Je la trouvais tellement pieuse que cela

me faisait peur pour ainsi dire. Je craignais que le bon Dieu ne la prît trop vite pour lui. »

Cependant l'instinct divin conduisait Thérèse, elle pressentait comme un beau mystère à découvrir, c'est pourquoi elle ne se lassait pas de chercher et de demander. Au pensionnat, la présidente de la Congrégation des Enfants de Marie était l'une de ses compagnes les plus âgées, les plus pieuses et les plus estimées. Un jour Thérèse vint se confier à elle. Elle avait quelque chose à lui demander. « Marguerite, lui dit-elle, je voudrais bien que vous m'appreniez à faire la méditation. » Thérèse avait neuf ans. La présidente des Enfants de Marie avoue avoir été « surprise et surtout très embarrassée ». C'est qu'il n'est pas si facile de donner sur le champ une réponse à qui vient demander une méthode d'oraison.

« Un jour, à l'Abbaye, une de mes maîtresses me demanda quelles étaient mes occupations les jours de congé, quand je restais aux Buissonnets. Je répondis timidement : « Madame, je vais bien souvent me cacher dans un petit espace vide de ma chambre, qu'il m'est facile de fermer avec les rideaux de mon lit, et là, *je pense*... — Mais à quoi pensez-vous? me dit en riant la religieuse. — Je pense au bon Dieu, à la rapidité de la vie, à l'éternité; enfin, *je pense!* » Je comprends aujourd'hui que je faisais alors une véritable oraison, dans laquelle le divin Maître instruisait doucement mon cœur. »

Dès lors, à l'âge de neuf ans, Thérèse songeait le plus sérieusement du monde à la vocation religieuse et contemplative, à la vie du Carmel. Elle se confessait aux grandes fêtes. Elle sortait du confessionnal « contente et légère »; l'aveu de ses fautes et l'absolution « remplissaient d'allégresse tout son petit intérieur ». Un peu plus

tard, elle invente d'intuition cette prière de l'oraison qu'on s'interdisait de lui enseigner, un peu comme, dans un ordre bien différent, Pascal, autre enfant de génie, avait inventé les mathématiques. De même que celui-ci se retirait dans sa chambre pour créer la géométrie, de même Thérèse s'enfermait dans une sorte d'alcôve pour s'adonner à l'oraison.

Céline avait fait l'année précédente sa première Communion et, depuis, Thérèse n'éprouvait point de plus grand désir que de s'unir à Jésus. Nous voyons dès lors apparaître dans l'âme de la sainte cette dévotion eucharistique, qui ira toujours grandissant et qui lui inspirera la plus audacieuse de ses prières. Elle attendait impatiemment la onzième année, requise alors pour la communion. Elle demanda un jour à sa sœur Marie, en une fête de Noël, si elle ne pourrait se glisser parmi les fidèles au banc de communion. « Personne ne me verrait », disait-elle. Son amour pour l'Eucharistie ne voyait rien d'impossible et lui faisait vaincre son extrême timidité. Si on ne l'eût retenue, elle eût couru dans la rue arrêter l'évêque de Bayeux, Mgr Hugonin, pour implorer l'autorisation de faire sans plus de retard sa première Communion. Plus on étudie la doctrine et la vie de Sœur Thérèse et plus on s'étonne de découvrir à quel point elle était en avance sur son temps et, dans le meilleur sens du terme, moderne. C'est en admirant chez la Sainte cet amour précoce de l'Eucharistie et son désir de la communion fréquente, que Pie X s'était écrié : *Opportunissimo, opportunissimo !*

Il faut lire dans l'*Histoire d'une Ame* la ferveur de la préparation de Thérèse à la première Communion, l'élévation de ses sentiments durant la cérémonie. L'action de grâces était une « fusion ». Thérèse répandait des

larmes abondantes et délicieuses. Par une illumination surnaturelle, elle comprit la *communion* dans sa signification la plus étendue qui inclut la communion des saints. Par l'union avec Jésus, elle se sent unie avec les défunts, avec les absents. « En recevant la visite de Jésus, je recevais aussi celle de ma mère chérie... Je ne pleurais pas davantage l'absence de Pauline; nous étions plus unies que jamais. » Quel commentaire de cette parole de saint Paul aux Corinthiens : « Nous ne sommes plus qu'un seul corps, nous tous qui participons au même calice et au même pain »? Cette action de grâces, qui devait se renouveler désormais de plus en plus fréquemment, n'était-elle pas la meilleure des oraisons? Car l'oraison est-elle autre chose qu'une sorte de communion avec la pensée, la volonté, l'amour et toute la personnalité de Jésus?

L'oraison toute contemplative de Sœur Thérèse est donc bien différente de la méditation discursive, méthodiquement et logiquement ordonnée, avec préludes, divisions et subdivisions. Le génie tout spontané et intuitif de Sœur Thérèse répugnait aux disciplines trop compassées. Elle était beaucoup moins douée d'esprit géométrique que d'esprit de finesse. « L'histoire et la composition françaises, nous rapportent ses maîtresses, avaient ses préférences, la grammaire et le calcul lui étaient arides, elle était un peu faible pour l'orthographe. » Elle n'avait pas non plus la mémoire des mots, apprenait difficilement par cœur, quoiqu'elle comprît parfaitement et retînt le sens des choses. Même dans la prière et avec toute la docilité dont elle était capable, il lui était très difficile, voire moralement et physiquement impossible, de suivre à la lettre un exercice pieux. Au pensionnat, ses émules

ne la comprenaient pas toujours et l'accusaient d'entendre assez mal la messe. Elle paraissait constamment distraite, on la rappelait à l'ordre, elle revenait à son livre, mais bientôt son âme s'envolait et planait de nouveau dans les hauteurs. Elle avait des *élévations :* « *Ascensiones in corde suo disposuit.* » Mais on ne le sut que plus tard. L'aumônier, M. le chanoine Domin, lui-même l'avoue : « se tenant dans une grande réserve, trouvant exagérée l'opinion qu'on avait de cette enfant, il ne voulait pas entrer dans le concert de louanges et ne croyait pas à sa vertu extraordinaire. » Il rapporte le trait suivant :

« Elle passait pour suivre assez mal la messe le dimanche; mais ceci exige une explication : on demande généralement aux enfants de suivre les différents points de la messe en lisant dans leur livre. On le demandait donc à Thérèse, comme aux autres, mais la chère enfant ne le faisait pas... Quand on lui indiquait ce qu'elle devait lire, elle remerciait avec un gracieux sourire, baissait les yeux sur son livre pendant quelques secondes, et bientôt elle relevait la tête comme si elle était distraite. Mais non, sans doute, elle n'était pas distraite; elle faisait une prière bien meillleure que celle de ses compagnes en se livrant à l'oraison contemplative [1]. »

Si Thérèse ne pouvait suivre « les points de la messe en lisant dans un livre », comment aurait-elle pu s'astreindre à la méthode de méditation avec préludes, trois points et

[1] La sainte aimait beaucoup l'Office divin : « Je puis dire que l'Office divin a été à la fois mon bonheur et mon martyre, parce que j'avais un grand désir de le réciter sans fautes et que, malgré mon application, il m'arrivait d'en faire quelquefois... » Un instant d'inattention lui faisait parfois commettre quelques petites fautes de rubriques. « Je me suis vue par exemple, confiait-elle en ses derniers jours, au moment de dire une antienne de l'Office que j'avais bien marquée, bien prévue, et la laisser passer sans ouvrir la bouche par une distraction tout à fait involontaire. »

brefs alinéas? « Par ce moyen, écrivait saint François de Sales, nous enfermons notre esprit dans le mystère que nous voulons méditer, ne plus ne moins que l'on enferme un oyseau dans une cage. » Mais il est des oiseaux qu'on ne peut enfermer dans des cages, qui y meurent, justement par ce qu'ils ont la nostalgie du grand air et des cieux. « Qui me donnera des ailes comme à la colombe et je m'envolerai et je me reposerai? » Dans l'ordre de la prière comme en matière de mortification, Thérèse de l'Enfant-Jésus se montre le modèle et la sainte de toutes les petites âmes en nombre infini qui ne peuvent du tout s'astreindre aux moyens compliqués. Elle recherchait la vie de l'esprit, non les belles formules :

« En dehors de l'Office divin, écrit-elle, que je suis heureuse, quoique bien indigne, de réciter chaque jour, je n'ai pas le courage de m'astreindre à chercher dans les livres de belles prières ; cela me fait mal à la tête, il y en a tant! Et puis, elles sont toutes plus belles les unes que les autres! Ne pouvant donc les réciter toutes, et ne sachant lesquelles choisir, je fais comme les enfants qui ne savent pas lire : je dis tout simplement au bon Dieu ce que je veux lui dire, et toujours il me comprend. »

Sœur Thérèse dans sa jeunesse avait beaucoup aimé les livres. Elle aurait eu l'intelligence avide et curieuse. Mais elle mortifia sa curiosité et elle devint aussi peu *livresque* que possible. C'est un indice de plus parmi tant d'autres d'un génie tout d'invention et de création. L'une de ses sœurs nous conte ce petit épisode charmant et très significatif :

« Un jour que nous nous trouvions devant une bibliothèque, elle me dit avec sa gaieté habituelle : « Oh! que je serais marrie

d'avoir lu tous ces livres-là! je me serais cassé la tête, j'aurais perdu un temps précieux que j'ai employé simplement à aimer le bon Dieu. »

Cette répartie, exprimée sur un ton plaisant et gracieux, était l'expression d'une conviction raisonnée, acquise par l'expérience et la réflexion. La preuve en est que la sainte écrivait dans le même sens à l'un des missionnaires auxquels sa vie avait été spécialement dévouée :

« Parfois, lorsque je lis certains traités où la perfection est montrée à travers mille entraves, mon pauvre petit esprit se fatigue bien vite, je ferme le savant livre qui me casse la tête et me dessèche le cœur... Laissant aux grandes âmes, aux esprits sublimes, les beaux livres que je ne puis comprendre, encore moins mettre en pratique, je me réjouis d'être petite, puisque « les enfants seuls et ceux qui leur ressemblent seront admis au banquet céleste ». Heureusement que le royaume des cieux est composé de plusieurs demeures! car s'il n'y avait que celles dont la description et le chemin me semblent incompréhensibles, certainement je n'y entrerais jamais... »

Parmi les petites âmes qui liront la déclaration précédente dans la Vie de la Sainte, on peut présumer, sans jugement téméraire, qu'il s'en trouvera un certain nombre pour conclure à l'inutilité de tous les traités mystiques. Comme il faut être prudent lorsqu'on interprète les paroles de la Sainte! Elle n'a critiqué que les traités « où la perfection est montrée à travers mille entraves », et elle s'est bien gardée de mépriser les beaux livres divins.

### III. Les livres spirituels de Sœur Thérèse.

Les traités mystiques de saint Jean de la Croix pourraient sans doute être catalogués par maintes petites

âmes parmi « ces beaux livres qu'on ne peut comprendre ». Le saint n'a-t-il pas lui-même avoué que : « La matière, bonne en soi et tout à fait nécessaire, présente des apparences d'obscurité et n'attirera jamais le grand nombre »? Sœur Thérèse, cependant, avait fait, deux années durant, de ces savants traités ses livres de chevet : « Ah! que de lumières n'ai-je pas puisées dans les œuvres de saint Jean de la Croix! A l'âge de dix-sept et de dix-huit ans, je n'avais pas d'autre nourriture. » La Maîtresse des Novices vient confirmer d'une manière frappante cette confidence de la Sainte : « Un jour, je ne sais si elle avait dix-sept ans, elle me parla de certains passages de la mysticité de saint Jean de la Croix avec une intelligence tellement au-dessus de son âge, que j'en restai tout étonnée. » Enfin, l'une de ses novices atteste qu'elle pouvait lui citer de tête des fragments entiers du *Cantique spirituel* ou de la *Vive flamme d'amour* [1].

De tels témoignages doivent nous rendre très circonspects sur le peu de cas que Sœur Thérèse aurait fait des traités mystiques. Ce qui nous paraît incontestable, c'est que, inspirée par un don d'intelligence surnaturel, elle s'assimilait à fond, avec une facilité exceptionnelle, tel livre ou telle doctrine qui répondaient aux besoins de son âme. Elle laissait de côté les commentateurs de second ordre et les auteurs médiocres, guidée par un instinct divin vers les sources les plus profondes et les plus pures de la doctrine spirituelle et de la vie d'oraison.

[1] « Elle me citait de mémoire de longs passages du *Cantique spirituel* et de la *Vive Flamme* et me disait qu'au moment de ses grandes épreuves, ces ouvrages l'avaient réconfortée et lui avaient fait un bien immense. »

Elle possédait à fond et savait comme personne l'*Imitation de Jésus-Christ*. Depuis sa jeunesse, elle emportait partout ce petit traité mystique avec elle. Sa tante, quelquefois, pour la taquiner et s'édifier elle-même, ouvrait le livre au hasard et commençait la lecture d'un chapitre, Thérèse l'achevait de mémoire. Les petites âmes qui sauraient ainsi l'*Imitation* par cœur pourraient aisément se passer de livre.

Sœur Thérèse avait aussi lu l'œuvre de sa patronne, sainte Thérèse d'Avila. Mais il est remarquable qu'elle s'est beaucoup moins approprié cette œuvre que celle de saint Jean de la Croix. Loin donc que son autobiographie soit, comme on l'a prétendu de parti pris, un plagiat de la vie de la grande sainte, ces deux livres sont tout différents et d'une inspiration très diverse. La petite Sainte de Lisieux n'a pas l'esprit méthodique de sainte Thérèse d'Avila. Elle n'était point du tout portée par son génie à distinguer et à insérer dans le récit même de sa vie quatre degrés d'oraison; jamais elle n'aurait songé à classer les progrès et les grâces de la vie mystique en sept demeures successives. Nous avons perdu, à raison ou à tort, cette estime des divisions et des catégories, et Sœur Thérèse est bien de notre temps, elle est l'une d'entre nous. Ce qui, dans les livres de sainte Thérèse, l'a attirée irrésistiblement, c'est l'amour tendre et fort de la grande mystique pour l'humanité et la passion de Jésus, ainsi que la description de certains états d'oraison qu'elle avait éprouvés. Malgré cela, on doit reconnaître que Sœur Thérèse a étudié bien davantage saint Jean de la Croix, qui fut et demeura son auteur préféré.

On a cité d'autres traités dont notre Sainte à diverses époques de sa vie se serait inspirée : *Les fondements de la*

*vie spirituelle* du P. Surin [1], *la Piété et la vie intérieure* de Mgr de Ségur. Il conviendrait de ne pas oublier le *Catéchisme* que la Sainte dès son enfance s'était appliquée à pénétrer aussi parfaitement que possible. Elle écoutait avec une attention passionnée les explications de l'aumônier, M. Domin, lequel l'appelait « son petit docteur ». Elle demandait aussi à ses maîtresses des explications difficiles : « Dans les classes d'instruction religieuse, rapporte l'une d'elles, elle posait constamment des questions dont la profondeur pouvait m'embarrasser. » Elle s'était aussi très particulièrement étudiée durant la retraite de confirmation à comprendre l'enseignement de l'Eglise sur les dons du Saint-Esprit.

Le Pape Pie XI a donc, avec autant de justesse que de précision, résumé toute la formation spirituelle de Sœur Thérèse lorsque, dans son *Homélie* prononcée au jour de la canonisation, il disait : « Elle avait puisé abondamment dans les leçons du catéchisme la pure doctrine de la foi, celle de l'ascétisme dans le livre d'or de l'*Imitation de Jésus-Christ*, celle de la mystique dans les écrits de son Père saint Jean de la Croix. Surtout, elle nourrissait son esprit et son cœur de la méditation assidue des Saintes Ecritures. » A tous les livres, en effet, la Sainte préféra l'Evangile et, dans les dernières années de sa vie, elle en fit la nourriture essentielle et presque exclusive de sa vie spirituelle.

« Plus tard, écrit-elle, les auteurs spirituels me laissèrent tous dans l'aridité ; et je suis encore dans cette disposition. Si j'ouvre

[1] *Les Fondements de la vie spirituelle* du P. Surin ne sont qu'une suite de commentaires sur l'*Imitation ;* ils nous prêchent le détachement des créatures et de soi-même ; à ce double titre ils devaient particulièrement convenir à Sœur Thérèse.

un livre même le plus beau, le plus touchant, mon cœur se serre aussitôt et je lis sans pouvoir comprendre; ou, si je comprends, mon esprit s'arrête sans pouvoir méditer. Dans cette impuissance, l'Ecriture sainte et l'*Imitation* viennent à mon secours; en elles je trouve une manne cachée, solide et pure. Mais c'est par-dessus tout l'Evangile qui m'entretient pendant mes oraisons; là je puise tout ce qui est nécessaire à ma pauvre petite âme. J'y découvre toujours de nouvelles lumières, des sens cachés et mystérieux... Jésus n'a pas besoin de livres ni de docteurs pour instruire les âmes... »

Une lecture, une étude, une méditation constante avaient donné à la Sainte une connaissance du Nouveau Testament telle qu'on n'en rencontre guère de semblable que chez les professeurs ou prédicateurs. « Les saints Evangiles faisaient ses délices, nous assure-t-on; les passages venaient comme de source à l'appui de ce qu'elle me disait; c'était à croire qu'elle les savait par cœur. » Nous pourrions apporter bien d'autres témoignages en faveur de cette assertion. D'ailleurs, l'autobiographie de la Sainte manifeste la maîtrise qu'elle avait acquise dans la science des Ecritures. Ne craignons pas d'insister sur ce point, car aujourd'hui la méditation de l'Evangile est trop délaissée.

« Dans les dernières années de sa vie, l'Evangile occupait seul son esprit et nourrissait suffisamment son âme. Tous les autres livres spirituels la laissaient dans l'aridité. Quelle douceur, disait-elle, de n'apprendre plus rien que de la bouche de Jésus ! »

Cette méditation des Evangiles n'était pas, comme on pourrait être tenté de se le persuader, une sorte de rêverie plus ou moins vague, elle était fondée sur l'analyse du

sens réel et même littéral. Sœur Thérèse copiait dans sa cellule les passages concordants des Evangiles ou de la Bible, elle s'étonnait, se désolait de rencontrer des interprétations ou traductions divergentes. Si elle l'avait pu, elle aurait appris le grec ou l'hébreu pour lire, disait-elle, les Ecritures dans le texte original.

Le Nouveau Testament fut surtout étudié par la Sainte, mais elle avait pris connaissance de l'Ancien Testament et, son génie inspiré la guidant, s'était particulièrement assimilé les pages les plus révélatrices du livre divin. Il nous semble extrêmement remarquable que sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus ait discerné entre tous les passages inspirés de la Bible l'une des prophéties les plus extraordinaires, celle dont on peut dire qu'elle est le point culminant de toute cette chaîne de prophéties qui constituent les Livres messianiques. Comment, au milieu d'une nation qui ne rêvait que richesses, dominations territoriales, ambition et gloire temporelles, un prophète tel qu'Isaïe a-t-il pu prophétiser que le Messie promis à Israël serait l'homme le plus méprisé de son peuple? Cette conception de la grandeur suprême dans l'abjection est une vue de génie incomparable, en même temps qu'une révélation éminemment surnaturelle.

« Le serviteur de Dieu, celui qui prospèrera, grandira et sera souverainement élevé et exalté, doit, tout d'abord, être défiguré; il n'aura ni forme, ni beauté pour attirer les regards, ni apparence pour exciter l'amour. Il sera méprisé comme le dernier des mortels, homme de douleurs et familier de la souffrance; son visage sera voilé, exposé au mépris et on n'en fera aucun cas. »

Toutefois, à cette conception d'un Messie souffrant, bafoué, le prophète ajoutait celle du Messie rédempteur:

Le juste rachèterait par ses douleurs volontairement acceptées les fautes et les crimes de son peuple.

« Nous l'avons considéré comme un homme puni de Dieu, frappé de la lèpre, humilié; il a porté nos fautes et nos langueurs, il a été éprouvé, il a souffert pour nos iniquités, il a été broyé pour nos crimes, nous avons été sauvés par ses sueurs et son sang. Il s'est offert en hostie, parce qu'il l'a voulu, et il n'a pas ouvert la bouche; il s'est laissé tondre comme une brebis, conduire à la mort comme un agneau et il ne s'est pas plaint. »

Ces deux idées-mères de l'extraordinaire cinquante-troisième chapitre d'Isaïe : que la grandeur surnaturelle doit être recherchée dans l'abjection et que la souffrance morale et physique volontairement acceptée est rédemptrice, sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus s'en est emparée et en a fait les fondements de toute sa vie spirituelle. Nous devons appliquer toute notre attention à cette déclaration de la Sainte elle-même :

« Ces paroles d'Isaïe : Qui a cru à votre parole?.. Il est sans éclat, sans beauté..., ont fait tout le fond de ma dévotion à la Sainte Face, ou, pour mieux dire, le fond de toute ma piété. »

Au chapitre LIII d'Isaïe que nous avons résumé, elle joignait, a-t-elle dit, le chapitre LX. Nous y rencontrons ces paroles qui durent tant de fois inspirer et soutenir la Sainte dans sa vie d'hostie volontaire : « Parce que tu as été oublié et dédaigné et que personne ne te recherchait, je te constituerai en gloire à travers les siècles et tu seras pour les tiens une joie de génération en génération. » Sœur Thérèse, qui, dès sa jeunesse, avait l'intuition d'être prédestinée à une gloire mystérieuse, comprit chaque

jour mieux que la véritable grandeur devrait être tirée de l'oubli. Dès lors, elle s'ingénie à dérober aux regards de ses Sœurs tous ses actes de vertus, et quand il lui arriva d'être mise de côté, dédaignée, elle s'en réjouit. Elle jetait un voile sur tous ses sacrifices, se rappelant que la face du Fils de Dieu avait été méconnue et honnie.

Cette dévotion à la Sainte Face est d'une importance absolument capitale. Par elle, la piété de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus est traditionnelle, elle prend ses racines les plus fortes et les plus lointaines, à travers les Evangiles, jusque dans les prophéties les plus vitales de l'Ancien Testament. Et c'est l'une des preuves les plus incontestables que cette spiritualité, cette Voie d'Enfance s'étendant à tous les temps, à tous les lieux, est éminemment catholique. On peut le craindre, malheureusement, nombre d'âmes superficielles ne retiendront de la spiritualité de Sœur Thérèse que sa dévotion à l'Enfance de Jésus, oubliant ou négligeant le culte qu'elle avait voué à la Passion, à la Face meurtrie du Messie. Voici cependant une attestation de la propre sœur de la Sainte, Mère Agnès de Jésus, qui devrait nous donner à réfléchir :

« La dévotion à la Sainte Face fut l'attrait spécial de la Servante de Dieu. Quelque tendre que fût sa dévotion à l'Enfant Jésus, elle ne peut être comparée à celle qu'elle eut pour la Sainte Face. C'est au Carmel, au moment de nos si grandes épreuves relatives à la maladie cérébrale de notre père, qu'elle s'attacha davantage au mystère de la Passion, c'est alors qu'elle obtint d'ajouter à son nom celui de la Sainte Face... On peut voir dans ses principales poésies la part qu'elle donne à sa dévotion préférée. Elle lui dédie un cantique spécial. Elle peint la Sainte Face sur des chasubles, sur des images. Elle compose pour ses novices une consécration à la Sainte Face, une prière pour elle-même, etc... »

Comme on vient de nous l'apprendre, c'est donc volontairement, consciemment, et plus d'une année après son entrée au Carmel, que Sœur Thérèse demanda à ajouter à son nom le titre de la Sainte Face. Au prix de la plus cruelle épreuve morale, elle découvrit tout ce que recèle de mystérieuse et de précieuse doctrine la Face humiliée de Jésus. A cette époque, en effet, le père de Thérèse, M. Martin, victime d'une paralysie progressive, avait dû être soigné dans un établissement spécial. C'est alors qu'elle décide de se consacrer entièrement à la Sainte Face et qu'elle vient demander à la Prieure de porter ce titre, comme si elle voulait désormais devenir la sœur de Véronique, l'épouse de Jésus, à la figure bafouée et ensanglantée [1].

« La Sainte Face, nous dit-on encore, était le miroir où Sœur Thérèse voyait l'Ame et le Cœur de son Bien-Aimé. Cette Sainte Face fut le livre de méditation où elle puisait la science d'amour. »

« Elle l'avait toujours devant elle dans son livre d'office et dans sa stalle pendant son oraison. Elle était suspendue aux rideaux de son lit pendant sa maladie; sa vue l'aida à soutenir son long martyre. »

« C'est dans la méditation de la Sainte Face qu'elle étudia l'humilité. »

Après des témoignages aussi formels, nous ne pouvons douter que la dévotion à la Sainte Face, autant et plus

[1] Le lecteur appréciera lui-même combien inexacte et simpliste est l'hypothèse selon laquelle ceux qui ont « lancé l'affaire » de Sœur Thérèse auraient joint au titre de l'Enfant-Jésus celui de la Sainte-Face : « On a ajouté, écrit tel auteur, la Sainte Face qui fait très bien, comme vous voyez. » De telles suppositions sont vraiment émises avec trop de légèreté d'esprit et de parti pris.

que la dévotion à la Sainte Enfance de Jésus, n'ait été essentielle à la spiritualité de Sœur Thérèse. Comme il y a une dévotion au Sacré Cœur de Jésus, aussi y a-t-il une dévotion très légitime et très recommandable à sa Face Sainte. Par deux fois Jésus n'a-t-il pas hautement approuvé, de son vivant, cette dévotion? Lorsque sainte Madeleine embauma son visage d'un parfum précieux, pour sa sépulture, il la défendit contre les critiques trop intéressées de ses disciples. Quelques jours plus tard, il laissait à Véronique l'empreinte miraculeuse de ses traits. Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus imitait à la fois Véronique et Madeleine en essuyant par des larmes de compassion la Sainte Face du divin Maître et en l'embaumant par ses actes d'amour. Cette dévotion ne le céda, chez notre sainte, qu'à la dévotion à l'Eucharistie bien plus importante encore. Disciple de saint Jean de la Croix et de sainte Thérèse, Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus ne concevait pas la vie chrétienne autrement que comme une communion spirituelle constante. Faire de toute sa journée, de toute sa vie une communion à la vie de Jésus, ce fut vraiment le centre de la spiritualité de Sœur Thérèse.

## IV. Vie de communion a Jésus-Hostie.

Tous les admirateurs de Sœur Thérèse savent la dévotion, exceptionnelle pour l'époque (1888), qu'elle avait vouée, dès son entrée au Carmel, à l'Eucharistie et à la sainte communion. Dans sa jeunesse elle s'était imposée comme règle de conduite de ne jamais demander à son confesseur d'augmenter le nombre de commu-

nions permises. Mais au Carmel, elle avait changé complètement d'opinion à ce sujet :

« Aujourd'hui, écrivait-elle, je m'y prendrais d'une autre façon; car je suis bien sûre qu'une âme doit dire à son directeur l'attrait qu'elle sent à recevoir son Dieu. Ce n'est pas pour rester dans le ciboire d'or qu'il descend *chaque jour* du ciel, mais afin de trouver un autre ciel : le ciel de notre âme où il prend ses délices. »

Plus elle acquit l'expérience des âmes, et plus elle se déclara ouvertement favorable à la communion fréquente, quotidienne [1]. La plupart des religieux et des religieuses avancés en âge ne se montrent pas d'ordinaire partisans des innovations les plus légitimes. Mère Marie de Gonzague, autoritaire, très imbue de l'ancien ordre de choses qu'elle considérait comme le sien propre, entravait l'introduction dans sa communauté de la communion quotidienne. Sœur Thérèse en était attristée; elle disait à sa Prieure : « Ma Mère, après ma mort, je vous ferai changer d'avis. » La prédiction se réalisa.

Elle donnait l'exemple de la plus héroïque fidélité à l'Eucharistie : lors même qu'elle se sentait le plus fatiguée, elle se rendait encore à la table de communion. Un matin qu'on lui avait appliqué un grand vésicatoire, elle avait assisté, selon sa coutume, à la messe et avait communié; après l'action de grâces, sa sœur, Mère Agnès de Jésus, monta la visiter :

« Je la trouvai, écrit-elle, exténuée, assise sur son pauvre petit banc, le dos appuyé contre la cloison de planches qui

[1] « Au Carmel, lisons-nous, elle appelait de ses vœux et de ses prières ardentes une parole du Pape qui libère les âmes de tous les règlements et usages des Communautés empêchant la Communion quotidienne ».

sépare sa cellule de l'oratoire de la Sainte Vierge. Elle répondit à mes observations : « Je n'estime pas que c'est trop souffrir pour gagner une communion. »

Cette fidélité à la communion fréquente est d'autant plus remarquable que la Sainte était éprouvée par la sécheresse durant ses actions de grâces. En ceci, elle est encore le modèle de tant de petites âmes qui communient par devoir, par obéissance, par la foi, sans presque jamais éprouver de consolations. Elle désirait l'Eucharistie comme une nourriture qui fortifie l'âme, comme un aliment spirituel nécessaire à la pratique du devoir quotidien. C'était la foi pure, non une piété sentimentale, qui la portait avec une énergie invincible vers Jésus-Hostie :

« Que vous dirai-je, ma Mère, de mes actions de grâces en ce temps-là et toujours? Il n'y a pas d'instants où je sois moins consolée! Et n'est-ce pas bien naturel, puisque je ne désire pas recevoir la visite de Notre-Seigneur pour ma satisfaction, mais uniquement pour son plaisir à lui?... Je me représente mon âme comme un terrain libre et je demande à la Sainte Vierge d'en ôter les décombres, qui sont les imperfections... Tout cela n'empêche pas les distractions et le sommeil de venir m'importuner; aussi n'est-il pas rare que je prenne la résolution de continuer mon action de grâces la journée entière, puisque je l'ai si mal faite au chœur. »

Cette résolution « *de continuer son action de grâces la journée entière* » est l'une des plus caractéristiques de la vie spirituelle de Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus. Faire de sa journée une action de grâces, une communion, c'est toute l'ambition de notre Sainte. Le désir immense qu'elle éprouvait de s'unir constamment à Notre-

Seigneur et par lui à la Sainte Trinité, la porta à exprimer par écrit, plus de deux ans avant sa mort, le 9 juin 1895, dans son Acte d'offrande, cette demande : que Jésus demeurât réellement en son cœur comme dans le tabernacle. Ce fut l'une des prières les plus audacieuses de la Sainte et l'un des rares cas où elle implora instamment une grâce extraordinaire et pour ainsi dire inouïe dans les annales de l'hagiographie :

« Je sens en mon cœur des désirs immenses, et c'est avec confiance que je vous demande de venir prendre possession de mon âme. Ah! je ne puis recevoir la Sainte Communion aussi souvent que je le désire; mais, Seigneur, n'êtes-vous pas Tout-Puissant? *Restez en moi comme au tabernacle*, ne vous éloignez jamais de votre petite hostie [1]. »

Cette demande, consignée dans l'*Acte d'offrande comme victime à l'amour miséricordieux du bon Dieu*, Sœur Thérèse la portait jour et nuit sur son cœur. Si l'on veut bien considérer que Jésus a favorisé d'autres saintes de grâces insignes : transverbérations, échange des cœurs, stigmatisation, ne pourra-t-on admettre que la petite sainte ait obtenu de quelque manière l'objet de son ardente prière? Sœur Thérèse, dont on nous assure : « qu'elle ne doutait de rien quand elle pensait à l'amour tout-puissant », se croyait sans doute exaucée. C'est pourquoi elle écrivait :

« Tu vis en moi prisonnier nuit et jour. »

[1] « Je suis sûre, atteste Mère Agnès de Jésus, que dans cette prière, elle avait en vue la permanence miraculeuse des saintes Espèces, et non pas uniquement la permanence de l'influence divine qui se produit, sans miracle, dans les âmes fidèles. D'ailleurs, dans son Acte d'Offrande, elle fait appel à ce sujet à la toute-puissance de Jésus-Christ. »

Le cœur de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus était en quelque sorte un tabernacle vivant. Sa vie spirituelle doit surtout être envisagée comme une communion constante à l'âme, à la divinité de Jésus-Christ. A la lettre se sont vérifiées en elle les sublimes paroles de Jésus dans l'Evangile selon saint Jean : « Si quelqu'un m'aime et observe mes commandements, mon Père l'aimera et nous viendrons à lui et nous ferons en lui notre demeure. » Dans les deux dernières années de sa vie, Sœur Thérèse avait atteint à une telle élévation dans la perfection, que Jésus et son Père avec l'Esprit demeuraient réellement en elle.

Envisageant sa vie intérieure comme une communion réelle et continuée à Jésus, au Père, à la Sainte Trinité, — car c'est en la fête de la Trinité Sainte qu'elle s'était offerte en hostie d'amour — nous comprendrons mieux comment Sœur Thérèse pourra dire « qu'elle ne passe jamais trois minutes sans penser au bon Dieu ». A ceux qui se demanderaient comment une telle présence de Dieu à la pensée est possible, nous répondrons avec la Sainte : « Ce n'est pas si difficile, on pense naturellement à quelqu'un que l'on aime. » Nous ne nous étonnerons point qu'on la surprenne en union fervente avec Dieu le Père; n'est-elle pas un tabernacle vivant? Une Sœur pénètre dans sa cellule, la trouve cousant avec une grande dextérité et cependant visiblement en état d'oraison. « Que faites-vous? » — lui demande-t-elle. Sœur Thérèse répond : « Je médite le *Pater*, c'est si bon de penser et de dire à Dieu qu'il est notre Père. » Si nous nous plaçons à ce point de vue d'une communion mystérieuse et continue avec Jésus, quelle signification pleine, lumineuse, révélatrice, nous présentent ces paroles de la Sainte :

« *Je comprends et je sais par expérience :* que le royaume de Dieu est au dedans de nous. Jésus n'a pas besoin de livres ni

de docteurs pour instruire les âmes ; lui, le Docteur des docteurs, enseigne sans bruit de paroles. Jamais je ne l'ai entendu parler ; *mais je sais qu'il est en moi.* A chaque instant, il me guide et m'inspire ; j'aperçois, juste au moment où j'en ai besoin, des clartés inconnues jusque là. Ce n'est pas le plus souvent aux heures de prières qu'elles brillent à mes yeux, mais au milieu des occupations de la journée. »

## V. L'oraison de Sœur Thérèse et la tradition

La spiritualité de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus ne saurait donc être mieux comprise que sous l'aspect d'une communion continue. Il s'ensuit qu'elle suppose une *vie d'oraison* plus encore qu'*une méthode de méditation.* Le P. Faber, dans un chapitre assez connu de son ouvrage : *le Progrès de l'âme dans la vie spirituelle,* distingue les méthodes d'oraison en deux catégories, celle de saint Ignace que nous avons exposée au début de cette étude et celle de Saint-Sulpice « La méthode sulpicienne, écrit-il, est fidèlement calquée sur les traditions des anciens Pères et des saints du désert... M. Olier substitue généralement le mot *oraison* à celui de méditation ; et, rempli de l'esprit de l'antique tradition, il a sans cesse recours, ainsi que ses interprètes, à saint Ambroise, à saint Jean Climaque, à saint Nil, à Cassien et aux autres écrivains de la même école, dont il emprunte les règles... La conformité avec les saints Pères est le trait caractéristique de la méthode sulpicienne, c'est un monument de la plus antique spiritualité de l'Eglise. » Etudions l'oraison sulpicienne dans ses origines, dans le cardinal de Bérulle, le P. de Condren, M. Olier, avant cette sorte de dissection

à l'infini, par laquelle *leurs successeurs* l'ont de plus en plus compliquée [1]. Nous serons étonnés de constater quelles analogies essentielles et frappantes elle présente avec la vie d'oraison adoptée de génie par Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus. En cette matière encore, la Sainte ne renouvelle la spiritualité chrétienne qu'en revenant aux origines, aux sources.

Le premier et le plus général caractère de cette méthode sulpicienne ou traditionnelle, c'est de considérer l'oraison comme une communion spirituelle dont toute la fin est de nous faire participer de plus en plus à l'esprit de Notre-Seigneur en toutes nos œuvres. Cette oraison se compose essentiellement de trois actes qui sont distincts, mais ne sont pas séparables les uns des autres : 1° l'*adoration*, par laquelle on s'humilie aux pieds de Jésus en se représentant sa divinité et son infinie perfection ; 2° la *communion proprement dite*, par laquelle on s'unit à Jésus en le priant de substituer ses pensées, ses intentions,

[1] M. Olier, et le fait est bien remarquable, dans le *Catéchisme chrétien pour la vie intérieure*, considère l'oraison comme une espèce de communion spirituelle. Dans la Leçon VI^e^, il traite : « De la manière de faire la communion spirituelle et de s'unir à l'esprit de Notre-Seigneur en toutes nos œuvres ». Dans la Leçon VII^e^, il traite : « De l'application de la précédente doctrine à l'oraison ». M. Olier, dans sa vie spirituelle, s'était inspiré du P. de Condren et du cardinal de Bérulle. Ce dernier, dont les affinités avec le Carmel sont bien connues, se défiait des méthodes d'oraison qui emploient trop l'imagination et le raisonnement. Il écrivait : « Nous aimons trop agir dans l'oraison par discours et imagination ». Le P. de Condren s'était offert comme Hostie à l'amour de Notre-Seigneur, il écrivait : « Nous devons vivre avec Dieu comme des enfants avec leur Père..., l'honorer avec tendresse, à cause qu'il nous tient pour ses enfants bien-aimés. » Il voulait que nous nous comportions dans notre prière et notre oraison « en enfant plein d'amour pour son Père, en victime religieuse ». La concordance entre cette doctrine et la Voie d'Enfance spirituelle de Sœur Thérèse est évidente.

sa sainteté, à nos pensées personnelles, à nos volontés propres, à notre insigne faiblesse; 3° *la coopération*, par laquelle nous demandons à Jésus de nous donner son zèle, sa douceur, sa force, afin de collaborer efficacement à son apostolat. L'oraison ainsi conçue n'est pas autre chose, on le voit, qu'une communion spirituelle dans laquelle, avec humilité, nous nous prosternons devant Jésus, le priant de nous transformer en lui-même, afin que nous puissions continuer son œuvre de salut.

Cette manière de comprendre l'oraison s'inspire des plus célèbres chapitres de saint Jean et de saint Paul. « Demeurez en moi et moi en vous, disait Jésus; celui qui demeure en moi comme la branche sur la vigne, celui-là porte beaucoup de fruit, car sans moi vous ne pouvez rien faire. » Et saint Paul qui avait parfaitement réalisé cette union de vie avec Jésus, écrivait : « Ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus qui vit en moi. » L'oraison traditionnelle n'étant qu'une communion spirituelle n'a pas d'autre fin immédiate que de nous faire vivre de la vie de Jésus. Les Pères de l'Eglise nous conseillent d'avoir Jésus, dans l'*adoratiou*, devant nos yeux, dans la *communion*, dans nos cœurs, et, dans la *coopération*, dans nos mains. Saint Ambroise, en des expressions encore plus frappantes, nous recommande de porter toujours Jésus : comme un *sceau sur notre front*, afin que nous confessions en toute humilité sa divinité, *comme un sceau sur notre cœur*, afin que nous n'aimions que lui, *comme un sceau sur nos bras*, afin que nous coopérions de toutes nos forces à l'avènement de son royaume.

Nous l'avons dit et nous pouvons le répéter, car rien n'est plus important, c'était toute la méthode spirituelle de Sœur Thérèse que de communier en toute circonstance à la pensée, à l'amour, à l'action de Jésus. Elle s'humiliait

devant Notre-Seigneur en songeant qu'elle ne pouvait rien par elle-même; elle se confiait en lui par l'amour, considérant sa toute-puissance; elle se maintenait toujours dans cette union même, et coopérait à l'œuvre de Jésus, à la sanctification des âmes. Voici un trait de la vie de Sœur Thérèse qui nous dépeint sur le vif comment elle comprenait la vie d'oraison dans l'union. Elle avait été officieusement chargée à vingt ans de la direction spirituelle des novices en des circonstances particulièrement délicates :

« Aussitôt que je pénétrai dans le sanctuaire des âmes, écrit-elle, je jugeai du premier coup d'œil que la tâche dépassait mes forces; et me plaçant bien vite dans les bras du bon Dieu... je dis : « Seigneur, vous le voyez, je suis trop petite pour nourrir vos enfants; si vous voulez leur donner par moi ce qui convient à chacune, remplissez ma petite main : et, *sans quitter vos bras*, sans même détourner la tête, je distribuerai vos trésors à l'âme qui viendra me demander sa nourriture... » En comprenant ainsi qu'il m'était impossible de rien faire par moi-même, la tâche me parut simplifiée. Je m'occupai intérieurement et uniquement à m'unir de plus en plus à Dieu, sachant que le reste me serait donné par surcroît... Je vous l'avoue, ma Mère, si j'avais agi autrement, si je m'étais appuyée sur mes propres forces, je vous aurais, sans tarder, rendu les armes. »

Que le lecteur veuille bien remarquer et, si possible, retenir, ce qu'on peut appeler, en un sens large, la méthode de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus ; « *Je m'occupai intérieurement et uniquement à m'unir de plus en plus à Dieu, sachant que le reste me serait donné par surcroît.* » Cette union elle la recherche par l'humilité, la défiance de ses propres forces, par l'amour confiant en Jésus. Elle ne se

sépare jamais de Jésus, de Jésus enfant et crucifié. C'est là toute sa méthode.

L'une des plus pernicieuses erreurs, commises et entretenues par certaines âmes, c'est de croire que l'on peut, grâce à quelques procédés savants, bien faire une demi-heure de méditation ou d'oraison, alors que, la journée durant, on aura vaqué à de multiples besognes en ne songeant nullement à Notre-Seigneur, en ne demeurant pas uni à lui. En fait, nous constatons que les âmes qui s'extériorisent ainsi deviennent incapables de s'acquitter de leur méditation et finissent par l'abandonner. On peut affirmer, quoique d'une manière apparemment paradoxale, que l'on fera virtuellement oraison toute la journée, ou qu'on ne la fera pas du tout. C'est l'une des marques du génie de saint Ignace que de nous recommander instamment de penser à notre oraison longtemps avant et encore longtemps après, c'est-à-dire la journée entière. Pour bien méditer et faire son oraison, il faut mener une vie méditative, il faut mener une vie d'oraison.

Occupons-nous uniquement de nous unir intérieurement à Dieu, par Notre-Seigneur, sachant que tout le reste nous sera donné par surcroît. N'oublions pas que nous nous unirons de plus en plus au Christ Jésus, ainsi que l'enseigne la Voie d'Enfance spirituelle : 1° par de petits sacrifices; 2° par des actes d'amour constamment renouvelés. Sœur Thésèse s'était préparée à sa première Communion en produisant 818 sacrifices et 2.773 aspirations d'amour. Agissons de même. En fidèles disciples de la petite voie, de la Voie d'Enfance spirituelle, mortifions-nous, maintenons-nous par des actes d'amour en union constante avec le Dieu du tabernacle. Il nous suffira, dès

lors, à l'heure de l'oraison, sans avoir recours à des méthodes compliquées, de nous humilier devant Jésus, pour nous unir plus intimement à lui. Sans doute, il pourra nous être avantageux de nous aider de livres spirituels, saint Jean de la Croix, l'*Imitation*, l'Evangile. Mais faisons en sorte, encore une fois, car c'est le dernier comme le premier mot de cette méthode à la fois antique et nouvelle, que notre oraison soit une communion aux vertus, à l'amour, au zèle apostolique et désintéressé de Jésus.

## CHAPITRE III

# TROISIÈME CARACTÈRE NÉGATIF DE LA SPIRITUALITÉ DE SŒUR THÉRÈSE : ABSENCE DE FAVEURS EXTRAORDINAIRES FRÉQUENTES

### I. Différence entre sainte Thérèse de Lisieux et les saints d'autrefois.

Dans la biographie des saints d'autrefois, les phénomènes extraordinaires : extases, visions, prophéties, stigmatisation, miracles, tenaient une place prépondérante. Les vies de saint François d'Assise, de saint Dominique, de saint Thomas d'Aquin, de sainte Thérèse d'Avila abondent en grâces de ce genre. La biographie de sainte Catherine de Sienne par le B. Raymond de Capoue est, semble-t-il, la plus extraordinaire qui soit. Sainte Catherine, dès ses premières années, est saisie par une extase au milieu de la rue, elle y demeure immobile comme une statue de pierre. Une autre fois, elle se trouve inconsciemment transportée, d'une grotte où elle s'était réfugiée, à la maison paternelle. Jésus lui apparaît presque chaque jour, converse, récite le divin Office avec elle. Le visage de Catherine est transfiguré en celui de Jésus. Son cœur, ses mains, ses pieds, sont percés par les sacrés stigmates. Durant des semaines elle n'est sustentée que par la com-

munion quotidienne. Ses extases sont si longues que les sacristains impatientés la portent de l'église dans la rue par les pieds et les mains sans qu'elle en ait conscience. C'est dans un ravissement continu qu'elle dicte, en quelques semaines, le *Dialogue*. Elle discerne par une sorte d'émanations fétides les âmes en état de péché grave. De son vivant, elle opère des guérisons miraculeuses. Bref, la biographie de sainte Catherine de Sienne est le type des vies de saints extraordinaires.

Rien de plus différent à ce point de vue que la vie de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus. Elle n'opère aucun miracle durant toute son existence. Son autobiographie ne nous présente aucun ravissement proprement dit. Dans l'examen de sa vie d'oraison que nous avons exposée au chapitre précédent, nous n'avons constaté, dès son entrée au couvent, aucune vision, aucune extase, même aucune ligature des facultés; jamais la contemplation ne semble avoir paralysé ses membres, suspendu l'usage de ses sens; jamais son corps n'a été élevé au-dessus de terre comme il arriva tant de fois pour sainte Thérèse; jamais elle n'a vu Notre-Seigneur ou ses saints lui apparaître. Cette absence de phénomènes extraordinaires dans la vie d'une sainte si rapidement béatifiée et canonisée est un caractère négatif tout nouveau et bien remarquable. « Jamais que je sache, témoignait sa sœur, elle n'a eu d'extases. »

Notons que Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus ne désirait nullement ces faveurs extraordinaires de la vie mystique et ne les appréciait pas excessivement, comme font tant de moniales et même de chrétiens éclairés. A l'âge de seize ans, durant sa retraite de prise d'habit, elle écrivait à Mère Agnès de Jésus au sujet des épreuves inhérentes à la vie de communauté : « Oui, je les désire, ces blessures du cœur, ces coups d'épingle qui font tant souffrir; à

toutes les extases, je préfère le sacrifice. » Parmi les dates commémorant les principales grâces reçues, et qui sont au nombre de treize, celle du 12 février 1889 est intitulée : *Notre grande richesse.* Cette date rappelle la souffrance morale la plus cruelle éprouvée par Sœur Thérèse : l'entrée de son père, de « son roi chéri », dans une maison de santé. Dans son autobiographie la sainte a résumé en quelques lignes la conviction profonde dans laquelle elle s'était chaque jour confirmée durant ces mois douloureux :

« Plus tard, dans les cieux, nous aimerons à nous entretenir de ces jours sombres de l'exil. Oui, les trois années du martyre de notre père me paraissent les plus aimables, les plus fructueuses de notre vie, *je ne les échangerais pas pour les plus sublimes extases...* »

Préférer aux plus sublimes extases les grands et les petits sacrifices acceptés par amour, c'est l'un des caractères les plus essentiels de la spiritualité de Sœur Thérèse, de sa *Voie d'enfance.* « Le nombre des petits est bien grand sur la terre », écrivait-elle. C'est à cette multitude des petits, des âmes fidèles non appelées à des voies extraordinaires, qu'elle souhaitait de faire partager ses richesses. Si elle ne désirait pas les grâces extraordinaires, si elle aimait sa vie toute simple, toute de foi : « c'était surtout pour que les petites âmes n'aient rien à lui envier ». Dans les dernières semaines de sa maladie, elle prévoyait que la publication de son autobiographie « ferait du bien à toutes sortes d'âmes, excepté à celles qui sont dans les voies extraordinaires ». Comme l'une de ses propres sœurs lui manifestait de vifs regrets qu'elle n'en eût pas écrit davantage, elle répondait : « Il y en a bien assez, il y en aura pour tout le monde, excepté pour les voies extraordinaires. »

Cette sorte de défiance spontanée pour tout ce qui est extraordinaire ou inversement, l'estime de la vertu qui ne sort pas quant à son objet de la voie normale, est essentiellement significative de la mentalité spirituelle de Sœur Thérèse. Ses dispositions d'esprit étaient toutes contraires à celles des auteurs apocryphes et des créateurs de légendes merveilleuses :

« Ce qui me fait du bien, disait-elle, quand je pense à la Sainte Famille, c'est de m'imaginer une vie tout ordinaire et non pas toutes les merveilles que l'on raconte et que l'on suppose... En regardant ce soir la statue de Marie, j'ai compris que ce n'était pas vrai, quoi qu'on en dise, qu'elle n'ait pas connu les souffrances physiques. Elle a souffert beaucoup dans ses voyages, du froid, de la chaleur, de la fatigue, elle a jeûné bien des fois... On nous la dépeint dans les sermons, inimitable; or, quand on doit sans cesse dire : Ah! Ah! on en a assez. Que les prêtres nous montrent donc des vertus praticables... Et le bon saint Joseph, oh! que je l'aime! Je le vois raboter, se fatiguer... De temps en temps, il essuie la sueur qui inonde son visage, mais comme à la dérobée, pour ne pas faire de peine à la Sainte Vierge. Il était si délicat... Il ne recevait pas toujours le prix de son travail; on lui adressait même des reproches, sans doute... »

Parce qu'elle n'éprouvait aucun attrait pour les récits invraisemblables et légendaires, Sœur Thérèse aurait écrit de l'excellente histoire, exacte et positive [1]. Elle avait le

[1] Elle disait : « Ce qui me fait du bien... ce n'est pas tout ce qu'on nous raconte, tout ce qu'on suppose. Par exemple, que l'Enfant-Jésus, après avoir pétri des oiseaux de terre, soufflait dessus et leur donnait la vie. Non, le petit Jésus ne faisait pas des miracles inutiles comme ça! Alors pourquoi n'ont-ils pas été transportés en Egypte par un miracle qui eût été si utile et qui eût semblé si facile au bon Dieu! En un clin d'œil, ils auraient été

goût du vrai; elle était douée au plus haut point du bon sens, du sens commun. Et c'est avec ce bon sens qu'elle a renouvelé la spiritualité. Ah! si l'on savait à quel point la recherche, le goût de l'extraordinaire est un principe d'erreur! « Rien n'est plus commun que les bonnes choses, écrivait Pascal : il n'est question que de les discerner; et il est certain qu'elles sont toutes naturelles et à notre portée, et même connues de tout le monde. Mais on ne sait pas les distinguer. Ceci est universel. Ce n'est pas dans les choses extraordinaires et bizarres que se trouve l'excellence de quelque genre que ce soit. On s'élève pour y arriver et on s'en éloigne : il faut le plus souvent s'abaisser. » Parce qu'elle s'est abaissée, qu'elle s'est faite toute petite comme une enfant, Sœur Thérèse a su discerner parfaitement ce qui constitue essentiellement l'excellence de la vertu. Elle n'a pas commis cette erreur capitale de faire plus ou moins consciemment consister la sainteté dans les mortifications extraordinaires, dans les extases et les prodiges.

Un jour, durant sa dernière maladie, on lui dit : « Peut-être qu'au moment de votre mort nous aurons une vision céleste pour nous consoler — Oh! non, répond-elle immédiatement, jamais je n'ai désiré pour moi des grâces extraordinaires, ce n'est pas ma petite voie. » Elle ajoutait : « qu'il ne devait rien y avoir que de très ordinaire dans toute sa vie et que l'on ne retrouverait d'elle que des ossements, afin que les petites âmes n'aient rien à lui envier ». Elle répétait : « Ne vous étonnez pas si je ne vous apparais pas après ma mort et si vous ne voyez aucune chose extraordinaire comme signe

rendus là ! Mais non, tout dans leur vie s'est fait comme dans la nôtre. » La petite sainte, on le voit, avait le sens du réel.

de mon bonheur. Vous vous rappellerez que c'est ma petite voie. »

Pendant toute sa vie religieuse, Sœur Thérèse s'est appliquée, jusque dans les moindres détails, à pratiquer en perfection la règle du Carmel, mais sans jamais commettre aucun de ces excès capables d'attirer l'attention. Elle s'efforçait au contraire de ne se distinguer en rien par des actions particulières. « La Servante de Dieu, nous dit-on, évitait tout ce qui aurait été extraordinaire : elle s'étudiait à passer inaperçue et à rester dans la plus grande simplicité... On ne la voyait point pratiquer la vertu. » Sa simplicité donnait le change, il en résultait que les religieuses mêmes qui la côtoyaient et qui n'y regardaient pas de très près ne pouvaient soupçonner sa sainteté.

« Je l'ai vue, atteste l'une de ses novices, appliquer constamment et dans tous les détails de sa conduite envers le prochain ses divines instructions sur la charité, mais avec tant de simplicité qu'on n'aurait jamais soupçonné les sacrifices qu'elle imposait à sa vive et ardente nature pour vaincre ses répugnances. » On la croyait « inondée » de consolations alors qu'elle était le plus éprouvée. Cette paix habituelle lui valut quelques jugements peu favorables. On ne craignait pas de dire bien haut que la Servante de Dieu, n'ayant jamais eu de combats, n'avait pas grand mérite à pratiquer la vertu... « Je puis vous assurer, affirmait la sainte à une novice pour l'encourager, que j'ai eu beaucoup de combats et que je n'ai pas été un seul jour sans souffrir, pas un seul! Ah! les créatures, quand elles ne voient pas, elles ne croient pas! »

Si parmi les moniales qui ont vécu dans l'intimité de Sœur Thérèse, il s'en trouva plus d'une pour ne pas croire à la sainteté de sa conduite parce qu'on n'y voyait rien

d'extraordinaire, à plus forte raison ne devons-nous pas nous étonner que nombre d'esprits, même parmi les plus éclairés, aient été déçus par certaines apparences de naïveté contenues dans l'*Histoire d'une Ame*. « C'est une vie à l'eau de rose », se sont écriés certains lecteurs. « Une première lecture, avoue avec une sincérité bien méritoire un religieux distingué, me donna des impressions plutôt défavorables, tout cela me paraissait un peu mièvre. Je regrettais, comme une imprudence, que les Supérieurs aient encouragé la rédaction de cette autobiographie. Cinq ou six ans plus tard, je fus obligé de reconnaître que la lecture de cette œuvre était très salutaire aux âmes que je dirigeais. Je repris alors la lecture de ce livre que j'ai depuis beaucoup médité, et je trouvai qu'étudié avec réflexion, cet ouvrage présente une doctrine très profonde sur l'amour de Dieu. »

Combien de fervents admirateurs de Sœur Thérèse pourraient faire le même aveu. La sainte a jeté sur ses vertus, sur ses mérites, sur ses épreuves, un tel voile de simplicité, de bonne grâce souriante, qu'il faut s'y reprendre à plusieurs fois pour pénétrer tout ce qu'il recouvre de profonde doctrine et d'expérience chèrement acquise. L'on peut affirmer, qu'à moins d'une préparation et d'une étude très spéciale, personne ne discernera à une première lecture la valeur de l'*Histoire d'une Ame*. Il est donc permis de s'y tromper; mais dédaigner le genre de sainteté de Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus, maintenant qu'elle est canonisée, sous prétexte qu'il ne s'y trouve rien de viril, ce serait aller à l'encontre des décisions de l'Eglise, ce serait aussi s'exposer à mériter ce jugement porté au procès de canonisation sur telle religieuse : « qui estimait la piété de Sœur Thérèse enfantine et superficielle, mais qui était toute pétrie de rationalisme et de

sens humain et bien connue dans sa communauté pour manquer de sens surnaturel ». Combien avons-nous rencontré de personnes appréciant peu la petite sainte uniquement parce qu'elles étaient trop affairées, trop confiantes dans les œuvres humaines, parce qu'elles manquaient de sens spirituel et mystique.

La sainteté de Sœur Thérèse n'est pas sensationnelle, elle ne frappe point les sens par des actions éclatantes. Elle se révèle aux yeux de l'esprit, et ceux qui la considèrent attentivement en sont émerveillés. Bien suggestive et bien capable de nous rendre songeurs est cette réflexion de sa sœur aînée : « En voyant sa vertu si grande, si extraordinaire en sa simplicité, je pensais en soupirant : Et dire que personne ne la connaîtra jamais! » Une telle exclamation saisie sur le vif nous aide à préciser le genre de sainteté de Sœur Thérèse : si sa vertu présente quelque chose d'extraordinaire, c'est d'une manière tout intérieure, c'est à la condition d'y regarder de très près. La religieuse carmélite, qui semble avoir le plus intimement connu et le mieux apprécié la sainte après ses propres sœurs, nous dit : « Sœur Thérèse passait plutôt inaperçue à cause de sa grande simplicité et de son humilité. Quand pourtant on attirait l'attention des religieuses sur la conduite de la Servante de Dieu, toutes ou à peu près reconnaissaient la perfection de ses vertus. »

Il faut donc que notre attention soit attirée sur telle ou telle vertu, telle ou telle expérience de la vie de Sœur Thérèse, pour que nous en confessions l'éminente valeur. Par un singulier et inattendu renversement de nos impressions, lorsque nous aurons intimement reconnu tout ce que recèle de profond, d'achevé, la perfection de la sainte, nous pourrons en être déconcertés. Sa sainteté

pour être reconnue plus éminente en paraîtra moins aimable. L'une de ses novices, après examen attentif de ses vertus, avait éprouvé une impression de cette sorte:

« Je l'examinai partout, jamais je ne pus réussir à la trouver en défaut... Je ne me sentais pas attirée vers elle d'une manière sensible. Je la fuyais même. Ce n'était pas manque d'estime, au contraire, c'est que je la trouvais trop parfaite. Si elle l'avait été moins, cela m'aurait encouragée. »

Que notre nature humaine, originellement viciée, est ingrate et capricieuse! Si la sainteté nous apparaît sous des dehors faciles et aimables, nous la dédaignons; si, après réflexion, elle se révèle achevée dans les moindres détails et transcendante, nous la redoutons. Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus a accompli en perfection et avec le plus grand amour de Dieu toutes les actions ordinaires et communes dont la trame de notre existence est tissée. Mais cette vérité si simple est dure à porter et nous avons peine à nous en satisfaire, car, quoi que nous en pensions, nous sommes très peu spirituels, trop portés à en croire avant tout nos sens et à estimer ce qui les frappe d'une manière prodigieuse.

L'un des plus grands enseignements de la vie et de la canonisation de Sœur Thérèse, c'est d'avoir illustré cette vérité capitale que *la sainteté consiste essentiellement dans l'union à Dieu et dans l'amour avec lequel nous accomplissons les actions communes.*

La Providence, en prévision de cette canonisation d'un genre nouveau, a voulu que la sainte ait été éduquée, surveillée, entourée dans le monde, le cloître et jusqu'à sa mort, par ses trois propres sœurs. Eclairées et fortifiées par leur amour fraternel comme par leur vertu, elles

ont été les témoins les plus compétents, les plus clairvoyants que jamais procès de canonisation ait cités et entendus. Formées à la même école que Sœur Thérèse, elles ont soigneusement protesté, avec la plus exacte précision et avec une égale énergie, contre la tendance fatale qui entraîne l'humanité à rechercher et à exagérer l'extraordinaire dans la sainteté. Si seulement Sœur Thérèse avait été canonisée un demi-siècle plus tard et si ses propres sœurs n'avaient plus été présentes, son caractère de simplicité eût été déformé par le travail inconscient de la légende. Mais les trois sœurs étaient là et elles ont attesté que la simplicité fut la règle.

« Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus, dépose Mère Agnès de Jésus, *ne ressemble pas, quant aux dons surnaturels, ou du moins à leur manifestation, à la plupart des saints canonisés par l'Eglise*. Excepté sa vision de la Sainte Vierge, celle encore qui lui dévoila par avance la maladie de mon père, excepté aussi la flamme d'amour dont elle dit avoir été une fois blessée, et enfin l'extase de sa mort, je ne vois rien dans toute sa vie qui sorte de l'ordinaire. Sauf encore, peut-être, certaines prédictions qu'elle a faites de ce qui arriverait après sa mort... Il faut donc dire que les phénomènes mystiques extraordinaires ont été dans sa vie tout à fait à l'état d'exception; la simplicité était la règle. Penser autrement serait changer la physionomie si encourageante que le bon Dieu s'est plu à donner à sa petite Servante tout exprès pour appeler à son divin amour « les petites âmes » qui voudraient la suivre. »

« Je dois à la vérité, déclare Sœur Geneviève de la Sainte-Face, avec une remarquable fermeté, que les numéros 239, 240, 241, 242, 244 des articles (du procès de l'Ordinaire) me paraissent empreints d'exagération et présentent comme fréquents et habituels des phénomènes qui ne furent que très rares dans sa vie. Pour moi, je préférerais qu'elle ne fût point

béatifiée plutôt que de ne pas donner son portrait comme je le crois exact en conscience. D'ailleurs la fréquence de dons surnaturels extraordinaires dans sa vie eût été contraire à ce qu'elle dit être les desseins de Dieu sur son âme. Sa vie devait être simple pour servir de modèle aux petites âmes. »

« Le nº 216 des articles, affirme encore Sœur Geneviève, est, à mon avis, exagéré; jamais il n'y a eu d'odeurs célestes émanant d'elle. Ce que nous avons vu était tout aussi beau, mais beaucoup plus simple, et c'est justement cette alliance du surnaturel avec le naturel qui donne à Sœur Thérèse le charme exquis qui lui est propre. »

« Les phénomènes mystiques extraordinaires ont été dans la vie de Sœur Thérèse tout à fait à l'état d'exception, la simplicité était la règle. » Nous devons nous en tenir à cette proposition comme à une sorte de dogme. La spiritualité de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, sa Voie d'Enfance spirituelle est négative des phénomènes extraordinaires. Est-ce à dire qu'elle les exclut absolument? Assurément non. Il fallait que sa vie en présentât quelques-uns, afin que Sœur Thérèse ne passât point complètement inaperçue et que l'attention des hommes, par cet appât extérieur, fût attirée vers la considération de vertus plus profondes. Nous allons examiner brièvement les faveurs exceptionnelles dont la sainte fut gratifiée, sans rien exagérer, mais aussi rien atténuer.

## II. Vision prophétique de son père éprouvé

Le premier phénomène vraiment extraordinaire que nous rencontrons dans la vie mystique de Sœur Thérèse est une vision prophétique concernant son père. Thérèse était alors âgée de sept ans environ. Le récit de l'auto-

biographie, confirmé par la déposition des principaux témoins, nous apprend que la scène se passait en été. « Il pouvait être deux ou trois heures de l'après-midi. » Le soleil était radieux, le jardin de la petite maison de campagne, appelée les Buissonnets, était verdoyant : « La nature semblait en fête. » M. Martin était absent depuis plusieurs jours, s'étant rendu à Alençon pour le règlement de ses affaires. Les deux sœurs aînées, Marie et Pauline, travaillaient dans l'une des deux mansardes dont les fenêtres ouvrent, derrière la maison, sur le jardin. La petite Thérèse contemplait la nature par la fenêtre de la chambre voisine. Par une sorte de contraste qui n'est pas inoui dans l'histoire, comme si la joie excessive de la nature et des choses évoquait fatalement à l'humanité coupable et inquiète la pensée de malheurs inévitables, ce fut, par ce beau jour d'été, dans ce décor gracieux, dans cette *nature en fête*, que Thérèse enfant eut la sombre vision de la plus lourde épreuve morale qui, dix ans plus tard, devait l'affliger elle-même avec toute sa famille. Voici le récit de la sainte dont tous les détails, nous le répétons, ont été confirmés par les dépositions au Procès :

« Je me trouvais seule à une fenêtre donnant sur le grand jardin, l'esprit tout occupé de pensées riantes, quand je vis devant la buanderie, en face de moi, un homme vêtu absolument comme papa, ayant la même taille élevée et la même démarche, mais de plus très courbé et vieilli. Je dis *vieilli* pour dépeindre l'ensemble général de sa personne; car je ne voyais point son visage, sa tête étant couverte d'un voile épais. Il s'avançait lentement, d'un pas régulier, longeant mon petit jardin. Aussitôt, un sentiment de frayeur surnaturelle me saisit et j'appelai bien haut, d'une voix tremblante : « Papa! Papa!... » Mais le mystérieux personnage ne semblait pas m'entendre; il

continua sa marche sans même se détourner, et se dirigea vers un bouquet de sapins qui partageait l'allée principale du jardin. Je m'attendais à le voir reparaître de l'autre côté de ces grands arbres; mais la *vision prophétique* s'était évanouie. »

Les appels vibrants d'émotion : Papa, Papa! poussés par Thérèse, firent accourir ses deux sœurs occupées dans la pièce voisine. On interrogea la servante qui affirma naturellement n'avoir rien aperçu; on fit par acquit de conscience le tour du jardin en scrutant du regard les massifs, mais on était intimement persuadé qu'on ne trouverait rien. Thérèse répétait cependant : « J'ai vu un homme et cet homme ressemblait absolument à papa. » Toutes recherches demeurant vaines, les sœurs aînées recommandèrent sagement à la fillette de ne plus y penser

« Ne plus y penser! Ah! ce n'était pas en mon pouvoir. Bien souvent mon imagination me représentait cette vision mystérieuse. Bien souvent, je cherchais à soulever le voile qui m'en dérobait le sens, et je gardais au fond du cœur la conviction intime qu'il me serait un jour entièrement révélé. »

Nous n'hésiterons pas à affirmer que cette *vision prophétique* est, au point de vue de la critique rationnelle, le plus inexplicable, et le plus exceptionnel des phénomènes mystiques présentés par la biographie de Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus. La guérison miraculeuse et le sourire de la Vierge, que nous allons examiner incessamment, ne sont pas aussi inouïs. Combien de bienheureux, de saints et de saintes, comme le B. Réginald par exemple, ont vu leur apparaître la Vierge et ont été miraculeusement guéris. Mais cette vision par une enfant de sept ans, dix années avant les événements, de son père éprouvé, est unique dans l'hagiographie. Il n'était

pas du tout dans la manière de Sœur Thérèse de dramatiser. Au contraire, dans son récit, elle a plutôt simplifié. Mais qu'on se représente le décor des Buissonnets, ce théâtre de la nature ensoleillée, qu'on imagine le fantôme du père à la taille élevée, très courbé, vieilli, s'avançant lentement, à pas réguliers, n'entendant pas les appels de sa petite fille préférée, comme s'il vivait déjà dans un autre monde; notons enfin ce détail étrange et si caractéristique : *que sa tête est couverte d'un voile épais*, à tel point que la figure est complètement dérobée aux regards, et nous nous rendrons compte qu'il y a là une scène d'un intérêt poignant digne de la Bible ou des plus grands auteurs tragiques. En 1888, huit ans plus tard, le père de Thérèse s'était absenté de Lisieux pour aller à Alençon, exactement comme à l'époque de la vision. S'estimant trop heureux, trop comblé de consolations, il s'offrit dans l'église Notre-Dame comme victime : « Mon Dieu, s'écria-t-il, c'en est trop! oui, je suis trop heureux, il n'est pas possible d'aller au ciel comme cela, je veux souffrir quelque chose pour vous! Je m'offre comme victime... »

Dieu accepta l'offrande de ce père vénéré, et, peu de temps après, il était frappé d'attaques de paralysie qui diminuèrent et finalement lui enlevèrent l'usage de ses facultés intellectuelles. Qelle épreuve pour un père et sa famille que la perte de l'intelligence! C'est la lumière, le soleil du monde idéal qui s'éteint et tout dans l'ordre de l'esprit sombre dans les ténèbres et le chaos. De la définition de l'homme, que reste-t-il apparemment lorsqu'on enlève l'usage de la raison? Le vieillard courbé que Thérèse avait aperçu dans une vision inexplicable, le voici : c'est ce père frappé de paralysie mentale et qui s'avance d'un pas lent et égal vers la tombe. « Chose remarquable, nous rapporte l'une de ses filles, au début

de sa maladie, on le voyait souvent se couvrir la tête. » Comme la réalisation correspond exactement, et jusque dans des détails qu'on aurait pu estimer secondaires, à la prophétie!

Mais une question se pose et que Sœur Thérèse elle-même dans son autobiographie se garde bien d'éluder : « Pourquoi, écrit-elle, le bon Dieu a-t-il donné cette lumière à une enfant qui, si elle l'avait comprise, serait morte de douleur? Pourquoi?... Voilà un de ces mystères impénétrables que nous comprendrons seulement au ciel, pour en faire le sujet de notre éternelle admiration! » La sainte nous suggère cependant une explication : Dieu a proportionné l'épreuve à sa faiblesse et a voulu qu'elle y fût préparée par la vision prophétique. Cette solution est vraie et très juste; mais elle laisse substituer en grande partie, ainsi que la sainte elle-même le reconnaît, « le mystère impénétrable ». Une autre interprétation nous est suggérée par l'*Histoire d'une Ame* et les dépositions des sœurs de Thérèse.

Cette vision prophétique du père, de ce père si bon, si pieux, si généreux, si irréprochable, c'est celle du juste offert et choisi comme victime pour les fautes de ses semblables, des pécheurs. Or cette vision rappelle par une nécessaire liaison d'idées celle d'Isaïe, celle du Serviteur de Iahve, dont Thérèse devait faire le fond de toute sa piété. L'homme que voit Isaïe dans la plus extraordinaire des prophéties, est une victime offerte en holocauste, chargée du poids de ses fautes : « Il s'est offert parce qu'il l'a bien voulu, et le Seigneur lui a imputé toutes nos iniquités »; il ne répond pas quand on l'interpelle, *non aperuit os suum;* sa figure est cachée et voilée, *absconditus vultus ejus.* De même l'homme que voit Thérèse est une victime volontaire, il ne répond pas à ses

appels, son visage est voilé. La vision prophétique de son père et celle du juste souffrant d'Isaïe se correspondent. Evidemment ces rapprochements, ces traits symboliques gravés si profondément dans la mémoire de Sœur Thérèse « que le souvenir lui en est aussi présent que la vision même » l'ont aidée providentiellement à pénétrer le véritable caractère du Messie et les mystères ineffables cachés dans la Sainte Face du Sauveur. « Comme la Face adorable, écrit la sainte, fut voilée pendant sa Passion, ainsi la face de son fidèle serviteur (son propre père) devait être voilée aux jours de son humiliation, afin de pouvoir rayonner avec plus d'éclat dans les cieux. » Rappelons-nous l'indication précieuse donnée par l'une des sœurs de la sainte :

« C'est au Carmel, au moment de nos si grandes épreuves, relatives à la maladie cérébrale de notre père, qu'elle s'attacha davantage au mystère de la Passion, c'est alors qu'elle obtint d'ajouter à son nom celui de la Sainte Face. Enfin, après sa mort, il me semble que c'est ce qui a inspiré à Sœur Geneviève le chef-d'œuvre de la Sainte Face, d'après le Saint Suaire de Turin. »

N'en doutons pas, la vision de Sœur Thérèse, si littéralement et douloureusement accomplie par l'humiliation paternelle, fut providentiellement ordonnée à mieux faire comprendre à la sainte ce que fut le Messie souffrant et rédempteur. Il ne faut rien moins que de très lourdes épreuves pour pénétrer certaines vérités surnaturelles. Mais quand de telles épreuves sont précédées par une vision prophétique, comme l'âme doit être attentive à méditer leur signification profonde! L'idéal de sainteté de Sœur Thérèse, ne l'oublions pas, c'est l'image du Christ gravissant le calvaire, c'est la figure auguste du

Sauveur imprimée à la VI^e station sur le voile de Véronique. Et la vision prophétique dont elle fut favorisée à l'âge de sept ans la prédestinait au culte de cette dévotion. Quoique très jeune, elle comprit déjà cette vérité, si difficile à accepter, que la véritable gloire consistait en grande partie à souffrir et à se cacher. La citation suivante est capitale :

« Je reçus alors une grâce que j'ai toujours considérée comme l'une des plus grandes de ma vie : Jésus me fit comprendre que la vraie, l'unique gloire est celle qui durera toujours; que, pour y parvenir, il n'est pas nécessaire d'accomplir des œuvres éclatantes, mais plutôt de se cacher aux yeux des autres et à soi-même, en sorte que la main gauche ignore ce que fait la droite... »

Plus tard, dès son entrée au Carmel, Sœur Thérèse approfondira cette pensée :

« J'ai compris mieux que jamais ce qu'est la véritable gloire. Celui dont le royaume n'est pas de ce monde me montra que la royauté seule enviable consiste à vouloir être ignorée et comptée pour rien, à mettre sa joie dans le mépris de soi-même. Ah ! comme celui de Jésus, je voulais que mon visage fût caché à tous les yeux, que sur la terre personne ne me reconnût : j'avais soif de souffrir et d'être oubliée. »

On peut donc, sans crainte d'exagération, affirmer que la vision prophétique du père a, dès l'âge de raison, orienté la pensée religieuse de la sainte vers une plus profonde intelligence de la personnalité et de la mission de Jésus-Christ. Le scandale que les Juifs, la folie que les Grecs ne purent jamais accepter : le Messie crucifié, symbole de la vie du chrétien, Sœur Thérèse en fit, dès son enfance, son idéal. Mais le culte de Jésus-Christ est

inséparable dans le catholicisme du culte de son auguste Mère. Trois années après la vision prophétique du juste souffrant, Thérèse, âgée de dix ans, fut favorisée d'une autre vision, celle de la Vierge du sourire ; en même temps elle était miraculeusement guérie d'une maladie redoutable et effrayante.

### III. Vision de la Vierge du sourire et guérison miraculeuse.

Des causes d'ordre divers, parmi lesquelles une excessive tension morale, semblent avoir provoqué cette dangereuse affection. Le 2 octobre 1882, Pauline, la sœur que l'enfant avait choisie pour sa *petite mère*, était entrée au Carmel. La séparation avait été cruelle. « Moi qui étais habituée, écrit-elle, à m'entretenir cœur à cœur avec ma petite mère, j'obtenais à grand'peine deux ou trois minutes à la fin des parloirs de famille. » Peut-être la Prieure d'alors, Mère Marie de Gonzague, appliqua-t-elle un peu littéralement, en ce cas particulier, les prescriptions du règlement. La grande réformatrice du Carmel avait été moins sévère, elle savait interpréter la règle et faire des exceptions, se souvenant qu'il est écrit : « La lettre tue, mais l'esprit vivifie. » La petite Thérèse avait toujours été méditative, trop, même. « C'était, nous dit sa sœur aînée, une âme profonde et très réfléchie, je la trouvais trop sérieuse et trop avancée pour son âge. » Au pensionnat, elle suivait une classe composée d'élèves toutes plus âgées qu'elle. En récréation, elle s'amusait « à contempler de loin les joyeux ébats de ses compagnes, se livrant à de sérieuses réflexions; c'était là sa distraction favorite ». Elle travaillait beaucoup, s'effor-

çant d'être toujours la première, afin de causer une plus grande joie à son père, son roi chéri. « Quand parfois, exceptionnellement, elle avait une note plus faible, la pauvre petite était inconsolable... elle ne pouvait supporter la pensée que notre père aurait, le soir, une joie de moins en écoutant ses notes. »

Thérèse avait perdu sa mère à l'âge de quatre ans; l'épreuve morale avait été si grave que son caractère en avait été bouleversé. L'entrée au couvent de Pauline, « sa petite mère », avait comme rouvert et aggravé cette blessure profonde. Thérèse ne jouait pas, méditait, étudiait beaucoup, même pendant les récréations. Vers la fin de 1882, elle commença à souffrir d'un mal de tête constant, quoique encore assez bénin. Elle se plaignait peu. On la laissa continuer ses études. Dans les vacances de Pâques 1883, le père, M. Martin, étant allé à Paris avec ses deux filles, Marie et Léonie, confia Thérèse à son oncle, M. Guérin. Ce dernier se laissa aller à entretenir la petite fille de sa mère défunte, laquelle était sa propre sœur. C'était un sujet de conversation grave et dangereux. La blessure au cœur de Thérèse était toujours saignante. Sans doute eût-il mieux valu ne pas renouveler la douleur. Mais il est aisé de conseiller à distance et après les événements. Thérèse pleura. M. Guérin « fut surpris de lui voir, à cet âge, les sentiments qu'elle exprimait, et résolut de lui procurer toutes sortes de distractions pendant ses vacances ». Toutes sortes de distractions, c'eût été le salut.

Mais il était trop tard. Le soir même, la maladie mystérieuse se déclara. Le mal de tête devint insupportable et les membres étaient atteints de tremblements étranges. Thérèse cependant s'était persuadée qu'elle pourrait venir au Carmel pour la prise d'habit de sa sœur Pauline. En

effet, elle parut beaucoup mieux, même rétablie, et elle assista sans fatigue, au moins apparente, à toutes les scènes si édifiantes et si impressionnantes de la vêture. Elle put contempler Pauline morte au monde et étendue sur un tapis de bure entouré de fleur. Le lendemain, la maladie redoubla de gravité. Thérèse était âgée de dix ans et trois mois seulement. Les crises atteignaient une violence exceptionnelle. Elle donnait de la tête contre les bois du lit (c'était un grand lit très haut). Plusieurs fois elle tomba par terre ; l'appartement était pavé et elle ne se fit aucun mal. Les objets les plus insignifiants, durant ses vertiges, prenaient des formes fantastiques et terrifiantes. Elle en poussait des cris d'horreur. Les clous du mur devenaient de gros doigts noirs carbonisés, le chapeau de son père quelque monstre horrible. Les remèdes les plus anodins qu'on lui présentait étaient du poison. La petite fille criait : « Ils veulent m'empoisonner ! ».

Qu'on lise le récit de la guérison dans l'autobiographie. Thérèse en arrive à ne plus reconnaître sa sœur aînée, Marie. Celle-ci, par plusieurs tentatives aussi délicates et aussi vaines les unes que les autres, essaie de se faire reconnaître. Elle appelle Thérèse du jardin, par la fenêtre, en lui tendant les bras, en lui adressant de tendres paroles. Elle rentre dans la chambre. Tout est inutile. On imagine en de telles conjonctures un homme au caractère très viril, un père très raisonnable, très clairvoyant, se rendant compte que tout espoir est perdu, se prenant la tête dans les mains, se résignant dans une adoration muette et anéantie à la volonté divine et renouvelant, en quelque sorte, le sacrifice d'Abraham. Un cœur maternel fait mieux encore et, avant de se résigner, tente le miracle. Marie, la sœur aînée de Thérèse, désespérant des moyens humains, se jeta à genoux aux pieds

d'une statue de la sainte Vierge, résolue à faire violence au ciel et à obtenir de la Mère de Dieu la guérison de son enfant. Léonie et Céline, comprenant la signification providentielle du geste de leur aînée, s'associèrent spontanément à sa prière. Qui pourrait évaluer la puissance d'une telle oraison unanime et muette? Thérèse, elle-même, quoique dans une crise violente, en avait subi l'influence et elle aussi s'était mise à prier. C'est alors que se produisit la vision et que s'accomplit le miracle :

« Tout à coup la statue s'anima! la Vierge Marie devint belle, si belle, que jamais je ne trouverai d'expression pour rendre cette beauté divine. Son visage respirait une douceur, une bonté, une tendresse ineffables; mais ce qui me pénétra jusqu'au fond de l'âme, ce fut *son ravissant sourire!* Alors, toutes mes peines s'évanouirent, deux grosses larmes jaillirent de mes paupières et coulèrent silencieusement... »

Thérèse était guérie. Son visage, transfiguré par un rayonnement surnaturel, avait paru si radieux que ses sœurs n'avaient nullement douté de la vision. Céline n'interrogea même point Thérèse sur ce point, ayant eu pour ainsi dire l'évidence du fait. Marie demanda à sa petite sœur son secret et celle-ci le lui avoua avec sa candeur angélique. Quant à la guérison, elle fut radicale. « Tout à coup, rapporte un témoin de la scène, on vint chez M. Guérin (son oncle), nous annoncer que Mlle Thérèse était guérie. En effet, dès le lendemain, elle vint elle-même nous voir, et il ne restait d'autres traces de son mal qu'un certain affaiblissement qui disparut très vite. » Les jours suivants, à la suite de quelques contrariétés, elle éprouva de légers malaises; mais plus tard, jeune fille ou religieuse, elle ne ressentit plus jamais la moindre atteinte de cette maladie. Nous n'instituerons

pas une critique en règle de cette guérison. Le caractère surnaturel de la vision et du miracle nous paraît indubitable.

Les deux phénomènes mystiques que nous venons de rapporter : la vision prophétique du père ou du juste éprouvé, et la vision de la Vierge du sourire, sont les manifestations sensibles les plus extraordinaires de la vie spirituelle de notre sainte. On pourrait citer d'autres faits encore exceptionnels, mais moins frappants. Au jour inoubliable du 25 décembre 1886, en la fête de l'Enfant-Jésus, Thérèse, âgée de treize ans, très impressionnable, émotive à l'excès, est guérie en un instant de son excessive sensibilité et recouvre, par un acte de vertu surnaturelle, toute sa force d'âme perdue lors du décès de sa mère à l'âge de quatre ans. C'est un exemple typique et bien instructif de rétablissement moral opéré par un seul acte héroïque. Mais ce cas ne sort pas des lois psychologiques, morales et mystiques. Saint Thomas d'Aquin enseigne qu'un acte éminent naturel ou surnaturel peut engendrer la vertu correspondante ou la faire recouvrer.

La conversion *in extremis* du fameux criminel Pranzini, obtenue par les prières de Thérèse, est plus qu'un hasard heureux; il y a là une relation de cause à effet. Huit mois après sa guérison morale, Thérèse, désirant passionnément le salut des âmes, s'était proposé d'obtenir du ciel la conversion de Pranzini. Elle avait offert à Dieu toutes sortes de sacrifices, de prières. Enfin, elle lui avait adressé cette invocation :

« Mon Dieu, je sais bien que vous pardonnerez au malheureux Pranzini; je le croirais même s'il ne se confessait pas et ne donnait aucune marque de contrition, tant j'ai confiance en

votre infinie miséricorde. Mais c'est mon premier pécheur; à cause de cela, je vous demande seulement *un signe* de repentir pour ma simple consolation. »

La prière fut vraiment exaucée à la lettre. L'aumônier qui assista Pranzini à ses derniers moments était M. l'abbé Faure. Ce dernier, dans ses *Mémoires* imprimés, rapporte que le condamné ayant les bras liés derrière le dos réclama lui-même avec la plus énergique instance le Crucifix et le baisa avec transports à plusieurs reprises. Pranzini fut donc en quelque sorte le bon larron de Sœur Thérèse. Plus tard, lorsque la sainte, au Carmel, recevait quelque offrande de ses parents et amis, elle demandait l'autorisation de faire célébrer quelques messes pour l'âme de Pranzini. « C'est mon premier enfant, disait-elle avec une grâce et une tendresse toutes maternelles, il ne faut pas que je l'oublie, il doit en avoir besoin après tous les tours qu'il a joués. »

Dès que Thérèse est entrée au Carmel et a revêtu la bure des religieuses, nous ne relevons presque plus, même en glanant, de faits extraordinaires. Comprenant de mieux en mieux que la Voie d'Enfance implique la privation de ces grâces éclatantes, elle ne demande plus de *signes*. Il y a, il est vrai, la neige de la prise d'habit, le 10 janvier 1889, qu'elle avait désirée et dont on s'étonna à cause de la température très douce. Mais au point de vue critique, nous n'y pouvons voir qu'une providentielle coïncidence : une réponse du ciel au désir d'une âme pure. Depuis cette date jusqu'aux derniers mois qui précédèrent sa mort, c'est-à-dire durant plus de huit ans, alors que la sainte, dans le cloître, mène une vie de plus en plus contemplative et que les visions analogues à celles de l'enfance devraient se multipler, elles disparaissent abso-

lument. La vertu toujours plus profonde de l'humble moniale se dérobe chaque jour davantage sous les dehors et le calme de la simplicité. Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus, qui avait d'abord, ainsi que nous l'avons relaté, étonné les religieuses par sa régularité absolue et sa fidélité à l'infini, passe de plus en plus inaperçue. Elle a maintenant vingt ans, elle est depuis cinq ans au couvent; on s'est accoutumé à sa modestie, à son silence, à son sourire paisible et gracieux.

« Deux ans à l'avance, nous fait-on remarquer, elle parle de sa mort. Mais par déduction de ce qui se passe en son âme. » Il n'y a donc pas ici de révélation proprement dite, mais seulement une compréhension très éclairée des voies surnaturelles. « Son haut degré de perfection, d'union à Dieu, ajoute très justement une autre Carmélite, et aussi sa grande intelligence naturelle la rendaient très perspicace, de sorte que bien souvent je crus qu'elle avait le don de lire dans mon âme. » On sait que les personnes spirituelles, les âmes pures et saintes, possèdent un don d'intuition qui, pour être surnaturalisé, n'est point proprement extraordinaire [1].

## IV. Grâces insignes d'oraison.

Quant aux grâces mystiques, sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus en fut favorisée, mais sans qu'elles aient été

[1] « Les personnes dont l'esprit est purifié, écrit saint Jean de la Croix, ont une grande facilité, l'une plus que l'autre, à pénétrer naturellement l'esprit intérieur, à saisir les inclinations et talents d'autrui, et cela par les moindres indices extérieurs, parfois à peine perceptibles, comme sont les propos, gestes, mouvements et autres manières d'être. Cette perspicacité appartient à l'homme spirituel, d'après l'Apôtre : *Spiritualis autem judicat omnia.* » *La Montée du Carmel*, Livre Ier, ch. XXIV.

prodigieuses ou sensationnelles. Mère Agnès demandait un jour à sa petite Sœur si elle n'avait pas connu des états d'oraison. Celle-ci lui répondit :

« Oui, dans le jardin, plusieurs fois, à l'heure du grand silence du soir, en été, je me suis sentie dans un si grand recueillement et mon cœur était si uni à Dieu, je formais avec tant d'ardeur et pourtant sans aucun effort de telles aspirations d'amour qu'il me semble bien que ces grâces étaient ce que notre Mère sainte Thérèse appelle des « vols d'esprit »... (Une grâce reçue dans la grotte de Sainte-Madeleine au temps de son noviciat est suivie de plusieurs jours de quiétude.) « Il y avait, dit-elle, comme un voile jeté entre moi et les choses de la terre. J'étais entièrement cachée sous le voile de la sainte Vierge. Je n'étais plus sur la terre; je faisais tout ce que j'avais à faire, tout mon ouvrage au réfectoire, comme si l'on m'avait prêté un corps... C'est bien difficile à expliquer, c'est un état surnaturel que le bon Dieu seul peut donner et qui suffit pour détacher à tout jamais une âme de la terre. »

Pour peu qu'on ait étudié les œuvres de sainte Thérèse et celles des principaux auteurs spirituels, on reconnaîtra que cette oraison de recueillement est assez fréquente chez les mystiques. C'est surtout dans la *Vie de sainte Thérèse par elle-même*, dans les chapitres XVII et XVIII traitant des troisième et quatrième degrés d'oraison, qu'on trouvera ces « vols d'esprit » auxquels Thérèse de l'Enfant-Jésus fait allusion et aussi cette union intime de l'âme avec Dieu qui se prolonge durant des journées entières sans empêcher les travaux de la vie active [1].

[1] Sainte Thérèse écrit : « Voici une nouvelle espèce d'union *assez fréquente*, et que Dieu m'a accordée. La volonté seule est liée à son Dieu, l'âme goûte, dans une paix profonde, les délices de cette étroite union,

L'oraison de recueillement, lorsqu'elle se perpétue, est comme un feu qui couve; mais à de certains moments elle projette des flammes, d'où des transports d'amour. Lorsque ces transports sont très véhéments, ils traversent l'enveloppe de notre chair mortelle et sont capables de mettre la vie en danger. Il semble alors que des traits de feu percent le cœur. Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus connut à plusieurs reprises de tels élans d'amour et même une fois elle se vit sur le point d'en mourir :

« Quelques jours après mon offrande à l'*Amour miséricordieux*, je commençais au chœur l'exercice du Chemin de la Croix, lorsque je me sentis tout à coup blessée d'un *trait de feu* si ardent que je pensai mourir. Je ne sais comment expliquer ce transport; il n'y a pas de comparaison qui puisse faire comprendre l'intensité de cette flamme. Il me semblait qu'une force invisible me plongeait tout entière dans le feu. Oh! quel feu! quelle douceur!... Une minute, une seconde de plus, mon âme se séparait du corps... Hélas! je me retrouvai sur la terre... et la sécheresse, immédiatement, revint habiter mon cœur! »

*Oh! quel feu! quelle douceur!* De telles exclamations sont comme autant d'échos qui nous remémorent cette

tandis que l'entendement et la mémoire gardent assez de liberté pour s'occuper d'affaires et s'appliquer à des œuvres de charité. L'âme peut en même temps remplir l'office de Marie et de Marthe. Ainsi elle mène en quelque sorte de front la vie active et la vie contemplative et, tout en restant unie à Dieu, elle peut s'occuper d'œuvres de charité, de lectures et d'affaires relatives à son état. » (*Autobiographie*, ch. XVII.) Dans l'oraison, lorsque le recueillement est très profond, il se produit, à de certains moments, comme des éruptions, des flammes d'amour, c'est ce que sainte Thérèse appelle proprement des vols de l'esprit. (Voir *Autobiographie*, ch. XVIII.)

sorte de magnifique symphonie mystique composée par saint Jean de la Croix sur le thème :

*O brûlure suave!*
O plaie délicieuse!
O douce main! O touche délicate!
Vous avez une saveur de vie éternelle [1]...

« Ceux qui reçoivent de telles grâces, écrit saint Jean de la Croix, sont destinés à transmettre leur esprit et leur vertu à une famille de disciples. » Enfin il remarque qu'après des faveurs si hautes on ne rencontrera plus que : « l'aspiration d'amour beaucoup plus ardente que celle des élans intérieurs et qui, cette fois, aura la puissance et l'énergie nécessaires pour rompre la toile et emporter le joyau de l'âme ». Ce fut dans une extase d'amour que mourut Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus et de la Sainte-Face. Minée par une maladie lente et implacable, la sainte en était arrivée au dernier degré d'épuisement. L'agonie avait été longue et terrible. Tout à coup sa respiration devint plus faible et plus précipitée, les derniers instants étaient imminents. Elle avait prononcé son acte suprême d'amour : « Oh! je l'aime!... Mon Dieu, je vous aime! »

« Nous croyions tout fini, atteste Mère Agnès de Jésus, quand subitement, elle leva les yeux, des yeux pleins de vie et

[1] La Vive Flamme d'amour, *seconde strophe, vers* 1. « Le Seigneur Dieu est un feu dévorant. Cela veut dire qu'il est feu d'amour, et comme ce feu a une puissance infinie, il lui est possible, au-dessus de tout ce que nous pouvons comprendre, de consumer, de transformer et de diviniser l'âme qu'il touche. Or, comme il s'agit ici du feu divin qui transforme l'âme en ce même feu, non seulement cette âme a la sensation d'un cautère sur un point déterminé, mais elle est tout entière un cautère de feu ardent... » De sa blessure d'amour, Sœur Thérèse dit avec simplicité à Mère Agnès : « Enfin, ma petite Mère, c'est ce que les saints ont éprouvé tant de fois. »

de flammes, où se peignait un bonheur surpassant toutes ses espérances. Sœur Marie de l'Eucharistie, voulant voir de plus près ce regard, qui dura l'espace d'un *Credo*, passa et repassa un flambeau devant ses paupières sans les faire vaciller. C'était une extase, une vision du ciel, mais une vision qui mettait dans son cœur trop d'amour, trop de reconnaissance, elle n'en put supporter les « assauts délicieux » et lui dut le brisement de sa chaîne. »

C'est à juste titre que Mère Agnès de Jésus fait allusion, par ces dernières expressions, aux pages célèbres où saint Jean de la Croix expose comment meurent les saints enflammés de l'amour divin. « Ils succombent sans doute aussi à quelque maladie ou à l'âge, mais ce qui enfin les achève c'est une dernière aspiration d'amour. » Comment Sœur Thérèse qui, depuis son enfance, avait vécu « d'aspirations d'amour » serait-elle morte autrement que du désir de quitter ce monde pour s'unir à son Bien-Aimé? Dès ici-bas elle habitait déjà le ciel. « Je ne vois pas bien, disait-elle, ce que j'aurai de plus au ciel que maintenant. Je verrai le bon Dieu, c'est vrai; mais pour être avec lui, j'y suis déjà tout à fait sur la terre. »

## V. Prédictions concernant sa mission posthume

Dans les derniers mois qui ont précédé sa mort, sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus avait prévu, avec une clarté et une hardiesse étonnantes, sa mission posthume et le prodigieux succès de son autobiographie. Avant de citer les témoignages, dont plusieurs sont d'ailleurs très connus, de cette prescience, nous tenons à présenter une remarque que nous estimons très importante : c'est que, dans de telles prévisions, il convient de faire assez grande la part

du génie. Beaucoup d'âmes chrétiennes se persuadent volontiers que la sainteté dispense toujours du génie, des lumières naturelles exceptionnelles. Il n'en est rien. La théologie thomiste, au contraire, enseigne que Dieu choisit d'ordinaire, pour accomplir des missions providentielles, des intelligences supérieures et géniales. Or l'une des marques d'une intelligence supérieure c'est d'acquérir chaque jour une conscience d'elle-même plus haute et plus vraie. L'animal n'a pas conscience de ses actes et de ses imaginations; l'enfant, avant l'âge de raison, n'est encore qu'à demi conscient; beaucoup d'hommes ne le sont que très imparfaitement. Plus nous devenons spirituels et plus nous nous rendons compte de toutes les impulsions, de toutes les imaginations, de toutes les pensées qui nous poussent et nous dirigent. Quand on voit un Schopenhauer prédire que sa doctrine ne sera appréciée qu'environ un siècle après sa mort, un Stendhal déclarer qu'il ne sera lu qu'en 1880, et de telles prédictions se réaliser, on est plus disposé à faire grande, en la matière, la part du génie. Bien entendu, nous ne voulons nullement et d'aucune manière insinuer que sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus n'ait pas été favorisée de lumières surnaturelles sur sa mission posthume, mais nous avons reconnu, en l'étudiant de plus près, qu'elle était supérieurement douée de l'une des principales propriétés du génie qui est la conscience exacte de soi-même et de son œuvre. Cette conscience de sa supériorité, de sa sainteté, est-il besoin de le rappeler, ne portait nullement préjudice à son humilité.

« Je suis trop petite maintenant pour avoir de la vanité, je suis trop petite encore pour savoir tourner de belles phrases afin de laisser croire que j'ai beaucoup d'humilité; j'aime mieux

convenir simplement *que le Tout-Puissant a fait en moi de grandes choses...* »

Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus se rendait compte qu'elle avait, par ses recherches personnelles, ses épreuves, ses études, ses réflexions constantes, frayé vers la sainteté une Voie nouvelle, très actuelle. « Sentant bien, nous dit sa sœur, Mère Agnès de Jésus, qu'elle avait découvert un trésor sans prix, elle voulait le montrer à tous. » La sainte a déclaré elle-même que si elle souhaitait grandement l'entrée de sa sœur Céline au Carmel de Lisieux, ce n'était point tant, comme on le croirait trop naturellement, par affection fraternelle, que pour « lui communiquer les lumières » qu'elle avait reçues sur la Voie d'Enfance. Nous montrerons dans le prochain chapitre qu'elle n'avait pas cru d'abord écrire son autobiographie pour la postérité; mais enfin elle avait reconnu la valeur éminemment édifiante et instructive de ce livre et avait instamment recommandé de le publier :

« Il faudra publier le manuscrit sans aucun retard après ma mort. Si vous tardez, si vous commettez l'imprudence d'en parler à qui que ce soit, sauf à notre Mère, le démon vous tendra mille embûches pour empêcher cette publication pourtant bien importante. Mais si vous faites tout ce qui est en votre pouvoir pour ne pas la laisser entraver, ne craignez rien des difficultés que vous rencontrerez. Pour ma mission, comme pour celle de Jeanne d'Arc, la volonté de Dieu s'accomplira malgré la jalousie des hommes. — Vous pensez donc que c'est par ce manuscrit que vous ferez du bien aux âmes? — Oui, c'est un moyen dont le bon Dieu se servira. »

Nous voyons dans ces paroles mémorables Sœur Thérèse comparer sa mission à celle de Jeanne d'Arc. C'est que très jeune, vers l'âge de dix ou onze ans, en lisant

la vie de l'héroïne française, elle avait eu l'intuition qu'elle aussi était prédestinée à une mission glorieuse : « En admirant les actions patriotiques des héroïnes françaises, particulièrement de la vénérable Jeanne d'Arc, je sentais un grand désir de les imiter... Pensant alors que j'étais née pour la gloire, et cherchant le moyen d'y parvenir, il me fut révélé intérieurement que ma gloire à moi consisterait à devenir une sainte. » Ainsi donc, par une *révélation intérieure*, elle avait acquis, dès sa jeunesse, l'assurance de sa haute vocation. Nous nous étonnerons donc un peu moins lorsque, quelques semaines avant de mourir, elle avertira ses sœurs avec une simplicité, une naïveté très réfléchie, de prendre garde à sa sainteté :

« Vers le mois d'août 1897, six semaines environ avant sa mort, j'étais auprès de son lit avec Mère Agnès de Jésus et Sœur Geneviève. Tout à coup elle nous regarde avec un air céleste et nous dit très distinctement : « Vous savez bien que vous soignez une petite sainte. »

Elle avait prévu avec une exactitude singulièrement détaillée et réaliste le succès d'édification chrétienne qu'obtiendrait son œuvre. Comme on lui confiait que sa sœur serait inconsolable de sa mort, elle répondait : « Ne vous inquiétez pas, Mère Agnès de Jésus n'aura pas le temps de penser à sa peine, car, jusqu'à la fin de sa vie, elle sera si occupée de moi, qu'elle ne pourra même pas suffire à tout. » Dans la même intention de réconforter sa sœur, elle lui disait : « Après ma mort, vous irez du côté de la boîte aux lettres, vous y trouverez des consolations. »

Si le génie peut expliquer jusqu'à un certain point que Sœur Thérèse ait prévu l'immense retentissement de son œuvre et de sa doctrine, seules, des intuitions ou révéla-

tions surnaturelles, et on le sent bien, ont pu lui donner l'assurance qu'elle accomplirait des merveilles après sa mort, qu'elle opèrerait des prodiges et des miracles : « Vous verrez, ce sera comme une pluie de roses... A présent, comme Jeanne d'Arc dans sa prison, je suis dans les fers, mais bientôt viendra ma délivrance et ce sera le temps de mes conquêtes... » Dans un numéro des *Annales de la Propagation de la Foi*, on décrivait l'apparition d'une belle dame vêtue de blanc auprès d'un berceau : « Plus tard, dit Sœur Thérèse, j'irai comme cela auprès des petits enfants baptisés. » Sœur Geneviève, moins d'un mois avant sa mort, lui faisait cette réflexion : « Quand je pense qu'on vous attend encore en Indo-Chine. — J'irai prochainement, répondit Sœur Thérèse, si vous saviez comme j'aurai vite fait mon tour... Si vous saviez comme je forme des projets; que de choses je ferai quand je serai au ciel ». Enfin, c'est vers la même époque qu'elle prononce les paroles mémorables et que tant de chrétiens savent aujourd'hui de mémoire : « Je sens que je vais entrer dans le repos... Mais je sens surtout que ma mission va commencer, ma mission de faire aimer le bon Dieu comme je l'aime, de donner ma petite voie aux âmes. Je veux passer mon ciel à faire du bien sur la terre. »

Sœur Thérèse, ayant acquis l'habitude de garder, à l'exemple de la sainte Vierge, les paroles divines en son cœur, a dû prévoir bien des secrets qu'elle n'a point révélés. Ne se doutait-elle point qu'elle pourrait être canonisée? Elle ne l'a pas dit formellement peut-être. Mais lorsqu'elle recommandait à ses sœurs de garder les pétales avec lesquels elle caressait les plaies de Jésus crucifié et les cils qui tombaient de ses paupières, afin de faire plus tard des heureux, ne prévoyait-elle pas que le

peuple chrétien honorerait ses moindres reliques? Elle n'empêchait pas sa sœur de recueillir, au moyen d'un linge fin, les larmes d'amour divin qui ruisselaient sur ses joues. A moins de se révolter contre l'évidence, il faut reconnaître que Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus, dans les derniers jours de son existence, avait obtenu une révélation intime, surnaturelle, de sa sainteté et de sa mission providentielle. Elle a été douée du don de prophétie, ainsi que l'a affirmé Benoît XV.

Après avoir admiré ces dons extraordinaires, rappelons-nous toujours la remarque essentielle qu'on nous a d'abord présentée : ce n'est point pour ces grâces exceptionnelles, ces visions, ces prophéties que Sœur Thérèse a été canonisée. Et, afin de mieux dirimer les difficultés qui pourraient se présenter à notre esprit, distinguons soigneusement, en la matière, l'*objet* et le *mode*. Sœur Thérèse, a-t-on dit justement, a extraordinairement bien accompli les actions de la vie les plus ordinaires. Le qualificatif extraordinaire, qui lui-même est assez vague et demanderait à être précisé, porte principalement sur le mode selon lequel la sainte s'est acquittée de ses devoirs quotidiens. Lors donc qu'on nous objectera que la petite Sœur n'a rien fait d'extraordinaire, nous le nierons quant au *mode* de perfection qu'elle a apporté dans toutes ses opérations. Nous concéderons seulement que, quant à l'*objet* de sa mission, elle n'a pas été prédestinée par Dieu à exécuter des œuvres éclatantes par leur matière, leur quantité, leur grandeur sensible. Mais cette absence de faits extraordinaires est précisément l'un des caractères négatifs les plus caractéristiques de sa voie. La Providence a voulu nous montrer, par un exemple illustre, que la charité est un don bien supérieur à toutes les visions, les extases, les prophéties, les miracles et qu'elle constitue

au fond toute la sainteté. Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus a été envoyée à notre siècle d'inventions et d'agitation pour nous rappeler que les grandeurs purement spirituelles et intérieures sont infiniment supérieures aux grandeurs matérielles et sensibles. *Major autem horum est charitas.*

## CHAPITRE IV

# QUATRIÈME CARACTÈRE NÉGATIF DE LA VIE SPIRITUELLE DE SŒUR THÉRÈSE DE L'ENFANT-JÉSUS : ABSENCE D'ŒUVRES MULTIPLES. SON AUTOBIOGRAPHIE.

### I. La contemplation délibérément préférée par la sainte a l'action.

Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus a préféré la vie contemplative à la vie active, l'oraison de Marie-Magdeleine aux travaux et à l'agitation de Marthe. Elle a choisi la meilleure part, *optimam partem elegit.* Quelle leçon pour les incroyants, les profanes et pour certains catholiques même, qui déclarent hautement ne pouvoir comprendre la vie contemplative des religieuses cloîtrées. Jamais des esprits éclairés, mais trop utilitaires, trop exclusivement moralistes, recherchant avant tout la vertu naturelle et la sagesse de ce monde, ne comprendront l'éminente utilité de la vie mystique et contemplative dans le christianisme. A les entendre, il ne faudrait dans notre siècle d'action que des religieuses actives, des Sœurs de Charité, des Garde-Malades, des Petites Sœurs des Pauvres, des ecclésiastiques voués à l'apostolat le plus pratique, paroisses, écoles, patronages. Qu'il est rare de rencontrer des

hommes estimant autre chose que ce qu'ils font; que l'amour-propre est injuste et étroit! La canonisation de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus est une réponse éclatante et providentielle à cette incompréhension de la vie contemplative.

La sainte la plus estimée, la plus admirée, la plus invoquée au XX^e siècle, n'est pas, comme on aurait pu s'y attendre, une religieuse vouée à l'apostolat actif le plus charitable, mais une jeune moniale entrée au Carmel à quinze ans, morte à vingt-quatre et qui n'a fait que prier, obéir et souffrir. Elle n'a pas soigné les pestiférés, les pauvres, les malades, les vieillards; elle n'a pas sauvé la France comme Jeanne d'Arc; elle n'a pas ramené la papauté d'Avignon à Rome comme sainte Catherine de Sienne; elle n'a pas accompli d'œuvres éclatantes, et, cependant, voici qu'elle exerce dans le monde entier une influence morale incomparable. Après la Vierge Marie, il n'est pas de sainte qui soit aujourd'hui autant invoquée dans la chrétienté que sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus.

La *Voie d'Enfance spirituelle* non seulement n'exige pas les œuvres, mais elle les exclut même dans une certaine mesure. Nous avons déjà noté trois caractères négatifs de la *Voie d'Enfance :* négation des mortifications surérogatoires et violentes, négation des méthodes complexes de méditation, négation des visions, extases, phénomènes extraordinaires de la vie mystique; voici le quatrième caractère négatif : la *Voie d'Enfance* est exclusive de la multiplicité, de la sollicitude, de l'empressement dans les œuvres. Ce caractère est d'une importance capitale. On peut affirmer que si la vie intérieure diminue dans les pays chrétiens, dans les paroisses, les Congrégations, les Ordres religieux, c'est en grande partie à cause de la trop grande multiplicité des œuvres, de l'affairement,

de l'agitation. C'est là un fait si évident que, pour le nier, il faut être inconscient, ou fort intéressé dans la question.

Il est singulièrement instructif de constater que Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus a réagi dès sa jeunesse contre un trop grand attrait vers l'action. Elle se rendit compte qu'il fallait remonter ce courant si puissant et si rapide de l'activité multiple et fiévreuse, qui roule tant d'âmes sur la pente de la tiédeur. Elle en eut le courage. N'allons pas nous imaginer, en effet, que Thérèse jeune fille, avec son teint de lis, était une nature lymphatique, indolente, placide, moutonnière, manquant d'initiative et d'aptitudes pour l'apostolat actif. « Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus, nous dit-on, était une âme extrêmement active et énergique sous des dehors doux et gracieux ; elle révélait à tout instant dans ses actes un caractère fortement trempé et une âme virile. » Elle se sentait attirée vers les œuvres ; elle eût volontiers, comme une fille de saint Vincent de Paul, soigné et éduqué les orphelins.

« Les petits enfants, atteste sa sœur Léonie, ravissaient le cœur pur de Thérèse. Je n'oublierai jamais son sourire angélique et les caresses qu'elle leur prodiguait, surtout aux enfants pauvres. La tenue négligée et malpropre de ces enfants ne diminuait en rien les manifestations de son amour pour eux, quoiqu'elle fût elle-même très propre et très soignée dans sa tenue. »

La « conversion » du 25 décembre 1886, qui, soudain, en la Nuit de Noël, à l'âge de treize ans, lui avait rendu toute sa force d'âme et l'avait douée d'un mâle courage, n'avait fait qu'accroître encore son attrait pour l'apostolat : « On vit en même temps son âme s'épanouir et s'exercer aux pratiques de zèle et de la charité. Elle rêvait du salut des âmes et s'employait avec ardeur et géné-

rosité à la conversion des pécheurs. » Mais le fait le plus significatif de la lutte que Thérèse jeune fille eut à soutenir contre cette tendance à l'action, qui l'eût éloignée de la contemplation, nous est rapporté par sa sœur Céline :

« A quatorze ans, ayant lu quelques pages d'une Annale de religieuses missionnaires, elle interrompit bientôt sa lecture et me dit : « Je ne veux pas en prendre connaissance, j'ai déjà un désir si violent d'être missionnaire, que serait-ce alors si je l'avivais encore par le tableau de cet apostolat! Je veux être Carmélite. » Pourquoi donc Thérèse désirait-elle être Carmélite plutôt que missionnaire, était-ce pour mener une existence moins mouvementée et plus paisible? Non, mais pour sauver plus d'âmes :

« J'étais devenue, nous dit sa sœur (Céline), la seule confidente de Thérèse. La vie religieuse lui apparut surtout comme un moyen de sauver des âmes. Elle pensa même pour cela se faire religieuse des missions étrangères; *mais l'espoir de sauver plus d'âmes par la mortification et le sacrifice de soi-même la décida à s'enfermer au Carmel.* La Servante de Dieu me confia elle-même le pourquoi de cette détermination : C'était pour souffrir davantage et, par là, gagner plus d'âmes à Jésus. Elle estimait qu'il est plus dur pour la nature de travailler sans voir jamais le fruit de ses labeurs, sans encouragements, sans distraction d'aucune sorte, que le travail pénible entre tous est celui qu'on entreprend sur soi-même, pour arriver à se vaincre. Aussi, cette vie de mort, plus lucrative que toutes les autres pour le salut des âmes, c'était celle-là qu'elle voulait embrasser, souhaitant, comme elle le dit elle-même, devenir au plus tôt prisonnière, afin de donner aux âmes les beautés du ciel. Enfin, en entrant au Carmel, son but tout spécial fut de prier pour les prêtres et de s'immoler pour les besoins de la Sainte Eglise. Elle appelait ce genre d'apostolat, faire le commerce en gros, puisque, par la

tête, elle atteignait les membres [1]. Aussi déclara-t-elle hautement son intention personnelle dans l'examen canonique qui précéda sa profession : « Je suis venue, dit-elle, pour sauver les âmes et surtout afin de prier pour les prêtres. » Cette réponse lui est spéciale. Chacune répond ce qu'elle veut en cette circonstance. »

Cette page que nous avons tenu à citer intégralement nous fait pénétrer intimement et à fond dans les intentions de Sœur Thérèse. Retenons bien cette vérité énoncée par notre sainte, empruntée d'ailleurs à l'Ecriture :

« Le travail pénible entre tous est celui qu'on entreprend sur soi-même, pour arriver à se vaincre. » Retenons aussi l'expression si frappante : « *Cette vie de mort* plus lucrative que toutes les autres pour le salut des âmes. » Ah! quelle abnégation de soi-même, de toute satisfaction sensible, quelle pureté d'intention, quelle foi dans le surnaturel il faut avoir acquises pour être vraiment persuadé que la vie mortifiée, ascétique et mystique, la vie de mort à ce monde et à ses œuvres, est la plus féconde en fruits de salut! Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus a choisi la vie silencieuse et cloîtrée du Carmel plutôt que la vie de Missionnaire, parce qu'elle croyait de toutes les puissances de son âme que cette vie contemplative et mortifiée était, toutes choses égales d'ailleurs, plus utile à l'Eglise. Quelle leçon, encore une fois, pour les chrétiens, qui en arrivent à ne plus comprendre l'utilité de la vie contemplative.

« Oh! voyez-vous, disait sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus à ses novices, penser de belles et saintes choses, faire des livres, écrire des vies de saints, ne vaut pas l'action de répondre immédiatement quand on vous appelle. »

[1] Le R. P. Matteo emploie à ce sujet ce mot heureux : elle exerce son apostolat auprès des prêtres, parce qu'ils sont des *multiplicateurs*.

Comme Sœur Thérèse disait vrai! Oui, penser de belles et saintes choses, les exprimer dans des discours, des conférences, des sermons : composer de beaux et savants livres, des vies de saints; tout cela, si l'on ne se mortifie pas, si l'on ne meurt pas chaque jour davantage au monde et à soi-même, si l'on ne vit pas d'une vie intérieure plus fervente, ne convertit pas l'humanité. La sainte en était si profondément persuadée qu'elle comptait peu sur les œuvres extérieures. « Ses œuvres, nous dit-on, Sœur Thérèse n'en faisait aucun cas. » Elle veillait attentivement à modérer l'empressement de ses novices dans leurs emplois. Elle aimait cette parole de l'*Imitation :* « Laissez ceux qui s'agitent s'agiter tant qu'ils voudront; pour vous, demeurez en paix. » Et Sœur Geneviève, sa sœur Céline, nous fait remarquer très justement :

« *Il entrait encore dans sa petite voie d'abandon de modérer en nous l'empressement dans les affaires.* »

A une novice qui s'acquittait trop ardemment de battre et de plier les couvertures, elle montrait combien il peut entrer d'amour-propre inconscient dans cette agitation. Bref, Sœur Thérèse enseignait comme un article essentiel de la Voie d'Enfance la nécessité du recueillement :

« Vous vous livrez trop à ce que vous faites, nous disait-elle, vous vous tourmentez trop de vos emplois, comme si vous en aviez seules la responsabilité. Vous occupez-vous, en ce moment, de ce qui se passe dans les autres Carmels? si les religieuses sont pressées ou non? Leurs travaux vous empêchent-ils de prier, de faire oraison? Eh bien, vous devez vous exiler de même de votre besogne personnelle, y employer consciencieusement le temps prescrit, mais avec dégagement du cœur. »

Sœur Thérèse ne conseillait rien dont elle ne donnât la première l'exemple. Mais sa modération n'était pas

toujours parfaitement comprise. Faut-il s'en étonner? Marthe la première, et devant Jésus lui-même, n'avait-elle pas critiqué l'attitude de Marie-Magdeleine? Telle Sœur converse, très affairée à la cuisine du couvent, n'appréciait guère l'allure toujours recueillie de Sœur Thérèse : « Regardez-la marcher, elle ne se presse pas; quand va-t-elle commencer à travailler, elle n'est bonne à rien! » Ce n'est là qu'un faible écho des critiques que les chrétiens agités, trop absorbés dans les œuvres, adresseront toujours aux mystiques, aux contemplatifs : « Ils ne font rien, ils ne sont bons à rien, quand donc commenceront-ils à travailler? » Mais la voix du Seigneur qui est éternelle, leur répondra toujours : « Vous vous troublez vainement et vous vous inquiétez pour trop de choses. »

Saint Jean de la Croix, dont Sœur Thérèse avait si attentivement médité la doctrine, s'était fait cette Voix du Seigneur, lorsque dans le *Cantique Spirituel* il vengeait les âmes intérieures contre les accusations injustes de ceux qui sont encore pénétrés par l'esprit du monde :

« On traite ces âmes, écrit-il, d'inutiles dans la lutte pour le progrès du bien. La réponse de l'âme aimante à ces accusations est sans réplique... Puisqu'elle possède au vif l'amour de Dieu, que lui importe le reste? Elle avoue qu'il lui plaît d'être perdue pour le monde et pour elle-même, afin d'appartenir à son Bien-Aimé... Un courage aussi parfait, une décision si nette dans la direction de leur vie, se constate pourtant rarement chez les spirituels. Il en est sans doute beaucoup qui croient suivre une telle ligne de conduite, qui, de bonne foi, se figurent avoir rompu avec le monde; mais, pratiquement, cette rupture reste incomplète. Sur certains points, leurs attaches persistent, soit au monde, soit à eux-mêmes, et jamais ils ne parviennent à les

rompre. Bien qu'ils agissent par amour pour le Christ, leurs œuvres manquent de ce détachement qui, seul, les rend parfaites. »

L'enseignement de saint Jean de la Croix sur les œuvres, la réserve apportée par le grand docteur mystique, comme d'ailleurs par l'auteur de l'*Imitation*, sur l'apostolat multiple, empressé, qui comporte encore « tant d'attaches à soi-même et au monde » et qui par suite est d'une efficacité très relative, cet enseignement des maîtres est aussi celui de Sœur Thérèse.

## II. Comment a été préparée et composée l'autobiographie de Sœur Thérèse

Est-ce à dire que les œuvres ne soient pas extrêmement utiles et nécessaires? Devons-nous supprimer de notre vie l'action apostolique, les œuvres corporelles et spirituelles de miséricorde, l'enseignement, la prédication, les publications, les livres? Non, sans doute. Mais il importe extrêmement d'éviter l'excès et la dispersion. Sœur Thérèse elle-même, quoique contemplative, vouée à la prière et au silence, a produit une œuvre, elle a écrit un livre à la fin de sa vie et elle a jugé bon qu'il fût publié et livré au public. N'a-t-elle pas déclaré que cette publication serait très utile au salut des âmes, à l'Eglise? Examinons donc comment sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus a été amenée à composer l'*Histoire d'une Ame*. Il pourra être pour nous du plus grand intérêt et de la plus grande utilité de constater comment s'est créé peu à peu un chef-d'œuvre unique en son genre.

Les libertins appartenant à l'école de Voltaire et d'Anatole France ont avancé, avons-nous dit dans notre Préface, une explication facile de la genèse de ce livre. Ce sont des ecclésiastiques qui ont commandé à Sœur Thérèse de le rédiger, ils lui ont fourni le modèle, lui ont tenu la main : « Ce petit livre — en supposant qu'il ne soit pas apocryphe — que vaut-il? C'est un plagiat des pensées les plus connues de sainte Thérèse, mais un plagiat timide, maladroit, édulcoré... Et c'est même ce médiocre calquage, qui fait penser que ce n'est point la jeune fille qui a écrit le livre, à moins qu'on ait guidé sa plume, modifié son texte... » On peut affirmer sans crainte de se tromper que très certainement l'auteur de ces lignes ne connaissait pas les conditions dans lesquelles Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus a rédigé son manuscrit, tant ses suppositions sont erronées et controuvées par les faits. L'*Histoire d'une Ame*, l'autobiographie de Sœur Thérèse, est une œuvre spontanée, c'est une création et non une imitation. La sainte dans sa rédaction n'a copié aucun modèle, n'a été aidée par personne. Les faits individuels, familiaux, conventuels, qu'elle rapporte, ne sont nullement inventés ou déformés, cent témoins sont là pour l'attester. L'ouvrage présente d'ailleurs, pour peu qu'on l'étudie, une conception toute personnelle de la vie intérieure; c'est, en deux mots, un chef-d'œuvre absolument vrai et original.

Quand un livre est une autobiographie, il ne peut guère se séparer de la vie même qu'il décrit. Le premier et le plus grand chef-d'œuvre de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus a été sa propre vie. Ayant, depuis son enfance la plus tendre jusqu'à ses derniers instants, nourri l'ambition de devenir une grande sainte, elle n'a pas eu d'autre fin que de se perfectionner chaque jour. Il y a cette diffé-

rence entre un artiste et un saint, que l'artiste prend pour objet de sa vie l'exécution d'une œuvre extérieure à lui-même, tandis qu'un saint ne poursuit point d'autre but que sa propre sanctification, la perfection de sa vie même. Le chef-d'œuvre de Sœur Thérèse a donc été sa vie et, quand il fut sur le point d'être achevé, elle n'eut plus qu'à l'écrire.

Si donc Sœur Thérèse a écrit son ouvrage d'un seul jet, sans plan, sans ratures, à des instants de loisir, ne nous en étonnons pas trop; le livre, quoique inconsciemment, avait été préparé depuis presque vingt ans. Thérèse enfant était très observatrice, elle avait le don de l'intuition psychologique, elle étudiait les caractères et s'étudiait elle-même : « Toute petite, elle disait peu de paroles, mais elle observait beaucoup et faisait de mûres réflexions sur toutes choses. » Souvenons-nous de ce que la sainte a écrit elle-même concernant ses toutes premières années : « La vertu avait pour moi des charmes. Je me trouvais, il me semble, dans les mêmes dispositions qu'aujourd'hui, ayant déjà un très grand empire sur toutes mes actions. Ainsi je préférais me taire que m'excuser. » Dans le même sens elle écrit au sujet de la mort de sa mère : « Je ne parlais à personne des sentiments profonds qui remplissaient mon cœur; je regardais et j'écoutais en silence. Je voyais bien des choses qu'on aurait voulu me cacher. » Depuis le décès de sa mère, Thérèse devient une enfant méditative, éminemment douée de réflexion psychologique. En même temps que ce grand empire sur elle-même dont elle nous parle, elle acquiert une conscience très avertie de ce qui se passe dans son cœur et dans son âme. Par les petits sacrifices, la mortification de ses appétits, elle entreprend dès l'âge le plus tendre cette étude de soi-même que conseillaient déjà Socrate et Platon.

Lorsqu'elle fait au pensionnat des Bénédictines sa première communion, nous la retrouvons toujours observant, réfléchissant : « Pendant les récréations, je m'amusais bien souvent à contempler de loin les joyeux ébats de mes compagnes, me livrant à de sérieuses réflexions. C'était là ma distraction favorite. » Il est assez ordinaire que les esprits moralistes soient bons narrateurs, parce qu'ils ont observé les mœurs des hommes et parce qu'ils se rendent compte de l'effet que produira leur récit sur les esprits et sur les cœurs. Dès l'âge de douze ou treize ans, Thérèse était une conteuse exceptionnellement douée : « D'autres fois je racontais des histoires, et souvent de grandes élèves se mêlaient à mes auditeurs. » Il fallait que les histoires dites par Thérèse fussent bien captivantes pour que de grandes élèves fissent trêve à leurs jeux afin de l'écouter. Quoi d'étonnant si cette enfant devint un jour parfaitement capable de narrer sa propre histoire? Et voici encore un autre don qui, bien que secondaire, dénote chez Thérèse la faculté de l'observation : elle excellait à faire ce qu'on appelle dans le langage familier des imitations. « Elle était très spirituelle et très gaie; elle avait une aptitude particulière à contrefaire le ton de voix et les manières des autres, mais jamais ce petit amusement n'a dégénéré en moquerie, elle savait s'arrêter à temps avec un tact parfait. »

Sœur Thérèse avait donc beaucoup observé et beaucoup réfléchi. Les circonstances importantes de sa propre vie avaient été surtout l'objet de ses méditations. Méditer sur son passé pour reconnaître les voies de la Providence, remercier Dieu des grâces reçues, n'est-ce pas l'un des principes de la vie spirituelle? Dans le cloître, notre sainte se souvenait quelquefois des tendances défectueuses de sa jeunesse si heureusement réprimées par

l'excellente éducation donnée aux Buissonnets; elle rendait grâce à Dieu des faveurs reçues lors de sa première confession, de sa première communion, de son voyage à Rome. N'avait-elle point pris la résolution de ne jamais oublier les merveilles admirées dans ce pèlerinage? « Je me disais : Plus tard, à l'heure de l'épreuve, lorsque, prisonnière au Carmel, je ne pourrai voir qu'un petit coin du ciel, je me souviendrai d'aujourd'hui; ce tableau me donnera du courage. Je ne ferai plus de cas de mes petits intérêts. » La sainte avait prévu « la vie religieuse telle qu'elle est, avec ses assujettissements, ses petits sacrifices quotidiens accomplis dans l'ombre. Je comprenais combien il devient facile de se replier sur soi-même, d'oublier le but sublime de sa vocation. »

Plus on étudie la vie de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus et plus on admire à quel point tout y fut prémédité, avant d'être volontairement accompli. La plupart des hommes se laissent emporter par les circonstances, par le souffle de leurs passions, par leurs intérêts, par le courant des choses et les orages de l'existence; ils ne vivent point à proprement parler leur vie, ils sont des navires sans pilote et sans gouvernail, inconsciemment ballottés par les flots, et qui finissent par échouer sur n'importe quel rivage. Sœur Thérèse, au contraire, a su prévoir les difficultés, elle a gouverné très consciemment sa vie, elle a dirigé sa barque en droite ligne vers le port de la perfection. C'est pourquoi, lorsque déjà elle atteignait à la sainteté, elle avait une très belle traversée à conter et ce fut son autobiographie.

Berryer disait au sujet des improvisateurs, qu'ils n'improvisent guère. « Bien pénétrés d'une pensée, d'un sentiment longuement médité, ils se sont dit vingt fois, cent fois la même chose, et l'occasion venue où ils l'expliquent

à haute et intelligible voix, ils n'ont de mérite dans la vivacité de l'expression que par la maturité de la réflexion. » Une préparation analogue a précédé la composition de l'*Histoire d'une Ame*. Comme le promoteur du Procès de canonisation demandait à Mère Agnès de Jésus (sa sœur Pauline) si l'*Histoire d'une Ame* lui avait révélé des faits ou des pensées qu'elle ignorait, elle répondit : « Certainement non, il n'y a rien dans le manuscrit que nous ne connussions par nos conversations intimes. » En partant pour le pèlerinage de Rome, Thérèse, dans l'église Notre-Dame-des-Victoires, à Paris, recommande très spécialement à la Sainte Vierge la conservation de sa vertu. « Je n'ignorais pas, écrit-elle, que, pendant mon voyage, il se rencontrerait bien des choses capables de me troubler; n'ayant aucune connaissance du mal, je craignais de le découvrir. » Ce n'est point là une réflexion improvisée à la légère. « Ces paroles, atteste Mère Agnès de Jésus, elle me les a maintes fois répétées, comme d'ailleurs tout le contenu du récit de sa vie. » Certains paragraphes avaient déjà été rédigés dans des lettres : « Elle m'a écrit elle-même ses sentiments au jour de sa première communion, ils ont été relatés ensuite dans l'Histoire de sa vie. » On voit de quelle lente élaboration, toute personnelle, la rédaction de l'ouvrage a été précédée. Laissons l'hypothèse insoutenable d'un plagiat et reconnaissons plutôt qu'ainsi se créent les chefs-d'œuvre : ils supposent une longue expérience, de constantes réflexions sur soi-même. Après quoi, l'exécution est souvent aussi rapide et facile que la préparation a été lente et laborieuse.

Par quel concours de circonstances apparemment insignifiantes, en réalité produites par des impulsions surnaturelles convergeant vers un même but, Sœur Thérèse

fut-elle amenée à entreprendre la rédaction de l'œuvre qu'elle portait en son âme? Le Procès de canonisation nous l'apprend avec tant de détails qu'il ne nous laisse rien à désirer. Dans les derniers jours de l'année 1894, en une soirée d'hiver, à la récréation quotidienne du soir et non, comme on l'a dit et écrit par une erreur involontaire, à minuit après matines, les deux sœurs aînées, Sœur Marie du Sacré-Cœur et Mère Agnès de Jésus, s'entretenaient familièrement avec Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus. Celle-ci contait des souvenirs de sa jeunesse avec tant de charme que Sœur Marie, comme transportée, s'écria en s'adressant à Mère Agnès de Jésus alors prieure : « Vous devriez, ma Mère, lui commander d'écrire ses souvenirs d'enfance. » Sœur Thérèse manifestait quelque répugnance. Elle pensait, en le redoutant, que « cela dissiperait son cœur ». Mère Agnès de Jésus partageait cet avis. Cependant, sur les instances réitérées de Sœur Marie du Sacré-Cœur, elle ordonna à Sœur Thérèse de rédiger ses souvenirs et de lui apporter son travail pour le 20 janvier 1896, jour de sa fête.

Ni Sœur Thérèse, ni Mère Agnès de Jésus, ni Sœur Marie du Sacré-Cœur ne pensaient que cette œuvre dût jamais être publiée; les propres sœurs de la sainte l'ont attesté et le fait est hors de doute. Il est vrai toutefois qu'à leur insu, elles étaient conduites par un instinct supérieur. Quand Sœur Marie du Sacré-Cœur s'écriait : « Commandez-lui d'écrire ses souvenirs », c'est qu'elle les avait jugés — pour elle-même, il est vrai, et pour ses sœurs — mémorables tant par leur contenu que par l'art avec lequel Sœur Thérèse les narrait. Lorsque des actions sont *mémorables*, c'est-à-dire lorsqu'elles présentent par leur beauté, leur valeur morale, une portée universelle, il se trouve toujours quelque voix pour exprimer le souhait

qu'on ne laisse pas de telles richesses sombrer dans l'oubli. L'esprit humain discerne d'intuition les idées et faits dignes de passer à la postérité. Une pauvre sœur converse, Sœur Saint-Pierre, qui avait été l'objet d'une charité héroïque de la part de Sœur Thérèse, avait raison de déclarer d'un ton quelque peu solennel : « Il ne faut pas que de tels exemples de vertu demeurent enfouis sous le boisseau. » L'humanité possède un héritage patrimonial d'héroïsme et de sainteté. Les esprits les plus humbles remarquent souvent, comme par un sens spécial, les actions vertueuses dignes d'enrichir ce trésor séculaire. La vie de Thérèse présentait assez d'événements exceptionnels : sa guérison miraculeuse, la vision de son père malade, sa conversion en la Nuit de Noël, son pèlerinage à Rome, son entrée au Carmel à quinze ans, etc..., pour qu'ils parussent dignes d'être relatés. Nous avons dit que Sœur Thérèse avait le don de conter avec art; au couvent elle avait composé des poésies dont plus d'une est excellente; dans de telles conditions on peut dire qu'un jour ou l'autre elle pouvait être appelée à rédiger ses Mémoires. Mais un signe de la Providence était nécessaire; la prieure, Mère Agnès de Jésus, manifesta à Sœur Thérèse ce signe d'en haut. Elle lui intima l'ordre d'écrire.

Sans le moindre ajournement, la religieuse se mit au travail, si l'on peut appeler cette rédaction un travail. La matière était prête. Elle prit un cahier d'écolier de valeur nulle, deux sous, et de sa petite écriture droite, liée, régulière, exacte, sans fioritures ni emportements, écriture nullement romantique, mais classique et dénotant une âme recueillie et maîtresse d'elle-même, elle rédigea son autobiographie. Elle ne pouvait écrire qu'aux heures de temps libre, parcimonieusement accordées par la règle du

Carmel. Nous avons constaté, en traitant de la question de méthode, que Sœur Thérèse n'aimait pas beaucoup l'esprit géométrique. Elle ne fit aucun plan, ne prévit point de divisions. Au moment toujours émouvant où l'auteur va saisir la plume pour écrire sa première phrase et inaugurer son œuvre, Sœur Thérèse s'agenouilla devant la statue de la Vierge du Sourire à laquelle elle devait la guérison miraculeuse de son enfance, elle la pria quelques instants, puis elle ouvrit le Nouveau Testament, y lut quelques versets, et, sans plus d'apprêts, se mit au travail.

« Avant de prendre la plume, je me suis agenouillée devant la statue de Marie : celle qui nous a donné tant de preuves des maternelles préférences de la Reine du Ciel; je l'ai suppliée de guider ma main, afin de ne pas tracer une seule ligne qui ne lui soit agréable. Ensuite, ouvrant le Saint Evangile, mes yeux sont tombés sur ces mots : « Jésus, étant monté sur une montagne, appela à lui ceux qu'il lui plut... »

La première page de l'*Histoire d'une Ame*, de l'autobiographie, était commencée; les phrases se succédèrent uniformément. Avec ingénuité et « en obéissant simplement », Sœur Thérèse se racontait. Durant les travaux manuels de la communauté, à la lessive, en balayant, elle songeait sans doute aux pages qu'elle allait écrire, mais elle n'en était pas autrement préoccupée. La cristallisation, dans son âme saturée depuis longtemps de réflexions morales et religieuses, s'accomplissait doucement et spontanément, sans précipitation, ni lenteur. Elle ne consultait point de livres, de mémoires, de dictionnaires, de grammaires; Mère Agnès de Jésus lui avait seulement mis entre les mains quelques documents de famille, lettres de sa mère ou de ses sœurs. La sainte s'inquiéta aussi peu que possible de ce qu'on peut appeler la technique dans

la composition d'un livre. Son génie tout libre improvisait et créait, avec une douce chaleur, sans exaltations ni dépressions, dans la pure et silencieuse atmosphère du Carmel. Assise sur un petit banc de bois, très bas, presque par terre, elle rédigeait sur une sorte de boîte plate à tiroir placée sur ses genoux ; elle se tenait dans un angle de son étroite cellule, près de sa paillasse, agissant en toute simplicité et ne se doutant nullement qu'elle écrivait pour l'univers et la postérité. Elle ne se donna même pas la peine de partager son ouvrage. Dès les premières pages, elle indiqua seulement trois périodes bien marquées depuis son enfance jusqu'à son entrée au Carmel. C'est le P. Godefroy Madelaine, Prémontré, qui, de concert avec Mère Agnès de Jésus, divisa l'œuvre en chapitres.

Ainsi qu'on nous en a avertis dans la *Préface* des dernières éditions, le travail initial de Sœur Thérèse ne comprenait que les huit premiers chapitres. Entreprise dans les tout derniers jours de 1894, la rédaction fut achevée pour le 20 janvier 1896, fête de sainte Agnès. Entrant au chœur des religieuses pour l'oraison du soir, Sœur Thérèse vint remettre à genoux à la prieure le récit commandé. Mère Agnès de Jésus, qui touchait alors au terme de son priorat et dont tous les instants étaient absorbés par des soins multiples, posa distraitement le cahier sur sa stalle, l'emporta dans sa cellule et le classa. Quelques jours plus tard, les Sœurs eurent à élire de nouveau une Prieure. L'élection fut laborieuse. Mère Agnès de Jésus, par sa fermeté douce, avait acquis l'estime des religieuses, et Mère Marie de Gonzague, par son prestige, conservait ses partisans. Après sept tours de scrutin, celle-ci fut élue. La transmission des pouvoirs dans une communauté religieuse s'opère sans aucune complication. Néanmoins Mère

Agnès de Jésus avait été assez préoccupée par ces changements pour oublier complètement le manuscrit auquel elle n'attachait pas autrement d'importance, et Sœur Thérèse, détachée de toutes choses et ne cherchant que la paix et l'oubli, se gardait d'y faire la moindre allusion. On était aussi éloigné que possible de songer à la publication d'un chef-d'œuvre. Deux mois se passèrent de la sorte. Mère Agnès de Jésus, redevenue simple religieuse, disposant de loisirs plus nombreux, retrouva le manuscrit, le lut, fut édifiée autant que charmée; elle en donna, aux jours où les entretiens fraternels sont autorisés par la Règle, communication à ses sœurs.

Quelques semaines plus tard, 4 avril, vendredi-saint 1896, date critique dans la vie de Sœur Thérèse, la maladie dont elle devait mourir se déclara soudainement. La sainte n'en avait rien confié à ses sœurs, mais son état s'était aggravé visiblement. Dès les premiers mois de 1897, les esprits les plus clairvoyants craignaient une fin prochaine. Mère Agnès de Jésus se rendait compte que le manuscrit de la Vie, quoique très précieux, était fort incomplet. Sœur Thérèse n'avait presque rien écrit sur sa vie religieuse. Seulement, Mère Agnès de Jésus n'étant plus supérieure ne pouvait plus commander, et la sainte ne se serait jamais résignée à reprendre sa rédaction sans un ordre exprès émanant de l'autorité officielle [1].

[1] A une religieuse qui lui manifestait le désir de rédiger les souvenirs de sa vocation, la sainte répondait : « Gardez-vous de faire une chose pareille. Vous ne le pourriez pas sans permission et je vous conseille de ne pas la demander. Pour moi, je ne voudrais rien écrire sur ma vie sans un ordre spécial et un ordre que je n'aurais pas sollicité. C'est plus humble de ne rien écrire sur soi. Les grandes grâces de la vie, comme celle de la vocation, ne peuvent s'oublier. Le souvenir de ces grâces vous fera plus de bien si vous vous bornez à le repasser dans votre mémoire que si vous le confiez au papier. »

Comment obtenir de la prieure qu'elle intimât cet ordre? Une religieuse carmélite écrire sa vie! Jamais cela ne s'était fait au Carmel de Lisieux. Mère Marie de Gonzague était très traditionaliste et très autoritaire, elle pouvait refuser net. Sainte Thérèse d'Avila avait jeté au feu son *Commentaire sur le Cantique des Cantiques*, simplement parce qu'un confesseur s'était étonné de la voir traiter un sujet si sublime et si épineux; Sœur Thérèse était certainement capable de faire subir le même sort à son manuscrit. « Si notre Mère le jetait au feu? » lui disait un jour Mère Agnès de Jésus, et Sœur Thérèse de répondre : « Eh bien! je n'en aurais pas la moindre peine, ni le moindre doute sur ma mission. Je penserais tout simplement que le bon Dieu exaucera mes désirs par un autre moyen. »

Le manuscrit cependant laissait grandement désirer que la sainte le complétât en rédigeant ses vues sur la vie intérieure, sur la *Voie d'enfance spirituelle*. Mère Agnès de Jésus attendait toujours, remettant au lendemain. Sœur Thérèse était visiblement minée par la fièvre et il fallait se rendre à l'évidence, un dénouement fatal pouvait être imminent. Alors sa sœur résolut d'intervenir :

« Voyant Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus très malade, le soir du 2 juin 1897, quatre mois avant sa mort, vers minuit, j'allai trouver notre Mère Prieure : « Ma Mère, lui dis-je, il m'est impossible de dormir avant de vous avoir confié un secret : Pendant que j'étais Prieure, Sœur Thérèse m'écrivit pour me faire plaisir et par obéissance quelques souvenirs de son enfance. J'ai relu cela l'autre jour; c'est gentil, mais vous ne pourrez en tirer grand'chose pour vous aider à faire sa circulaire après sa mort, car il n'y a presque rien sur sa vie religieuse. Si vous le lui commandiez, elle pourrait écrire quelque chose de plus sérieux et je ne doute pas que ce que vous auriez ne

soit incomparablement mieux que ce que j'ai. » Le bon Dieu bénit ma démarche et, le lendemain matin, notre Mère ordonna à Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus de continuer son récit. Je lui avais déjà choisi un cahier, mais elle le trouvait trop beau, bien qu'il fût ordinaire, elle craignait de commettre une faute contre la pauvreté en s'en servant. Elle me demanda s'il ne fallait pas, au moins, serrer les lignes pour employer moins de papier. Je lui répondis qu'elle était trop malade pour se fatiguer à écrire ainsi et qu'il fallait au contraire espacer les lignes et écrire en gros caractères. »

Il était bien vrai que Sœur Thérèse était trop malade pour écrire en serrant les lignes. Un mois environ après avoir repris son travail, au début du mois de juillet 1897, la plume lui tomba des mains. Elle avait rédigé cinquante pages environ, toujours sans ratures, les chapitres neuvième et dixième de l'*Histoire d'une Ame*. Elle avait été avertie que ces quelques pages pourraient être utilisées pour la publication d'une circulaire, mais la spontanéité de sa rédaction n'en avait été nullement diminuée. Elle demandait à Mère Agnès de Jésus : « Sur quel sujet voulez-vous que j'écrive? — Sur la charité, sur les novices. » Elle le faisait aussitôt, sans autre recherche. En fait, elle écrivit principalement sur la Charité et la Voie d'abandon. Déjà extrêmement faible, on l'installait dans une sorte de fauteuil-voiturette qu'on roulait dans le jardin jusqu'à l'allée des marronniers. C'est là que, au fort de l'été 1897, elle écrivit, avant tout pour les Carmélites, les dernières pages de ce qu'on peut appeler son testament spirituel. Les novices, désireuses de recevoir ses conseils, venaient constamment la déranger. « J'écris sur la Charité, disait Sœur Thérèse, mais je n'ai pas fait ce que je voulais; c'est on ne peut plus mal rendu... Je

vous assure que ça n'a aucune suite. Enfin, ma pensée y est. » Il est vrai que ces pages des chapitres neuf et dix ne sont pas écrites avec plus de méthode, de plan et de suite, que tels chapitres de l'*Imitation*, mais il est non moins vrai que la pensée de la sainte y est essentiellement contenue. Que la méthode importe peu, quand une âme compose de génie! Les dernières lignes que Sœur Thérèse écrivit au crayon, car elle était à ce point exténuée qu'il lui eût été trop pénible d'avoir à tremper fréquemment sa plume dans l'encrier, revêtent à nos yeux une importance toute particulière. Elles sont les ultimes recommandations d'une sainte et elles s'adressent moins aux Carmélites qu'à nous-mêmes, pauvres pécheurs. Qu'une âme angélique comme celle de Sœur Thérèse s'abandonne avec la confiance d'un enfant à la miséricorde divine, rien d'étonnant; mais nous qui ne pouvons compter ni mesurer le nombre et la gravité de nos fautes, pouvons-nous pratiquer cette confiance sans bornes? Cette objection si commune et si dangereuse, Sœur Thérèse l'a prévenue et réfutée en écrivant d'une main défaillante ces lignes suprêmes :

« Ce n'est pas parce que j'ai été préservée du péché mortel que je m'élève à Dieu par la confiance et l'amour. Ah! je le sens, quand même j'aurais sur la conscience tous les crimes qui se peuvent commettre, je ne perdrais rien de ma confiance; j'irais, le cœur brisé de repentir, me jeter dans les bras de mon Sauveur. Je sais qu'il chérit l'enfant prodigue, j'ai entendu ses paroles à sainte Madeleine, à la femme adultère, à la Samaritaine. Non, personne ne pourrait m'effrayer; car je sais à quoi m'en tenir sur son amour et sa miséricorde... »

Tenons pour certain que Sœur Thérèse en eût agi comme elle l'a dit. Si, par suite d'une éducation trop

libérale, de penchants affectueux non réprimés, de passions brûlantes, elle avait été entraînée à commettre des fautes regrettables, elle n'aurait pas hésité, avec l'aide de la grâce, à revenir avec plus de confiance que Madeleine et l'enfant prodigue vers le Père qui est aux Cieux.

Les pages adressées à la Prieure, Mère Marie de Gonzague, constituent, avons-nous dit, les chapitres neuf et dix de l'*Histoire d'une Ame*. Le dernier chapitre, le chapitre onzième, fut dédié à la sœur aînée de la sainte. Durant le mois de septembre 1896, neuf mois environ avant la rédaction des deux chapitres précédents, Sœur Marie du Sacré-Cœur avait demandé à Sœur Thérèse de lui laisser un souvenir et de lui exposer par écrit ce qu'elle entendait par « sa petite voie spirituelle ». Il va sans dire que l'autorisation de la Mère Prieure avait été sollicitée et obtenue. Sœur Thérèse commença à écrire en toute simplicité : « O ma Sœur chérie, vous me demandez de vous laisser un souvenir. Puisque notre Mère le permet, c'est une joie pour moi de venir m'entretenir avec vous qui êtes deux fois ma sœur. » Mais après ce préambule si simple, l'âme de Sœur Thérèse, s'enlevant doucement et quittant la terre, atteignit bientôt à des élévations sublimes sur la charité :

« Voilà tout ce que Jésus réclame de nous! s'écriait-elle; il n'a pas besoin de nos *œuvres*, mais uniquement de notre *amour*... Ce que je demande, c'est l'amour! Je ne sais plus qu'une chose, *vous aimer*, ô Jésus! Les œuvres éclatantes me sont interdites, je ne puis prêcher l'Évangile, verser mon sang... qu'importe? Mes frères travaillent à ma place, et moi, *petit enfant*, je me tiens tout près du trône royal, *j'aime* pour ceux qui combattent.

« O mon Jésus! je vous aime... J'aime l'Église ma mère, je me souviens que le *plus petit mouvement de pur amour lui est plus utile que toutes les autres œuvres réunies ensemble.*

« O Verbe, ô mon Sauveur! c'est toi l'Aigle que j'aime et qui m'attire... C'est toi qui, remontant vers l'inaccessible lumière, restes caché dans notre vallée de larmes sous l'apparence d'une blanche hostie... O Jésus! laisse-moi te dire que ton amour va jusqu'à la folie... Comment veux-tu, devant cette folie, que mon cœur ne s'élance pas vers toi? Comment ma confiance aurait-elle des bornes?

« Je te supplie d'abaisser ton regard divin sur un grand nombre de petites âmes; je te supplie de te choisir en ce monde une légion de petites victimes, dignes de ton amour!!! »

Telle est l'invocation qui termine cette sorte de Mémorial que Sœur Thérèse avait dédié à sa sœur aînée. Aujourd'hui la prière de la sainte a été exaucée au delà de toutes prévisions, car les âmes ferventes, qui, au Carmel et dans d'autres cloîtres, se sont offertes, suivant son exemple, comme victimes à l'Amour miséricordieux, sont légion, et le nombre s'en accroîtra à l'infini.

## III. Nécessité primordiale de l'oraison

Tout le dernier chapitre de l'*Histoire d'une Ame* pourrait être justement résumé dans une proposition essentielle, citée par Sœur Thérèse au courant de sa rédaction : « Le plus petit mouvement de pur amour est plus utile à l'Église que toutes les autres œuvres réunies ensemble. » Cette citation audacieuse est empruntée au *Cantique spirituel* de saint Jean de la Croix. Nous savons déjà tout ce que la sainte doit au grand docteur mystique. Il ne peut faire de doute qu'elle se soit particu-

lièrement inspirée dans ce chapitre XI des Strophes XXVIII et XXIX du *Cantique spirituel.* Nous voyons d'ailleurs par ses Poésies qu'elle les avait profondément méditées. Elle savait par cœur les vers de la Strophe XXVIII :

Mon âme a mis son activité,
Et toute sa richesse à son service :
Je ne suis plus gardienne de troupeau,
Désormais, je n'ai plus qu'un office;
Car déjà ma seule occupation est d'aimer.

Si on relit le Commentaire qui accompagne cette strophe, on comprendra mieux en quel sens Sœur Thérèse a préféré l'amour aux œuvres. Toute sa vie est la plus magnifique justification de la doctrine de saint Jean de la Croix. Le grand docteur mystique avait écrit :

« Lorsqu'une âme a atteint un certain degré de cet amour solitaire, ce serait lui faire le plus grand dommage, à elle et à l'Église, que de vouloir, ne fût-ce que pour quelques instants, l'occuper à des affaires ou à des œuvres extérieures, quelle que soit leur importance. En définitive, nous n'avons été créés que pour cet amour. Certains spirituels donnent leur préférence à l'activité et s'imaginent pouvoir conquérir le monde par leurs prédications et leurs œuvres extérieures. Eh bien, qu'ils réfléchissent à ceci : ils rendraient beaucoup plus de services à l'Église, eux-mêmes deviendraient beaucoup plus agréables à Dieu, s'ils employaient ne fût-ce que la moitié du temps qu'ils dépensent ainsi pour se tenir en oraison devant Dieu. Car alors, ils feraient certainement plus avec moins de travail, et plus par une œuvre que par mille, grâce au mérite de leur oraison et aux forces spirituelles qui leur en reviendraient. Agir autrement, ce n'est que frapper sur l'enclume, faire un peu plus que rien, parfois absolument rien et même du mal. Extérieurement l'activité

paraîtra réaliser quelque chose, mais en substance ce sera du néant, tant il est vrai qu'une œuvre n'est bonne qu'avec la vertu de Dieu. »

Que la canonisation de Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus soit une illustration frappante de cette doctrine spirituelle, comment en douter? N'est-il pas évident « qu'on eût causé le plus grand dommage à la petite sainte, à elle et à l'Église, en voulant, ne fût-ce que pour quelques instants, l'occuper à des affaires ou à des œuvres extérieures ». N'est-il pas évident qu'elle « a fait plus par une œuvre que par mille, grâce au mérite de son oraison et aux forces spirituelles qu'elle y puisa »? Si nous ne nous trompons, la première, la plus grande, la plus précieuse leçon que présente l'*Histoire d'une Ame*, l'autobiographie de Sœur Thérèse, c'est l'efficacité souveraine d'une œuvre, d'une œuvre unique, lorsqu'elle est l'expression fidèle d'une vie intérieure, toute détachée des biens de ce monde et tout entière vouée à l'oraison, à l'amour de Dieu et du prochain. Que tous ceux qui, suivant les expressions de saint Jean de la Croix : « donnent leur préférence à l'activité et s'imaginent pouvoir conquérir le monde par leurs prédications et leurs œuvres extérieures » réfléchissent bien à cette leçon si éclatante et si opportune donnée à notre siècle d'agitation par la glorification de Sœur Thérèse. Pour rendre de véritables services à l'Église, il faut réserver une part importante de notre temps à l'oraison.

Saint Jean de la Croix, avec une assurance surnaturelle, n'a pas reculé devant des expressions bien capables de nous faire trembler. « Agir autrement, affirme-t-il, c'est marquer le pas, faire un peu plus que rien, parfois absolument rien et même du mal! » Le saint avait sans

doute rencontré des personnes manquant de vie spirituelle, sujettes encore à l'ambition, à la concupiscence, aux vanités du siècle, persuadées néanmoins qu'elles conquéraient le monde par des œuvres extérieures multipliées, mais, en réalité, faisant un peu plus ou moins que rien. Tant il est vrai que les mêmes tendances essentielles et les mêmes illusions fondamentales se retrouvent à toutes les époques.

Dom Chautard se demandait naguère pourquoi après ce demi-siècle qui a vu l'éclosion d'œuvres sans nombre, « malgré des résultats en apparence glorieux, nous n'avions pu former une majorité assez profondément chrétienne pour lutter contre l'incrédulité ». Et il signalait comme principale cause ce fait que, manquant de vie intérieure intensive, nous n'avions pu, prêtres, éducateurs, engendrer que des âmes d'une piété de surface, sans idéal puissant et sans convictions fortes. « Professeurs, n'avons-nous pas été plus zélés pour obtenir le succès des diplômes et le prestige de l'œuvre que pour donner aux âmes une très solide instruction religieuse?... Et cette médiocrité des caractères n'a-t-elle pas eu souvent pour cause *la banalité de notre vie intérieure?* »

De telles observations, qu'il serait aisé de multiplier autour de soi, nous démontrent clairement qu'une réforme sage, patiente, prudente doit être opérée dans notre apostolat, dans nos œuvres. L'une des erreurs les plus pernicieuses, c'est de nous persuader que nous donnons toute notre mesure, lorsque nous atteignons le maximum de peine et de mouvement. C'est là une illusion servile. La vérité est que notre vie est méritoire et notre apostolat efficace, non pas précisément dans la mesure de la peine que nous nous donnons, mais dans la mesure de notre sainteté. Si nous demeurons impatients, estimant trop le

monde, si nous sommes distraits dans la prière, incapables de recueillement et d'oraison, persuadons-nous bien que « malgré des résultats en apparence glorieux » nous n'exerçons aucune influence religieuse profonde et durable. « *Ambulavimus vias difficiles, viam autem Domini ignoravimus*, nous aurons suivi des voies laborieuses, et nous aurons ignoré la voie du Seigneur. »

Nous sommes parvenus au centre de notre enquête sur sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, il n'est donc pas étonnant que nous rencontrions le principe central et comme le nœud de toute son influence et de toute sa mission. Elle a voulu être une sainte et elle n'a pas voulu l'être à demi. Entrée à quinze ans dans le cloître, elle aurait pu, après les premières années de ferveur, après le noviciat, se relâcher, ne pas tant se gêner. Mais Sœur Thérèse était généreuse, elle ne pouvait se satisfaire de médiocrité. Toute petite, lorsque sa sœur Léonie lui avait offert au choix des rubans dans une corbeille, Thérèse, d'un geste large et magnanime, avait tout emporté.

« Ce trait de mon enfance, écrit-elle, est comme le résumé de ma vie entière. Plus tard, lorsque la perfection m'est apparue, j'ai compris que, pour devenir une sainte, il fallait beaucoup souffrir, rechercher toujours ce qu'il y a de plus parfait et s'oublier soi-même. J'ai compris que, dans la sainteté, les degrés sont nombreux, que chaque âme est libre de répondre aux avances de Notre-Seigneur, de faire peu ou beaucoup pour son amour; en un mot de choisir entre les sacrifices qu'il demande. Alors, comme aux jours de mon enfance, je me suis écriée : « Mon Dieu, je choisis tout! Je ne veux pas être sainte à moitié; « cela ne me fait pas peur de souffrir pour vous, je ne crains « qu'une chose, c'est de garder ma volonté; prenez-la, car je « choisis tout ce que vous voulez! »

Une seule âme chrétienne qui se sanctifiera vraiment et atteindra comme Sœur Thérèse à un haut degré de perfection opérera plus de bien dans le monde entier par une seule petite œuvre, par un seul livre, que des âmes tièdes par mille. Lorsque des discours, des œuvres d'apostolat n'émanent pas d'une âme fervente de sainteté, lorsqu'ils ne sont pas l'expression d'une vie de sacrifices, d'oraison, d'union à Dieu, comme, en dépit du bruit qu'ils font et de la peine qu'ils coûtent, ils sont peu efficaces! Quelle multitude superflue en notre siècle de livres, de discours, d'œuvres! Et comme tous ceux qui se sont exténués dans cette agitation auraient mieux fait de se reposer en faisant plus grande la part de l'oraison! Nécessité primordiale de la mortification et de l'oraison, voilà la conclusion qui s'impose pour peu qu'on ait pénétré le secret de l'influence acquise par sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus.

Qu'allons-nous donc faire? Allons-nous abandonner l'action, cesser de prêcher, d'écrire, d'exercer les œuvres spirituelles et corporelles de charité et de miséricorde? Non, sans doute. Ce n'est pas avec cet absolutisme qu'il faut entreprendre la réforme actuellement nécessaire des habitudes invétérées, des méthodes défectueuses d'apostolat. N'oublions pas que, selon saint Thomas d'Aquin, la forme de vie religieuse qui concilie les vies contemplative et active dans une synthèse harmonieuse est la plus parfaite. « De même, écrit saint Thomas d'Aquin, qu'il est plus parfait d'éclairer les autres que de posséder la lumière pour soi seulement, ainsi est-il plus parfait de communiquer aux autres les vérités contemplées que de les contempler seulement. » (*Summa Theol.*, $2^a$ $2^{ae}$, quæst. 188, art. 6.) Dans un autre passage important aussi et très suggestif, le saint expose comment un certain

degré de vie active, loin d'entraver la contemplation, lui est favorable, parce qu'elle apaise nos appétits naturels, c'est-à-dire nos désirs incoercibles d'exercer nos facultés sensibles et mentales. Nombre de personnes ont besoin d'une œuvre qui satisfasse leur besoin d'action, sinon elles deviennent la proie de l'inquiétude, de l'ennui, du dégoût de la vie.

Il y a donc une synthèse à opérer entre l'action et la contemplation. Lorsque nos œuvres sont si nombreuses, notre action si multiple, si fiévreuse, que notre vie intérieure en est compromise, nous ne devons pas douter un instant que nous faisons fausse route, que nous sommes dupes des apparences et qu'en dépit de notre peine nous exerçons un apostolat très médiocrement surnaturel. Alors notre premier et absolu devoir est, pour le salut de notre âme et la gloire de l'Eglise, de modérer notre zèle trop humain, de réduire la multiplicité de nos œuvres et de consacrer une plus notable partie de notre temps à la prière. Pour être vraiment utiles aux âmes, nous devons avant tout travailler, comme le fit toujours Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus, à devenir des saints.

# DEUXIÈME PARTIE

## HÉROÏSME ET SAINTETÉ

## LES TROIS ANTINOMIES POSITIVES

# AVANT-PROPOS

## IMPORTANCE DES ANTINOMIES POSITIVES

Pascal écrivait : « Je n'admire point l'excès d'une vertu comme de la valeur, si je ne vois en même temps l'excès de la vertu opposée, comme en Epaminondas, qui avait l'extrême valeur et l'extrême bénignité. Car, autrement ce n'est pas monter, c'est tomber. On ne montre pas sa grandeur pour être à une extrémité, mais bien en touchant les deux à la fois, et remplissant tout l'entre-deux. » Saint Thomas d'Aquin a écrit dans sa *Somme* des articles sur la connexion des vertus que l'expérience vient chaque jour confirmer. Saint Jean de la Croix, dans les dernières strophes du *Cantique spirituel*, particulièrement les strophes XXX et XXXI, a magnifiquement traduit en symboles mystiques cette connexion des vertus héroïques qui est le couronnement de la sainteté. « Telle est la règle des vertus surnaturelles, déclare-t-il, là où il y en a une, il y a aussi les autres; là où l'une fait défaut, les autres manquent de même. » Par l'union à Dieu, par l'amour de Notre-Seigneur, l'âme fidèle assemble les vertus comme en une guirlande de fleurs.

*Nous tresserons les guirlandes*
*Fleuries dans votre amour.*

Les vertus chrétiennes forment donc un système lié; elles constituent pour ainsi dire une auréole dont la charité est le centre et les dons du Saint-Esprit les rayons. Un saint ne possède pas une vertu donnée comme un point sur une circonférence, sans qu'à l'extrémité diamétralement opposée on ne puisse désigner la vertu contraire ou complémentaire. Et c'est précisément l'ensemble harmonieux de ces vertus, de ces dons, émanant de la charité comme de leur centre, qui constitue la sainteté. Pour mesurer l'envergure des ailes de l'aigle il faut les étendre et marquer les extrémités opposées, alors on peut juger de leur ampleur; ainsi en est-il pour les vertus des saints, on ne peut en saisir la grandeur qu'en les opposant. « Les vérités contraires, écrivait encore Pascal, il faut commencer par là; sans cela on n'entend rien et tout est hérétique; et même à la fin de chaque vérité, il faut ajouter qu'on se souvient de la vérité opposée. »

Toujours se souvenir, en traitant d'une vérité ou d'une vertu, de la vérité ou de la vertu opposée, c'est la règle la plus essentielle de la méthode intégrale. Par exemple, un écrivain, ou un prédicateur, pourra nous présenter Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus comme un ange de paix; et il ne serait pas malaisé, en effet, de cueillir dans son autobiographie ou dans les dépositions au Procès de canonisation plus d'un trait éclatant nous montrant comment la sainte se sacrifiait pour garder la paix avec ses sœurs et la faire régner au noviciat et dans la communauté. Mais si un auteur ou un orateur insistait exclusivement sur l'amour de Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus pour la paix et la conciliation, sans faire la moindre allusion à l'existence chez la sainte de la vertu contraire ou complémentaire, à sa force d'âme toujours militante,

nous pourrions remarquer qu'il n'a point parfaitement défini son sujet. En résumé, chaque fois qu'on traite d'une qualité chez Sœur Thérèse sans nous donner l'impression qu'on tient compte de la qualité contraire, nous pouvons, sans rien préjuger, douter légitimement si l'on a tenté de comprendre sa sainteté harmonieuse et complexe.

Qu'on nous permette d'insister sur cette thèse éminemment thomiste et pascalienne de la connexion nécessaire des vertus contraires ou complémentaires. Nous oserons dire que si le lecteur voulait bien s'accoutumer à toujours la considérer chez les saints et particulièrement chez Sœur Thérèse, il éviterait les conceptions partiales, superficielles, trop faciles, par suite erronées et dangereuses. Les vertus les plus diverses se tiennent deux à deux. Par exemple, l'humilité et la magnanimité chrétiennes sont comme deux anneaux d'une chaîne qui passent au centre l'un de l'autre, et il est impossible de traiter de l'une de ces vertus avec précision, de la circonscrire, sans rencontrer l'autre. De même on ne peut traiter du don de crainte sans traiter de l'amour, car, ainsi que l'écrit saint Jean de la Croix : « Quand l'âme atteint en perfection l'esprit de crainte, elle possède aussi en perfection l'esprit d'amour. La crainte parfaite de l'enfant vient de l'amour qu'il a pour son père. » En ce sens, on a pu dire que les vertus sont *immanentes* ou plus simplement qu'elles sont intérieures les unes aux autres. Si, en méditant une vertu chez Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus, on ne fait pas apparaître la vertu opposée, c'est le signe qu'on n'a compris sa sainteté que d'une manière partielle. Il est de l'essence même de l'humilité chrétienne d'être magnanime. On ne pourra donc approfondir l'humilité de Sœur Thérèse sans rencontrer sa magnanimité, sa grandeur d'âme.

La pondération, l'équilibre stable et harmonieux de toutes les vertus, fut l'aspect le plus frappant de la sainteté de Sœur Thérèse. L'un des confesseurs qui la connut le mieux déclarait : « Je n'ai jamais rien remarqué en elle d'imprudent et d'inconsidéré : rien qui sentît l'exagération ou l'élan de la nature. Dans toutes ses paroles et même dans l'expression de son visage, il y avait une pondération merveilleuse. » La sœur aînée de la sainte confirme mot pour mot ce témoignage : « Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus était si bien équilibrée en tout que la pondération me paraissait en elle comme naturelle. Elle n'excédait en rien. » Quelle était la cause de cette pondération parfaite, si ce n'est qu'en elle les vertus les plus diverses se faisaient contrepoids? Il ne peut exister, en effet, d'équilibre que lorsque deux forces opposées se modèrent mutuellement. Pour bien saisir en sa pondération la sainteté de Sœur Thérèse, il n'est donc pas de meilleure méthode que d'en étudier deux à deux les vertus qui la constituent ou qui l'intègrent.

Nous appelons antinomie l'opposition de deux vertus ou vérités qui jusque dans les noms qui les désignent semblent incompatibles. Par exemple, la petitesse et la grandeur, les vertus de la jeunesse et celles de la vieillesse, l'enfance et l'expérience, la faiblesse et la force sont des qualités antinomiques. En réalité, ces antinomies ne sont incompatibles qu'en apparence, ou humainement. Elles se concilient surnaturellement en une synthèse supérieure. Nous ne pouvons étudier deux par deux et dans leur ensemble toutes les vertus antinomiques qui intègrent la sainteté de Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus. Nous nous bornerons à examiner, parmi les plus importantes, trois antinomies positives. Nous constatons, en effet, en Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus :

1° la simplicité la plus ingénue de l'enfance unie à la prudence la plus consommée de l'âge mûr; 2° la plus profonde humilité jointe à la plus sublime magnanimité; 3° la joie la plus intime et la plus apparente jointe aux douleurs physiques et morales les plus crucifiantes. Nous verrons que ces trois antinomies se concilient dans les dons surnaturels de sagesse, de force, enfin, dans la plus haute des vertus théologales, la divine Charité.

## CHAPITRE PREMIER

# PREMIÈRE ANTINOMIE POSITIVE : SIMPLICITÉ ET PRUDENCE LE DON DE SAGESSE.

« *Estote prudentes sicut serpentes et simplices sicut columbæ.* » (Matt., C. 10, v. 16.)

### I. Enfance et maturité.

Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus, qui excellait à s'approprier les qualités et le langage même de l'enfance, dit un jour à ses sœurs qui ne se montraient que trop légitimement inquiètes sur la gravité de sa maladie : « Laissez faire Papa le bon Dieu, il sait bien ce qu'il faut à son tout petit bébé. » Sœur Marie du Sacré-Cœur, sa sœur aînée, lui demanda : « Vous êtes donc un bébé? » Sœur Thérèse prit alors un air de gravité et répondit : « Oui! mais un bébé qui en pense bien long! Un bébé qui est un vieillard. » Je n'ai jamais mieux senti qu'à ce moment, affirme Sœur Marie du Sacré-Cœur, combien sa voie d'enfance cachait de virilité et j'ai trouvé bien juste qu'elle s'approprie dans son manuscrit cette parole de David : « Je suis jeune et cependant je suis devenue plus prudente que les vieillards. »

Le récit de cet épisode contient, on l'aura sans doute remarqué, une antinomie très hardie, affirmée par Sœur Thérèse elle-même. Il semble, en effet, que la sainte ait choisi tout exprès pour les réunir les termes les plus diamétralement opposés de la vie humaine : « Un bébé qui est un vieillard. » Et la sœur de la sainte s'exprime à son tour en termes contradictoires, lorsqu'elle nous dit qu'elle ne comprit jamais mieux combien la *voie d'enfance* cachait de virilité. La virilité est donc immanente à la voie d'enfance. Cette voie d'enfance, à côté des qualités de la première jeunesse, doit donc présenter celles de la maturité et même de la vieillesse. Comment concilier de telles contrariétés, une telle antinomie? [1]

Qu'on relise attentivement le discours du Pape Benoît XV sur l'héroïcité des vertus de Sœur Thérèse, discours qui traite formellement de la *Voie d'enfance spirituelle*, et les mêmes expressions contraires, antinomiques, frapperont l'attention. Le Souverain Pontife nous avertit que nous devons acquérir « une juste conception de *l'enfance spirituelle* ». Elle est avant tout formée de « confiance en Dieu et d'aveugle abandon entre ses mains ». Elle exclut la présomption, l'orgueil; elle suppose une foi vive dans l'existence de Dieu, un confiant recours à la Providence. Ce ne sont là que des qualités de l'enfance et qui s'accordent assez naturellement ensemble. Mais dès que Benoît XV en arrive à traiter des vertus de Sœur Thérèse, immédiatement nous voyons apparaître les qualités de l'âge mûr, de la virilité, de la vieillesse. Le Pape écrit qu'elle manifesta dès ses

[1] Notons que Nicodème posait à Jésus la même antinomie, mais en intervertissant l'ordre des termes; au lieu de demander comment un enfant peut être un vieillard, il disait : « Comment un vieillard peut-il redevenir un enfant : *Quomodo potest homo nasci, cum sit senex?* »

premières années « l'insouciance et la vivacité joyeuse des enfants, en même temps qu'un grand sérieux et une *extraordinaire maturité* et que, dès lors, Thérèse fit preuve dans ses paroles et dans ses actes d'un *jugement bien supérieur à son âge* ».

Plus récemment, le Pape Pie XI disait : « Du fond de sa clôture elle nous présente un exemple de sainteté que tout le monde peut et doit suivre. Elle veut attirer dans *sa petite voie*, elle nous enseigne *cette simplicité enfantine qui n'a d'enfantine que le nom.* » Si cette simplicité enfantine « qui est inséparable d'une réelle force d'âme n'a d'enfantine que le nom », ne serait-ce qu'elle est complexe et mystérieuse et qu'il faut prendre garde de ne point s'y méprendre?

Mais Sœur Thérèse elle-même a pris soin de nous avertir « que nous devions soigneusement nous garder de mesurer simplement l'expérience au nombre des années ». Elle a écrit dans cette partie de son autobiographie la plus réfléchie, parce que adressée à la Prieure Mère Marie de Gonzague :

« Sur la terre, elles sont bien rares les âmes qui ne mesurent pas la puissance divine à leurs courtes pensées! Le monde veut bien que, partout ici-bas, il y ait des exceptions : seul le bon Dieu n'a pas le droit d'en faire. Depuis longtemps, je le sais, cette manière de mesurer l'expérience aux années se pratique parmi les humains; car, en son adolescence, le saint roi David chantait au Seigneur : « Je suis jeune et méprisé. » Dans le même psaume cependant il ne craint pas de dire : « Je suis devenu plus prudent que les vieillards. »

Le monde d'ordinaire apprécie les qualités spirituelles de la manière la plus quantitative et la plus matérielle; c'est, il est vrai, bien plus facile et plus expéditif. Telle

personne a soixante ans, donc elle a beaucoup d'expérience; telle autre en compte quarante, trente, vingt, donc elle a d'autant moins d'expérience; comme ce raisonnement mathématique, rigoureux en théorie, est erroné en pratique! Comme il est rare de rencontrer des vieillards qui aient vraiment de l'expérience! La véritable expérience se mesure moins au nombre des années qu'à la profondeur et à la continuité des réflexions ou observations qu'une âme a faites sur elle-même et sur les autres. Un homme qui ne s'est point corrigé de ses défauts, qui par l'humilité n'en a jamais su prendre connaissance, n'est demeuré au point de vue spirituel qu'un grand enfant inconscient. Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus, parce qu'elle s'était constamment exercée à mortifier ses moindres appétits, parce qu'elle les avait observés en elle-même et chez ses novices, parce qu'elle s'était sanctifiée, avait accumulé en moins de vingt années une expérience prodigieuse. Tel est le résultat acquis par une conscience toujours en éveil et qui s'examine après chaque épreuve. Que d'expérience incluse en cette simple pensée, que nous avons déjà citée, mais que nous répétons parce qu'elle dénote une connaissance de la nature humaine digne de Pascal : « Oh! comme il est grand temps que Jésus me soustraie au souffle empoisonné du monde! Car nous ne sommes pas plus forts les uns que les autres, et là où les autres périssent, je périrais moi aussi. » Voilà ce que pourrait écrire, à soixante ans, un moraliste au moment de quitter le monde, après une expérience décevante des amitiés humaines. A l'âge de quinze ans, Thérèse, dans un voyage, a entrevu l'abîme un instant côtoyé, elle en a découvert les aspects enchanteurs, mais aussi d'un coup d'œil elle en a sondé la profondeur vertigineuse. C'est là un exemple typique de cette vérité

qu'une âme humble et vigilante peut acquérir sur certains points, en un instant, plus d'expérience que ne pourraient le faire, en des années de vie à demi consciente, des personnes trop confiantes en elles-mêmes.

Cette observation nous induit à comprendre comment l'expérience est immédiatement produite par la *Voie d'Enfance spirituelle.* Aussitôt qu'une âme se met à s'humilier, à pratiquer cet ascétisme de petitesse, cette mortification à l'infini dont nous avons parlé, il est nécessaire qu'elle acquière en quelques mois sur la concupiscence, l'amour-propre, la jalousie, sur le désir des grandeurs, l'amour des richesses qui nous travaille sournoisement et sans relâche, des vues réelles, précises et pénétrantes. Une âme qui est trop impliquée dans les œuvres extérieures, qui ne s'observe point constamment, ou qui est vaniteuse et orgueilleuse, sera toujours la dupe inconsciente de ses instincts violents ou subtils. Quand elle jouirait de quatre-vingts ans de vie, elle ne posséderait aucune expérience spirituelle et morale. Empressons-nous d'ajouter que dans l'oraison humiliée aux pieds du tabernacle, des rayons de lumière surnaturelle illuminent fréquemment, jusque dans leurs profondeurs les plus ténébreuses, toutes les concupiscences de notre nature pécheresse.

On voit comment la Voie d'Enfance spirituelle, avec la mortification, l'humiliation, l'oraison qu'elle comporte, engendre une prudence consommée. Le disciple de Sœur Thérèse deviendra « plus prudent que les vieillards ». Il s'ensuit évidemment que cette enfance essentiellement douée d'expérience ne saurait être l'enfance naturelle, sensible, humaine. Elle n'a, selon l'expression du Pape Pie XI, d'enfantine que le nom. Voilà certes une remarque à laquelle les petites âmes qui aspirent à imiter la

petite Sœur Thérèse devront bien prendre garde. La Mère Agnès de Jésus, à qui la sainte en mourant avait confié le dépôt sacré de sa doctrine, nous donne à ce sujet des enseignements précieux. Après nous avoir avertis que la piété recommandée par Sœur Thérèse ne saurait être « une piété mièvre et puérile, enfantine, comme on l'a dit quelquefois », elle ajoute ces paroles d'une importance primordiale :

« Sœur Thérèse n'entendait pas le terme " enfant " dans le sens strict du mot. A propos des Saints Innocents, elle-même révèle sa pensée à ce sujet : « Les Saints Innocents, dit-elle, ne sont pas des enfants au Ciel; ils ont seulement les charmes indéfinissables de l'enfance. On se les représente enfants, parce que nous avons besoin d'images pour comprendre les choses invisibles. »

« Ainsi donc, lorsque la Servante de Dieu se sert, pour parler de sa vie spirituelle, de termes propres à définir ce qui est de l'enfance, c'est *seulement comme comparaison* et pour mieux exprimer sa pensée. »

Cette dernière proposition nous enseigne formellement qu'en traitant de l'enfance au point de vue spirituel on ne se sert des termes du langage humain que par analogie. Or, il n'est pas besoin d'être grand clerc pour savoir le rôle capital que joue l'analogie dans la théologie et la mystique. Et sans vouloir du tout entreprendre une exposition laborieuse et classique de la question, nous pouvons indiquer quelques règles élémentaires de la méthode analogique, appliquée à la Voie d'enfance spirituelle.

## II. Règles élémentaires de la méthode analogique

Pour transposer la notion d'enfance de l'ordre naturel à l'ordre spirituel, il est d'abord requis d'éliminer tout ce qui, dans l'enfance telle que nous la rencontrons dans la nature, dans la vie quotidienne, est une imperfection. Cette première règle, ce premier moyen de la méthode analogique est la *via remotionis*, la voie d'exclusion. L'enfance naturelle, les mères ne le savent que trop, présente, à côté de qualités précieuses, maints défauts fatals. La concupiscence originelle n'est que trop visible sous de multiples manifestations dans le corps et l'âme des enfants : l'amour-propre, la jalousie, l'impatience, la colère, le caprice, l'entêtement. Et chez les meilleurs même, chez ceux qui semblent n'avoir pas péché en Adam, nous constaterons encore nécessairement l'inconscience, l'ignorance, l'irréflexion, le manque de contrôle et de maîtrise de soi-même, imperfections inhérentes à l'enfance naturelle. Or, de tels défauts ne peuvent évidemment pas être acceptés dans la conception de l'Enfance spirituelle. La voie d'Enfance spirituelle, il importe avant tout de le noter, est absolument exclusive de tout ce qui dans l'enfance est défectueux, de tout enfantillage. Les âmes qui adopteront la spiritualité de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus se garderont donc soigneusement de toutes les puérilités enfantines. Celles-ci seront éliminées par la première règle de la méthode analogique, par la *via remotionis*.

Mais, en transposant la notion d'enfance de l'ordre naturel à l'ordre surnaturel, nous devons, après avoir

exclu les défauts et les imperfections, élever les qualités à leur plus haute valeur, à leur excellence; c'est la seconde règle de la méthode analogique, *via excellentiæ*. Quelles sont les qualités de l'enfance? Le Pape Benoît XV nous les a indiquées d'une manière générale lorsqu'il écrivait :

« Observons un enfant dont le pas est encore incertain et qui n'a pas l'usage de la parole. Si un enfant de son âge le poursuit, si un autre plus fort le menace, ou si l'apparition imprévue de quelque bête l'apeure, où court-il se réfugier? Où cherche-t-il un abri? Entre les bras de sa mère!... Accueilli par elle et pressé sur son sein, il dépose toute crainte, et, laissant échapper librement un soupir dont ses petits poumons ne semblaient plus capables, il regarde avec courage l'objet de son trouble et de son épouvante... De même, l'*enfance spirituelle* est formée de confiance en Dieu et d'aveugle abandon entre ses mains. »

Selon le Pape Benoît XV, la qualité dominante de l'Enfance spirituelle est donc : la défiance de soi-même en même temps que la confiance absolue dans la bonté infinie de Dieu. Et c'est bien ainsi que Sœur Thérèse l'entendait, puisqu'elle a écrit : « Jésus se plaît à me montrer l'unique chemin qui conduit à cette fournaise divine : ce chemin, c'est l'abandon du petit enfant qui s'endort sans crainte dans les bras de son père. »

Parmi les textes que Sœur Thérèse citait comme fondements de sa doctrine, le plus essentiel est sans doute celui qui est extrait de la scène célèbre où Jésus interdit à ses disciples de chasser les enfants : « Laissez les petits enfants venir à moi, leur dit-il, et ne les empêchez pas, car le royaume de Dieu est à ceux qui leur ressemblent. » Saint Jean Chrysostome, dans une *Homélie* bien connue,

nous indique à ce sujet quelques autres qualités de l'enfance que le Pape Benoît XV a passées sous silence : « L'enfant, écrit-il, ne garde pas la mémoire des injures, et, quoiqu'il soit corrigé par sa mère, il la recherche de nouveau. Si on lui présente une reine ornée d'un diadème, il ne la préfère point à sa mère. Car il n'apprécie les biens de la terre qu'autant qu'ils lui sont utiles et non par un motif de grandeur. Il ne recherche rien de plus que ce qui lui est nécessaire et il laisse le sein maternel dès qu'il est satisfait. Il n'est pas affecté par nos vaines préoccupations de fortune et d'honneurs, et il n'éprouve point de concupiscence pour la beauté des corps. Voilà pourquoi Jésus affirme que le royaume des cieux appartient à ceux qui ressemblent à l'enfant. »

Si nous résumons les qualités de l'enfance, nous pourrons noter principalement la connaissance de sa faiblesse, la confiance dans ses parents, une foi absolue dans leur parole, une simplicité spontanée qui ne déguise pas la vérité, l'indifférence aux attraits de la sensibilité, enfin le mépris des grandeurs et des biens de la terre. Devenus enfants de Dieu par la grâce, et pouvant appeler Dieu notre Père, nous devons porter à l'excellence, à l'infini, dans l'ordre spirituel, ces qualités. Quelle confiance illimitée ne devons-nous pas éprouver en la miséricorde et en la toute-puissance de notre Père qui est aux cieux, quelle Foi absolue en ses commandements, en ses révélations, quel détachement des grandeurs de ce monde, quel amour de la vérité, quel amour de Dieu!

Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus manifestait cette vertu, cette foi, cet amour, cette simplicité de l'enfance lorsqu'elle appelait Dieu le Père : « Papa le bon Dieu ». Elle ne faisait d'ailleurs que traduire textuellement le mot de saint Paul : *Abba, Pater.* L'infinie perfection de

Dieu le Père est précisément la raison pour laquelle les qualités de l'enfance doivent être, dans l'ordre spirituel, élevées à l'infini selon la seconde règle de l'analogie : *via excellentiæ.*

Saint Jean Chrysostome, dans l'*Homélie* sur les vertus d'enfance que nous avons citée, écrit encore : « Unir la simplicité à la prudence c'est le comble de la sagesse, c'est la vie angélique : *Hæc est vita angelica.* » Dès lors qu'une vertu quelconque est élevée par la voie d'excellence jusqu'au ciel, elle entre nécessairement dans la constellation de toutes les vertus surnaturelles. Nous revenons donc forcément à notre première proposition, et nous constatons que la voie d'excellence s'achève dans la connexion des vertus, *via connexionis* [1]. Il importe, en effet, de remarquer que si une qualité naturelle comme la pitié, la miséricorde, une certaine bonté d'âme peut, selon saint Thomas d'Aquin, exister isolément ou du moins séparée d'autres vertus, comme de la force, de la justice; aussitôt que cette qualité est surnaturalisée, elle les suppose. Lorsqu'on est vertueux trop naturellement, on a les défauts de ses qualités; quand on l'est surnaturellement, ces défauts disparaissent et sont remplacés par les qualités complémentaires. La personne bonne naturellement a le défaut de cette qualité, la faiblesse ; si elle est bonne surnaturellement, ce défaut disparaît et est remplacé par la force. Pour comprendre parfaitement dans son ensemble la Voie d'Enfance spirituelle, il faut donc, après avoir exclu les défauts de l'enfance naturelle, après en avoir porté les qualités à leur excellence, les unir aux

[1] Ce troisième moyen n'est pas exprimé d'ordinaire par les théologiens parce qu'il résulte de l'objet même de la théologie mystique, les vertus et les dons étant nécessairement connexes; nous le rappelons ici, nous adressant à des lecteurs non théologiens.

vertus complémentaires par la voie de connexion. Alors on atteindra vraiment « au comble de la sagesse ».

### III. Simplicité ingénue et prudence consommée.

Pour se rendre compte que Sœur Thérèse observait toutes les vertus avec la plus grande prudence, mais sous l'aspect général de la simplicité, il faudrait relire son autobiographie. Mais il ne manque pas de traits particuliers pour nous montrer clairement comment, de parti pris, elle pratiquait la simplicité de l'enfance. La franchise, comme on sait, fait les enfants terribles. Sœur Thérèse, sans être terrible, savait toujours être franche et sincère. Dans sa première jeunesse, elle lut un jour un livre dans lequel une maîtresse de pension était louée de ce qu'elle savait habilement ménager tous les partis; elle disait à l'une : « Vous avez raison », à l'autre : « Vous n'avez pas tort ». Cette diplomatie empreinte de duplicité répugna instinctivement à la loyauté enfantine de Thérèse : « Mais c'est très mal cela, s'écria la petite fille, il ne faut dire que ce qu'on pense. » Plus tard, en rappelant ce fait à Mère Agnès de Jésus, Sœur Thérèse lui confiait : « Je n'ai pas changé de sentiment et c'est toujours ainsi que je fais avec les novices. J'ai plus de difficultés, c'est certain, car rien n'est plus facile que de rejeter les torts sur les absents. Je fais tout le contraire. Mon devoir c'est de dire la vérité aux âmes qui me sont confiées et je la dis. » Que de maux seraient évités si cette simple franchise était pratiquée parmi les chrétiens, et même en religion! Voici l'un des cas où Sœur Thérèse vers la fin de son existence affirma de la manière la plus décisive

que la plus franche simplicité devait être toujours l'apanage de la Voie d'Enfance spirituelle :

« A la fin de sa vie, atteste Mère Agnès de Jésus, je lui demandai de dire quelques paroles d'édification au docteur qui la soignait. Elle me répondit : « Ah! ma Mère, ce n'est pas ma manière à moi; que le docteur pense ce qu'il voudra, je n'aime que la simplicité, j'ai horreur du contraire. Je vous assure que de faire comme vous désirez, ce serait mal de ma part. » — Le 9 juillet 1897, le Supérieur du Carmel était venu la visiter pour voir s'il était à propos de lui donner l'Extrême-Onction. Il ne la trouva pas assez malade, tellement elle avait réussi à se montrer aimable et souriante. Je lui fis ensuite la réflexion qu'elle ne savait pas s'y prendre pour obtenir ce qu'elle voulait du Supérieur. Elle me répondit gentiment : « Je ne connais pas le métier. »

Pour rien au monde Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus n'aurait consenti à déguiser quelque peu sa pensée, ou même seulement à prendre les apparences d'une maladie d'ailleurs trop réelle. Elle ne prétendait pas seulement garder la simplicité de l'enfance, elle entendait encore que cette simplicité fût gracieuse. De là son abandon absolu à la bonté et à la toute-puissance du Père qui est aux cieux. Dès qu'elle rencontrait une difficulté : « elle se plaçait bien vite dans les bras du bon Dieu, imitant les petits bébés qui, sous l'empire de quelque frayeur, cachent leur tête blonde sur l'épaule de leur père ». Ah! que cet abandon si simple exige d'héroïsme, d'abnégation! Nous allons citer une page de l'autobiographie apparemment enfantine, en réalité d'une résignation magnanime, tant il est vrai que les vertus les plus diverses sont comme unifiées dans la Voie d'Enfance. Et nous savons, d'ailleurs, que cette page si simple a

soutenu nombre d'autres âmes très éprouvées, disciples de Sœur Thérèse. Elle se trouvait à Rome, après l'insuccès de son appel au Souverain Pontife, elle écrit :

« Depuis quelque temps, je m'étais offerte à l'Enfant-Jésus pour être son *petit jouet*. Je lui avais dit de ne pas se servir de moi comme d'un jouet de prix que les enfants se contentent de regarder sans oser y toucher; mais comme d'une petite balle de nulle valeur, qu'il pouvait jeter à terre, pousser du pied, percer, laisser dans un coin, ou bien presser sur son cœur si cela lui faisait plaisir. En un mot, je voulais amuser le petit Jésus et me livrer à ses caprices enfantins. Il venait d'exaucer ma prière! A Rome, Jésus perça son petit jouet... il voulait voir sans doute ce qu'il y avait dedans... et puis, content de sa découverte, il laissa tomber sa petite balle et s'endormit. Que fit-il pendant son doux sommeil et que devint la balle abandonnée? Jésus rêva qu'il s'amusait encore, qu'il la prenait, la laissait tour à tour, qu'il l'envoyait bien loin rouler et finalement la pressait sur son cœur, sans plus jamais permettre qu'elle s'éloignât de sa main. »

Que de symboles analogues on pourrait relever dans la vie de Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus. Il est certain qu'elle avait le caractère jeune, la naïveté gracieuse des enfants de Dieu. La sainte garda toujours cette grâce charmante de l'enfance. Quoiqu'elle fût d'une taille plus élevée que la moyenne, ses sœurs au couvent l'appelaient volontiers notre petite Sœur Thérèse, comme on le fait pour certaines personnes douées d'un caractère juvénile. Avant d'attribuer ordinairement à la sainte de la puérilité, on fera bien de ne pas méconnaître ses qualités contraires et de considérer attentivement tout ce que son âme, par un contraste saisissant, présentait de prudent. « Dès son plus jeune âge, ont rapporté ses propres sœurs,

nous l'entendions dire des paroles qui prouvaient combien elle était sérieuse et réfléchie. » Plus tard, lorsque, à vingt ans, la direction spirituelle des novices lui fut confiée dans les circonstances les plus délicates qu'il se puisse rencontrer (sa sœur Mère Agnès de Jésus était Prieure et Mère Marie de Gonzague maîtresse des novices), la sainte se conduisit avec une *prudence consommée.* C'est pourquoi, dès les premières années de sa vie religieuse, elle fut considérée comme un esprit du jugement le plus sûr et de l'inspiration la plus surnaturelle. « Elle n'était enfant que par l'âge; avait-on besoin d'un conseil, c'était à elle, la plus jeune, que ses sœurs s'adressaient. »

Nous possédons plusieurs témoignages concordants, tous de la plus haute autorité, affirmant que Sœur Thérèse fut dès lors jugée capable d'exercer la fonction la plus importante, celle du priorat. « Elle eût été aussi bien capable, attesta Mère Marie des Anges, l'ancienne maîtresse des novices, de remplir n'importe quel office de la Communauté, même celui de Prieure... Chargée du noviciat à son tour, elle s'en acquitta, comme la religieuse la plus expérimentée, quoiqu'elle ne fût chargée de cet office qu'à titre d'auxiliaire. » Voici une déposition bien curieuse et qui ne manque pas de piquant. Elle provient de M. le Chanoine Domin, l'aumônier des Bénédictines, qui avait enseigné le catéchisme à la petite Thérèse, et l'appelait son « petit docteur ». Les auteurs profanes, incroyants, lesquels se persuadent volontiers que le clergé, selon leurs expressions, « cultive sous cloche conventuelle les âmes mystiques », pourront se convaincre, en étudiant de près la vie de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, que les directeurs de conscience en général sont très loin d'être « des animateurs astucieux ». Presque tous les prêtres que Sœur Thérèse consulta

se montrèrent défiants, tant au sujet de sa vocation précoce, qu'au sujet de sa doctrine nouvelle, de sa Voie d'Enfance :

« Je me rappelle, atteste M. Domin, que cette pensée : à savoir qu'on flattait et adulait la Servante de Dieu, me poursuivit encore après son entrée au Carmel. L'aumônier du Carmel à cette époqne, M. l'Abbé Youf, me parla aussi quelquefois des qualités extraordinaires de Sœur Thérèse; il me disait textuellement ceci : « Quoiqu'elle soit bien jeune, si la Communauté avait besoin d'une Prieure, on pourrait la nommer sans crainte. » — Cette parole de mon confrère me semblait être du *bluff*, comme disent les Anglais, et il en résulta que je n'allai guère la voir au Carmel... Hélas! c'était moi qui étais dans l'erreur, en ne croyant pas à sa vertu extraordinaire, je le reconnais maintenant. »

Le chanoine Domin, et l'aveu en est bien méritoire, ne confessa la prudence exceptionnelle de Sœur Thérèse qu'au Procès de béatification; ce scepticisme défiant rappelle, quoique de loin, celui de l'apôtre Thomas qui n'eut la foi à la résurrection qu'après avoir vu. Pour croire à la prudence surnaturelle d'une jeune moniale de vingt ans, il faut en être témoin ou posséder des témoignages multiples et accablants. Dès les premiers jours du noviciat de Sœur Thérèse, Mère Marie de Gonzague écrivait : « Jamais je n'aurais pu croire à un jugement aussi avancé dans une enfant de quinze ans; pas un mot à lui dire, tout est parfait. »

Quelle contradiction, quelle antinomie! Une enfant de quinze ans peut-elle être prudente et expérimentée? Inversement une personne âgée pourra-t-elle conserver ou acquérir les qualités de l'enfance? Et cependant, Sœur Thérèse affirmait qu'il était possible de garder

la simplicité de l'enfance jusque dans les charges les plus redoutables, jusque dans l'âge le plus avancé. C'est avec la plus charmante simplicité que la sainte donnait à la fin de sa vie les avis les plus sages. « Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus, nous dit-on, était à la fois d'une grande simplicité et d'une grande prudence dans les conseils qu'elle donnait aux âmes ». Mère Agnès de Jésus, après son priorat, avait reçu plusieurs fois par compassion les confidences d'une autre Sœur qui éprouvait vraiment le besoin d'être réconfortée. Sœur Thérèse estima qu'il valait mieux s'en abstenir. Elle disait à ce sujet : « C'est une illusion de penser qu'on peut faire du bien en dehors de l'obéissance, non seulement on ne peut alors faire de bien à une pauvre âme en l'écoutant, mais on peut lui faire du mal et s'exposer soi-même à offenser le bon Dieu. » Ce conseil était marqué au coin de la prudence la plus judicieuse.

Cette prudence, malgré l'extrême simplicité sous laquelle la sainte la voilait, finit par être appréciée, non seulement par les novices qui, durant sa dernière maladie, ne laissaient même plus à Sœur Thérèse le loisir de prolonger son action de grâces, tant elles étaient avides de puiser à sa sagesse, mais encore par les Sœurs anciennes. Celles-ci, comme à la dérobée et dans la pénombre, soit parce que la vieillesse ne demande pas volontiers avis à la jeunesse, soit pour toute autre raison, vinrent elles aussi en consultation auprès de la jeune sainte. « Sa direction était sûre, nous dit une de ses novices, elle avait une réponse à tout. Elle ne reculait jamais devant le devoir; mais elle était aussi douce et compatissante quand il y avait lieu. Elle ne pouvait souffrir qu'on attachât de l'importance à des souffrances puériles. Sans se l'avouer parfois, toutes goûtaient sa

direction et, bien qu'elle ne fût point faite de tendresse et de mollesse, on y recourait par un besoin naturel de vérité. Quelques anciennes, désireuses de conseil pour elles-mêmes, allèrent, comme des Nicodème, dans les jours de « licence » où il est permis de se visiter, la trouver en secret. » Et Sœur Thérèse, qui aimait à citer le texte de Notre-Seigneur au Maître en Israël, expliquait comment il faut renaître de nouveau, *oportet renasci denuo*. Car l'Enfance spirituelle est une seconde naissance à une autre vie, surnaturelle et mystique. C'est par l'abnégation de soi-même qu'on naît à la vie spirituelle, vie de la grâce efficace et des dons de l'Esprit. La sainte, s'étant créé un ensemble de doctrine très personnelle, quoique toute traditionnelle, pouvait exposer le sens profond de l'Evangile et satisfaire à toutes les demandes.

## IV. Les Dons de l'Esprit. Le Don de Sagesse

Nous avons tenté d'expliquer comment cette prudence consommée, cette expérience prématurée, ce jugement si sûr qu'il semblait infaillible, pouvaient en partie provenir chez Sœur Thérèse de sa mortification à l'infini, de ses progrès dans la voie de la sainteté, de son intuition psychologique; mais quand on rapproche cette prudence de sa simplicité, de son ingénuité, on se rend compte que toutes ces explications sont insuffisantes et qu'il faut, en dernière analyse, faire appel à un don surnaturel, le don de Sagesse. Après avoir confessé que comme David elle avait été plus prudente que les vieillards, Sœur Thérèse nous a indiqué elle-même la clef de ce mystère. « Souvent, écrit-elle, le Seigneur se

plaît à donner la *sagesse* aux plus petits. » Et le Pape Pie XI, dans son *Homélie* pour la fête de la canonisation, déclarait : « Il a donc plu à la divine Bonté de douer Sœur Thérèse et de l'enrichir d'un don de *Sagesse* tout à fait exceptionnel... l'Esprit de vérité lui découvrit et enseigna ce qu'il cache ordinairement aux sages et aux prudents et révèle aux humbles. »

La contradiction apparente, l'antinomie que nous avions constatée chez Sœur Thérèse entre la simplicité de l'enfance et la prudence consommée de l'expérience, qualités qui s'excluent si ordinairement, à tel point qu'elles semblent incompatibles, cette antinomie ne s'explique, en fin de compte, que par le don surnaturel de Sagesse.

Ne croyons pas que ce don de Sagesse, comme d'ailleurs tous les autres dons de l'Esprit-Saint, soit précisément le résultat de l'étude, de l'exercice, d'efforts humains. Sans doute, les efforts méritoires peuvent préparer dans une certaine mesure l'âme à la réception des dons surnaturels. Mais ceux-ci sont d'un tout autre ordre que les vertus acquises par la répétition des actes. Les dons de l'Esprit-Saint peuvent, dans une certaine mesure, être comparés à ceux du génie. Or, en quelque genre que ce soit, le génie ne s'acquiert point par des méthodes ni par des exercices. Le don de la parole, le génie de l'éloquence, n'est pas la résultante du labeur patient, quoi qu'on en ait dit; ainsi en est-il dans la poésie, la littérature et les arts. Pascal le savait bien et il s'opposait sur ce point à l'esprit cartésien, qui mettait toute sa confiance dans la méthode rationnelle et volontaire; c'est pourquoi il écrivait : « La véritable éloquence se moque de l'éloquence. » A plus forte raison les dons du Saint-Esprit ne sont-ils pas acquis, ils sont

infus. Ce n'est point principalement par son ascétisme, son étude d'elle-même et des autres, que sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus avait acquis, dès l'âge de quinze ans, la Sagesse, c'était chez elle un don tout gratuit de l'Esprit-Saint.

Une seconde différence, selon saint Thomas d'Aquin, distingue les dons de l'Esprit-Saint des vertus. Non seulement ils sont gratuits dans leur origine, viennent d'en haut et peuvent être donnés tout d'un coup, comme aux Apôtres au jour de la Pentecôte ; mais, dans leur exercice, ils ne sont pas soumis aux opérations lentes, aux examens, aux déductions de la raison raisonnante, aux efforts laborieux de notre volonté ; ils opèrent d'une manière immédiate et facile. Aristote, disciple en cela de Platon, avait déjà remarqué que le génie en ses démarches est dirigé non par la raison, mais par une intuition supérieure qu'il appelait instinct intime. Nous avons insisté sur cette particularité que Sœur Thérèse, tout intuitive, ne se gouvernait guère selon les procédés et les règles de la raison raisonnante ou de l'esprit géométrique. Elle agissait de génie et par des dons surnaturels ; avec une suprême aisance elle accomplissait des merveilles. Sans avoir tracé de plan, sans s'être enquis des règles, ni des procédés de composition littéraire, elle écrit un livre, un chef-d'œuvre. C'est un plagiat, disent les incrédules, on lui a tenu la main. Et ces suppositions, pour peu qu'on les examine, se révèlent inconsistantes ; au premier coup de sonde, elles s'écroulent. Sœur Thérèse était une âme géniale et inspirée. Elle en agit de même pour la poésie, pour la peinture, c'est par un don de génie touchant au miracle que, sans avoir appris, elle se mit à composer un grand tableau destiné à l'oratoire du couvent. Sœur Geneviève, sa sœur Céline, très artiste

elle-même et aussi compétente que possible en la question, témoigne :

« J'ai considéré comme une grâce absolument surnaturelle qu'elle ait pu peindre, sans jamais avoir appris, la peinture murale de l'oratoire composée d'un groupe de petits anges ayant chacun une attribution. Ce travail, qui devait s'exécuter dans un lieu si sombre qu'un expert n'y aurait pas réussi, n'est pas une copie, mais une composition originale, ce qui est absolument renversant. »

C'est le propre du génie, aidé de la grâce, que d'exécuter des œuvres prodigieuses sans l'aide ou même à l'encontre de toutes les règles rationnelles. C'est ainsi que Jeanne d'Arc remportait des victoires. Elle était conduite, nous disent Voltaire et Anatole France, par les chefs militaires, par les conseillers du roi. Examinez cette hypothèse, elle s'effondrera. Jeanne d'Arc, comme Sœur Thérèse, était gouvernée par des dons supérieurs. Or, quoique tous les saints possèdent les vertus morales, les vertus infuses et les dons de l'Esprit-Saint, cependant, parce qu'ils sont très divers, parce qu'ils ont hérité d'un tempérament, d'une éducation, d'un caractère très différents, les uns recourront davantage aux vertus morales, aux vertus théologales, d'autres aux dons de l'Esprit. Ceux qui seront plus portés à soumettre leurs démarches au gouvernement de la raison, de la méthode rationnelle et volontaire, exerceront de préférence les vertus, tandis qu'au contraire ceux qui sont plus doués d'intuition que de raison raisonnante, agiront plutôt sous l'impulsion des dons. Car, selon la doctrine de saint Thomas, les vertus nous rendent plus capables d'être gouvernés par la raison et, en ce sens, nous font plus raisonnables, tandis que les dons nous disposent à être mus par une inspira-

tion surnaturelle, par un instinct divin. Il nous semble, par exemple, que saint Ignace de Loyola accorde, dans sa méthode de méditation et sa vie d'oraison, une plus grande part à la raison, tandis que Sœur Thérèse, peu raisonneuse, agissait davantage par inspiration. Empruntant la terminologie pascalienne, nous pouvons dire : qu'elle s'offrait par les humiliations aux inspirations. Consciente de son impuissance d'enfant, elle attendait tout du Saint-Esprit. Elle écrivait :

« J'ai remarqué bien des fois que Jésus ne veut pas me donner de provisions. Il me nourrit à chaque instant d'une nourriture toute nouvelle; je la trouve en moi, sans savoir comment elle y est. Je crois tout simplement que c'est Jésus lui-même, caché au fond de mon pauvre petit cœur, *qui agit en moi d'une façon mystérieuse et m'inspire tout ce qu'il veut que je fasse au moment présent.* »

Peut-être depuis le XVII^e^ siècle, depuis les progrès de la philosophie cartésienne et de l'esprit scientifique, avait-on été entraîné à soumettre trop les faits de la vie mystique aux règles de la méthode rationnelle. Il s'en était suivi une certaine méconnaissance des dons de l'Esprit. On ne connaissait plus que les vertus morales, théologales et les grâces mystiques extraordinaires. La doctrine théologique sur les dons du Saint-Esprit, si pratique cependant, avait été à tel point négligée qu'elle ne présentait plus, disait-on, « qu'un intérêt historique ». Il a fallu réagir et réinventer pour ainsi dire cette doctrine trop délaissée des dons surnaturels, très différents des vertus par leur mode d'opération. Or, il est évident que sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, tout en renonçant volontiers aux extases, aux visions, aux grâces proprement extraordinaires, s'est par contre gouvernée dans sa

vie mystique surtout par les dons du Saint-Esprit. C'est encore un caractère de sa spiritualité par lequel elle est très actuelle. On remarquera, à cette occasion, que la sainte s'était préparée avec un soin tout à fait exceptionnel à la réception du sacrement de confirmation. Elle s'étonnait du peu de prix qu'on semble parfois accorder à ce sacrement. « Je ne pouvais comprendre, écrit-elle, qu'on ne fît pas une grande attention à la réception de ce sacrement d'amour. » Sa retraite préparatoire, par suite d'un retard, ayant été prolongée, Thérèse en bénit Dieu et redoubla de ferveur. Dans le Procès de canonisation nous relevons cette déposition significative et qui donne à réfléchir :

« Pendant la petite retraite qui précéda sa confirmation, elle se montra très appliquée à étudier les dons du Saint-Esprit. Depuis cette époque surtout elle se servit rarement de livre pour prier. Sa prière était tout intérieure et semblait être une contemplation. »

Ce fut donc cette infusion des dons de l'Esprit qui rendit surtout Thérèse contemplative, lui apprenant à prier de génie et la libérant des formules « toutes plus belles les unes que les autres » contenues dans les manuels de piété. D'autre part, l'une de ses sœurs (Céline) nous confirme que la préparation au Sacrement de Confirmation avait produit dans son âme une infusion de ferveur tout à fait exceptionnelle.

« Les quelques jours qui précédèrent sa confirmation, le 14 juin 1884, se sont particulièrement gravés dans ma mémoire. Thérèse, si calme d'ordinaire, n'était plus la même; une sorte d'enthousiasme et de sainte ivresse perçait dans son extérieur. Un jour de sa retraite préparatoire, je lui manifestai

mon étonnement de la voir dans ces dispositions. Elle m'expliqua ce qu'elle comprenait de la vertu de ce sacrement, de la prise de possession de tout son être par l'Esprit d'amour. Il y avait dans ses paroles une telle véhémence, dans son regard une telle flamme que moi-même, toute pénétrée d'une impression surnaturelle, je la quittai profondément émue. Ce fait frappa tellement ma mémoire que je vois encore son geste, son attitude, la place qu'elle occupait et ce souvenir ne s'effacera jamais de mon esprit. »

La sainte elle-même a noté cette date de la Confirmation parmi les plus mémorables de sa vie intérieure. Comme l'a très exactement discerné le P. Madelaine, abbé des Prémontrés et l'un de ses confesseurs : « Dès lors tout la portait à l'oraison, la vue d'une fleur, la beauté de la création. Elle avait une facilité pour l'oraison vraiment remarquable. *C'était un don surnaturel.* » On ne saurait mieux dire. Cet instinct surnaturel qui agit sans efforts, spontanément, sans étude, qui porte une âme à prier et à faire oraison, comme l'abeille fait son miel et l'oiseau son nid, c'est précisément le Don de l'Esprit, le Don de Piété. Sœur Thérèse nous a encore avertis, dans sa biographie, que par la Confirmation elle avait reçu le Don de Force : « En ce jour, je reçus la *force* de souffrir, force qui m'était bien nécessaire, car le martyre de mon âme devait commencer peu après. »

Nous traiterons, dans le prochain chapitre, du don de Force. Nous avons dû nous permettre une digression sur la nature et l'importance des dons du Saint-Esprit dans la vie spirituelle de Sœur Thérèse, et par conséquent, dans sa voie d'enfance ; nous revenons au don de Sagesse qui seul peut expliquer comment la sainte unissait si spontanément la simplicité de l'enfance à la prudence de la vieillesse.

Le don de Sagesse, comme les autres dons, ne subordonne point l'âme contemplative à la raison ; au contraire, il l'en libère et la met en communication directe avec l'Esprit-Saint, la rendant apte, par intuition, à distinguer dès l'abord les illusions dangereuses et à reconnaître, comme par un sens spécial, la véritable voie. C'est ce don de Sagesse, sorte d'instinct divin, qui nous rend compte comment elle pouvait, malgré son jeune âge, donner des avis si sûrs et si précieux à ses novices, aux sœurs anciennes, même à la Prieure. Lorsqu'elle affirmait avec autorité à Mère Agnès : « Croyez-moi, ma Mère, ne vous lancez jamais dans la voie des mortifications exceptionnelles, il faut s'en défier, ce n'est pas celle des toutes petites âmes comme les nôtres », Sœur Thérèse se sentait inspirée par le don de Sagesse. De même, lorsqu'elle recommandait la plus grande discrétion dans la correspondance épistolaire entre religieuses et jeunes prêtres, la petite Sœur se montrait, grâce à cette Sagesse d'en haut, une enfant qui en sait bien long.

« N'importe laquelle d'entre nous, disait-elle, j'en suis persuadée, écrirait ce que j'écris, recevrait les mêmes louanges et la même confiance. Mais c'est seulement par la prière et le sacrifice que nous pouvons être utiles à l'Église. La correspondance doit être très rare, et il ne faut pas la permettre du tout à certaines religieuses qui en seraient préoccupées, croiraient faire des merveilles, et ne feraient en réalité que blesser leur âme et tomber peut-être dans les pièges subtils du démon. »

(Sœur Thérèse savait, sans l'avoir appris, que le cœur humain peut s'attacher sous de fallacieux prétextes à des créatures lointaines, inconnues et que l'imagination idéalise d'autant plus, c'est pourquoi elle insistait) :

« Ma Mère, ce que je viens de vous dire est bien important ; je vous en prie, ne l'oubliez pas plus tard. Au Carmel, il ne

faut pas faire de la fausse monnaie pour acheter les âmes... Et souvent, les belles paroles que l'on écrit et les belles paroles que l'on reçoit ne sont qu'un échange de fausse monnaie. »

Si la sainte parlait d'autorité comme une fondatrice, c'est qu'elle était poussée à le faire par l'esprit de Dieu, c'est qu'elle se savait inspirée par le don de Sagesse. D'ailleurs, n'était-elle point à proprement parler une fondatrice spirituelle? N'avait-elle pas créé une doctrine, cette *Voie d'Enfance spirituelle* dont elle avait tracé particulièrement dans les derniers chapitres de son œuvre les lignes essentielles? Ainsi que le rappelait dernièrement le Souverain Pontife, grâce à un « don de Sagesse tout à fait exceptionnel, l'Esprit de vérité lui découvrit et enseigna ce qu'il cache ordinairement aux sages et aux prudents et révèle aux humbles. Elle acquit, en effet, une telle science des choses surnaturelles, qu'elle a pu tracer aux autres une voie certaine de salut. »

## V. Ni quiétisme, ni illuminisme.

Nous voudrions prévenir une méprise dont les conséquences pourraient être pernicieuses. Nous avons reconnu que les dons de l'Esprit-Saint, et particulièrement le don de Sagesse, nous sont gratuitement impartis, et qu'ils nous font agir spontanément par une impulsion et une inspiration divines. Mais il ne faudrait nullement en conclure qu'ils dispensent de tout labeur, de toute recherche, de toute épreuve. Le génie n'est pas le produit du travail, mais il le suppose. Ainsi en est-il dans l'ordre surnaturel. C'est vraiment, comme l'a écrit Benoît XV, l'Esprit de vérité qui a enseigné, révélé à Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus la Voie d'Enfance spirituelle, mais il n'en demeure

pas moins que la sainte avait beaucoup réfléchi, tâtonné, souffert dans l'invention, dans l'exploration de cette Voie en partie nouvelle.

« Une intelligence peu commune, ont écrit ses sœurs, une sûreté de jugement très précoce et une expérience prématurée de la souffrance la placèrent bien jeune dans une atmosphère tout autre que celle d'ici-bas. Entrée dans la solitude à quinze ans, elle se livra à des recherches actives et persévérantes... Sa voie ne lui fut pas montrée dans l'extase, c'est au sein des ténèbres les plus épaisses qu'elle dut la découvrir... Vaincu par sa constance dans la poursuite audacieuse d'une vérité trop méconnue, le Seigneur se retourna vers elle... Alors lui fut ouverte, pour elle et pour des milliers d'âmes, sa voie, la petite voie... »

Il ne faudrait pas non plus se persuader que Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus, assistée par les dons de Sagesse, d'Intelligence, de Conseil, a créé de toutes pièces sa doctrine sans rien emprunter à ses devanciers, sans consulter personne. Nous avons dit l'étude qu'elle avait faite de l'Evangile, de l'*Imitation de Jésus-Christ*, de saint Jean de la Croix. Parmi les personnes qui purent l'initier de quelque manière à sa Voie de simplicité, d'abandon, d'enfance spirituelle, il faut sans doute nommer Mère Geneviève, la fondatrice spirituelle du Carmel de Lisieux, que Sœur Thérèse semble avoir particulièrement appréciée. « Je veux dire, écrit-elle, mon bonheur d'avoir vécu plusieurs années avec une sainte non point inimitable, mais sanctifiée par des vertus cachées et ordinaires... Ah! cette sainteté-là me paraît la plus vraie, la plus *sainte;* c'est elle que je désire, car il ne s'y rencontre aucune illusion. » Mère Geneviève présentait donc à Sœur Thérèse, dès son entrée au couvent, un modèle

de sainteté digne d'être imité. La fondatrice, nous l'avons noté, n'aimait pas beaucoup les pénitences surérogatoires, elle recommandait « les très petits sacrifices, surtout les sacrifices intérieurs, mais d'abord si petits qu'ils ne coûtent guère ». Et l'on sait la place essentielle que cet ascétisme de petitesse occupe dans la Voie d'enfance. Enfin Mère Geneviève avait fait adopter au Carmel de Lisieux la dévotion à la Sainte Face de Notre-Seigneur. Elle avait obtenu la permission de placer une image du voile de Véronique dans la chapelle du couvent. Il ne faudrait cependant pas exagérer la filiation entre Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus et Mère Geneviève de Sainte-Thérèse. Mère Geneviève n'avait fait qu'introduire Sœur Thérèse dans la voie d'abandon; la sainte, d'un pas plus ferme et avec plus de génie, encouragée et toujours approuvée sans le moindre dissentiment par Mère Agnès de Jésus, allait parcourir la Voie jusqu'au terme. Mais en devançant, en dépassant de très loin la fondatrice dans la carrière qu'elle-même avait ouverte, Sœur Thérèse devait l'étonner et l'inquiéter. Nous lisons dans la notice sur la Révérende Mère Geneviève de Sainte-Thérèse :

« Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus ne rencontra pas en elle l'aide qu'elle aurait pu espérer pour ses explorations du Cœur divin. Prophète tant de fois, Mère Geneviève ne devina rien des destinées sublimes qui attendaient son illustre fille. L'humble Mère s'effraya même, à différentes reprises, de la hardiesse de ses pensées et la déconcerta. Dieu le permit ainsi probablement pour que la jeune sainte restât cachée et inconnue et pour que le mérite de ses recherches fût plus incontestable. »

Que Mère Geneviève de Sainte-Thérèse n'ait nullement soupçonné la mission et la gloire future de Sœur

Thérèse de l'Enfant-Jésus, quel problème capable de provoquer les plus profondes réflexions! Cependant Mère Geneviève avait été favorisée d'un songe bien mystérieux et de nature à éveiller son attention sur le mérite de sa fille. Une sainte religieuse, alors décédée, sœur Adélaïde, lui était apparue en songe, éblouissante de beauté et tenant à la main une plume d'ivoire. De cette plume, elle lui désignait un livre, placé sur le rayon d'une bibliothèque à côté de l'Evangile. Au dos de ce livre Mère Geneviève ne put lire que ces deux mots : « *Vie de...* » Familiarisée avec les révélations, elle se rendit compte qu'il ne s'agissait point là d'un vain songe. Paralysée, incapable d'aller vers l'Aumônier, M. l'abbé Youf, elle le fit venir. Mais ni l'un ni l'autre ne surent interpréter exactement le songe et discerner quelle était cette « *Vie de...?* » qu'il conviendrait de publier, qui serait placée immédiatement après l'Evangile et qui glorifierait à jamais le Carmel de Lisieux.

Il est assez ordinaire que le maître s'effraie de la hardiesse du disciple qui le distance. Mais quelle tristesse lorsque le disciple ne se sent plus compris et entièrement approuvé par ceux-là mêmes qui l'ont engagé dans la véritable voie! Sœur Thérèse effraie Mère Geneviève par la hardiesse de ses vues et en est comme désapprouvée; quelle intime et douloureuse épreuve! La petite Sœur était-elle du moins soutenue par quelque docteur en théologie, quelque confesseur savant, autorisé, prudent?

Nombre de grandes saintes comme sainte Claire, sainte Thérèse d'Avila, sainte Jeanne de Chantal ont été constamment éclairées par des saints ou des directeurs éminents. La tâche de Sœur Thérèse eût été extrêmement facilitée si elle avait été assistée par un aumônier tel que saint Jean de la Croix ou saint François de Sales. Mais

le fait est incontestable et bien remarquable, la sainte n'eut jamais de véritable directeur. Elle soumettait toujours, il est vrai, ses vues, son état d'âme à ses confesseurs, particulièrement aux prédicateurs de retraite, mais ceux-ci, inquiétés par ses désirs infinis, sa confiante audace en la miséricorde divine, sa prétention à égaler la charité des plus célèbres mystiques, faillirent plus d'une fois, eux aussi, la déconcerter.

Mère Geneviève, la fondatrice, aimait à répéter « que Dieu n'est pas un disputeur » et qu'il ne nous tiendra aucun compte de nos défaillances involontaires. Sœur Thérèse, entrant pleinement dans ces vues, se sentait poussée par l'Esprit de Sagesse à porter plus loin encore la confiance en la miséricorde divine. Elle ne pouvait partager, au sujet du salut, les angoisses de certains Pères de l'Eglise ou solitaires du désert : « Les petits enfants, pensait-elle, ne se damnent pas. » Au contraire, souvent les prédicateurs de retraite, dans l'intention d'exciter les âmes tièdes à plus de fidélité, exagéraient plutôt la facilité avec laquelle une religieuse peut commettre des fautes graves; Sœur Thérèse pâlissait, elle perdait l'appétit et le sommeil et serait tombée malade si la retraite avait duré. Dans la retraite qui suivit sa profession, deux ans et demi après son entrée au Carmel, elle rencontra enfin un confesseur qui approuva pleinement sa voie d'abandon. Ce fut le P. Alexis, des Récollets de Caen. Il la délivra de toute vaine appréhension et lui conseilla de gagner hardiment le large. *Duc in altum :*

« J'avais alors des peines intérieures de toutes sortes que je me sentais incapable de dire; et voilà que mon âme se dilata parfaitement, je fus comprise d'une façon merveilleuse et même devinée. Le Père me lança à pleines voiles sur les flots

de la confiance et de l'amour qui m'attiraient si fort, mais sur lesquels je n'osais m'avancer. »

C'est le seul cas, semble-t-il, où un directeur intervint d'une manière décisive dans l'orientation de la spiritualité de Sœur Thérèse. Encore ne fit-il qu'approuver, et, comme si Dieu avait voulu que la sainte se frayât sa voie avec la seule assistance de la Sagesse divine, l'autorisation de retourner une seconde fois auprès du P. Alexis lui fut refusée.

La Providence, qui a prédestiné Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus à être le modèle des petites âmes, n'a-t-elle pas, en privant la sainte d'un directeur intime, voulu nous donner encore une précieuse leçon? Combien d'âmes ferventes aujourd'hui, qui, à cause de la pénurie ou du peu de loisir des confesseurs, se voient sevrées des conseils assidus d'un guide éclairé, expérimenté et prudent. Ces âmes, si cette privation ne leur est nullement imputable, par suite de négligence, d'amour de leur indépendance, ou d'orgueil, ne doivent pas trop s'en inquiéter. Notre-Seigneur leur enverra son Esprit et sera leur directeur, comme il le fut de Sœur Thérèse. Que de dangers d'ailleurs dans une direction trop minutieuse et fréquente! Il s'y glisse souvent beaucoup d'estime de soi-même, une subtile et imperceptible recherche des consolations humaines, intellectuelles ou sensibles. Une âme en arrive à trop s'examiner, s'analyser, même durant ses oraisons. N'est-il pas plus utile d'abîmer sa misère sous le regard de Jésus et de mendier sa lumière à Lui? Il se rencontre aussi des âmes qui s'imaginent que la perfection consiste à ne plus prendre de soi-même aucune décision, si petite soit-elle. Par suite elles deviennent pusillanimes, hésitantes, elles perdent l'énergie de

leur caractère. Sans aucun doute, un confesseur attitré, qui suive l'âme, parvienne à la bien connaître, et soit plus apte à lui donner de temps à autre un conseil décisif, lorsqu'elle se trouve dans l'incertitude, est précieux et indispensable. Le directeur est particulièrement nécessaire aux débutants qui, s'engageant seuls dans les voies de la perfection, courraient grand risque de s'égarer. Mais ce que l'âme pieuse doit soigneusement éviter, c'est de s'attacher humainement à son directeur, d'en arriver inconsciemment à le considérer comme un confident dont elle ne saurait plus jamais se passer, un ami spirituel, un intermédiaire obligé entre elle et Notre-Seigneur. Saint Jean de la Croix l'enseigne formellement et à plusieurs reprises dans le *Commentaire* sur les dernières strophes du *Cantique spirituel* : lorsqu'une âme est appelée à devenir l'épouse du Christ Jésus, le directeur doit s'effacer progressivement et autant que possible disparaître. On le voit, nous n'entendons pas exclure le recours aux confesseurs, aux directeurs, aux supérieurs ou guides spirituels d'une manière habituelle, ni surtout dans les cas de crises ou d'incertitude. Mais les petites âmes vivent dans un tel abandon et si confiant, que les heures critiques sont rares. « C'est toujours ce que Jésus fait ou permet qu'elles aiment. »

Sœur Thérèse pouvait en toute sincérité affirmer n'avoir jamais eu d'autre directeur que Jésus lui-même. Une novice lui demanda un jour :

« Qui donc vous a enseigné votre *petite voie d'amour?* Elle répondit : « C'est Jésus tout seul qui m'a instruite; aucun livre, aucun théologien ne me l'a enseignée et pourtant je sens dans le fond du cœur que je suis dans la vérité. Je n'ai reçu d'encouragement de personne, sauf de Mère Agnès de Jésus.

Quand l'occasion s'est présentée d'ouvrir mon âme, j'étais si peu comprise que je disais au bon Dieu, comme saint Jean de la Croix : Ne m'envoyez plus désormais de messager qui ne sache pas me dire ce que je veux. »

Est-il déclaration plus sincère, plus franche, plus capable de nous faire entendre que la *Voie d'Enfance spirituelle* est un fruit du don de Sagesse? Aucun livre, aucun théologien ne l'a enseignée à Sœur Thérèse, c'est l'esprit de Jésus qui l'a directement inspirée. Jamais ne fut vérifiée d'une manière plus frappante la parole de Jésus : « Je vous rends grâces, Père, parce que vous avez révélé ces mystères aux humbles, alors que vous les cachiez aux savants et aux prudents de ce monde. »

En résumé et pour conclure, ce qui caractérise tout d'abord la spiritualité, la Voie d'enfance spirituelle enseignée par sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, c'est la simplicité. Sa voie est avant tout une simplification. On l'a écrit très judicieusement dans la préface de l'*Histoire d'une Ame* : « Il faut le reconnaître, cet esprit d'enfance surnaturelle tendait à s'altérer. Beaucoup d'âmes cherchaient une perfection subtile... Nous qui nous appelons docteurs en Israël, nous enseignions au monde une théologie très savante que les fidèles n'avaient pas le temps d'écouter. Et le Seigneur eut pitié de cette foule. Il prit une enfant, Thérèse... et cette enfant leur révéla des vérités si simples, si ravissantes, que les docteurs durent reconnaître leur ignorance, et se mirent à la suite de l'enfant pour enseigner sa doctrine au peuple. »

On ne saurait mieux dire. Cette simplicité de Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus est toutefois unie à la prudence la plus avertie, à la plus profonde sagesse. La sainte elle-même nous a conseillé d'être très circonspects

lorsque nous interpréterions sa doctrine. Une novice lui manifestant l'intention de communiquer sa Voie d'abandon à ses parents et amis : « Oh! s'écria-t-elle, faites bien attention en vous expliquant, car notre *Petite voie* mal comprise pourrait être prise pour du quiétisme et de l'illuminisme. Ne croyez pas que c'est une voie de repos. » Non, cette voie d'abandon n'est point du quiétisme; elle ne supprime pas l'effort, quoiqu'elle ne compte que sur la grâce. Elle n'est point non plus de l'illuminisme : elle ne dispense pas de l'étude, de la réflexion, de la soumission à l'autorité de l'Eglise, quoiqu'elle ait surtout recours aux inspirations et aux impulsions de l'Esprit-Saint. La Voie d'enfance, c'est vraiment la vie angélique dont nous parlait saint Jean Chrysostome, elle unit par le don de Sagesse la simplicité la plus spontanée à la prudence la plus consommée. *Simplicem esse cum prudentia, hæc est vita angelica.*

## CHAPITRE II

# DEUXIÈME ANTINOMIE POSITIVE : PETITESSE ET GRANDEUR LE DON DE FORCE.

« *Fecit potentiam in brachio suo et exaltavit humiles.* » (Luc, c. I, v. 51).

### I. Humilité de Sœur Thérèse. Amour de l'oubli

Nous sommes si accoutumés à entendre, dans notre religion chrétienne, rapprocher les grandeurs morales de l'humiliation acceptée et volontaire, que nous ne prenons plus garde aux mystérieuses contrariétés que cette antinomie recèle. Le *Magnificat*, que nous récitons et que nous entendons chanter si fréquemment, ne contient qu'oppositions : « *Respexit humilitatem ancillæ suæ*, il a considéré l'humilité de sa servante; *exaltavit humiles*, il a exalté les humbles. » Les psaumes nous rappellent fréquemment cette antithèse de l'humble magnifié et du puissant humilié; mais le Nouveau Testament est vraiment l'Evangile de l'humilité et de la grandeur. C'est presque à chaque page que nous retrouvons le précepte ou le conseil de l'humiliation volontaire : « Que celui d'entre vous qui veut devenir le premier soit le serviteur; celui qui s'humiliera sera exalté et celui qui s'exaltera

sera humilié. » Parmi tant de passages de l'Evangile qu'on pourrait citer, le plus caractéristique de la Voie d'enfance spirituelle est sans contredit celui où Jésus appelle un enfant et le place au milieu de ses disciples, leur disant : « En vérité, si vous ne vous convertissez et ne devenez comme de petits enfants, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux... Quiconque se fera petit comme cet enfant, celui-là sera le plus grand dans le royaume des cieux. »

Ce verset célèbre de l'Evangile est la pierre angulaire sur laquelle Sœur Thérèse a édifié toute sa doctrine de la Voie d'enfance spirituelle. Sa spiritualité comme celle des plus grands mystiques est fondée sur l'humilité. Mais, lorsqu'on analyse l'humilité chez les saints du christianisme, on ne tarde pas à constater que cette vertu présente en chacun un caractère particulier. Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus ne pouvait évidemment pas comme sainte Madeleine, saint Augustin, pleurer les égarements d'une vie très mondaine. Non seulement elle n'avait pas commis de fautes mortelles, mais elle n'avait même pas à se reprocher les infidélités que regrettait si amèrement sa patronne, sainte Thérèse d'Avila : « Au noviciat, écrit celle-ci, je me retirais fréquemment dans la solitude pour pleurer les péchés de ma vie passée. » Il eût été fort difficile à Sœur Thérèse de déplorer des infidélités de ce genre; jamais son cœur ne s'était attaché à la créature d'une manière sensible.

Empressons-nous d'ajouter qu'il n'entrait guère dans la spiritualité de la petite sainte de regarder en arrière pour s'humilier au souvenir de ses fautes antérieures. Lorsqu'on voit sainte Thérèse d'Avila considérer comme l'une des plus grandes trahisons de sa vie d'avoir momentanément délaissé, sur la foi de livres trompeurs, la sainte

humanité de Jésus; quand on lit que sainte Catherine de Sienne fondait en larmes pour s'être laissé entraîner à une légère distraction dans la prière, on se persuade aisément que Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus aurait pu elle aussi s'humilier au souvenir de ses fautes passées, si elle avait été poussée par l'Esprit-Saint vers ce genre d'humiliations. On a remarqué très exactement que saint Paul, tout au contraire de saint Pierre, ne semblait pas s'être rappelé fréquemment pour les pleurer les fautes antérieures à sa conversion. Si Sœur Thérèse n'a pas constamment déploré ses fautes, ce n'est pas seulement parce qu'elle n'avait pas commis de péchés graves, c'est surtout parce que ce moyen d'humiliation n'entrait guère dans sa spiritualité; et nous ne voyons pas, en effet, qu'elle ait instamment recommandé, dans sa Voie d'enfance spirituelle, aux petites âmes de s'humilier au souvenir de leurs péchés. Elle craignait sans doute que ces retours sur soi-même et ces rappels du passé ne fussent de nature à procurer des satisfactions plus ou moins conscientes à l'amour-propre ou à la sensibilité.

L'humilité de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus a consisté d'abord et avant tout dans la recherche de l'oubli. Elle s'efforça, depuis l'âge de cinq ans jusqu'aux dernières semaines qui précédèrent sa mort, de passer inaperçue. Par ce caractère de son humilité, Sœur Thérèse se montra encore la fidèle disciple de son maître, saint Jean de la Croix. Ce dernier avait si bien réussi à s'effacer que ses confrères en étaient arrivés à porter sur le sublime docteur mystique ce jugement sommaire : « C'est une intelligence au-dessous de l'ordinaire. » Nous rencontrons dans le Procès de canonisation de Sœur Thérèse des dépositions qui rappellent, quoique de loin, le cas de saint Jean de la Croix. L'appréciation de la sœur cuisi-

nière est aujourd'hui presque universellement connue, mais elle est tellement significative que nous devons la mentionner. Sœur Thérèse était très malade, elle venait de supporter héroïquement le traitement des pointes de feu. Elle se trouvait dans sa cellule, située juste en face de la cuisine; elle entendit très distinctement ces paroles provenant de l'office : « Ma Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus va bientôt mourir; et je me demande vraiment ce que notre Mère en pourra dire après sa mort. Elle sera bien embarrassée, car cette petite Sœur, tout aimable qu'elle est, n'a pour sûr rien fait qui vaille la peine d'être raconté. »

Si l'on savait à quel point les Sœurs à la cuisine sont douées de discernement, de sens spirituel, et sont bien placées pour connaître à fond les qualités des autres religieuses, on s'étonnerait davantage de cette singulière méprise : « Que pourra-t-on dire de Sœur Thérèse après sa mort? » Les livres, les opuscules, les périodiques, les articles petits ou grands traitant en toutes langues de la sainte se comptent déjà par milliers. Voilà la revanche du génie et de la sainteté. La Sœur cuisinière, évidemment, était bien excusable de n'avoir pas discerné le génie et l'insigne sainteté de Sœur Thérèse. Mais combien d'autres s'y sont trompés ou ont failli s'y tromper. « Il fallait faire bien attention, déposait l'un de ses confesseurs, pour s'apercevoir qu'elle était très intelligente. » Comment expliquer cette particularité? Une intelligence supérieure n'est-elle pas éclairante et se peut-il qu'elle passe inaperçue? Il y a, il est vrai, des intelligences qui sont servies par une mémoire heureuse, par une parole facile, par une certaine assurance et une grande confiance en soi, et qui brillent au dehors; mais il en est d'autres tout intérieures, plus secrètes, plus mystiques, qui ne

s'expriment parfaitement que dans l'intimité avec quelques âmes capables de les comprendre; de telles intelligences sont souvent complètement méconnues de ceux qui les approchent de plus près, elles se renferment volontiers dans le silence, se voilent d'humilité, de modestie; pour découvrir ces lumières voilées qui éclairent en dedans, il faut se cacher soi-même, se recueillir, mener une vie intérieure. Sœur Thérèse était une intelligence de cette sorte, elle aimait se retrancher dans l'obscurité.

« Depuis l'âge de quatre ans et demi jusqu'à Noël 1886, nous confie Sœur Geneviève, sa sœur Céline, Thérèse traversa une période d'obscurcissement. Il y avait comme un voile jeté sur les qualités dont le Seigneur l'avait gratifiée. Ses maîtresses reconnaissaient son intelligence, mais dans le monde elle passait pour incapable et maladroite... Mon oncle, M. Guérin, disait que son instruction avait été écourtée et que son éducation était incomplète. Il est vrai qu'elle prêtait aux interprétations désavantageuses, ne disant presque rien et laissant toujours parler les autres. »

Lorsqu'elle entra au Carmel, elle avait sans doute vaincu généreusement son excessive timidité juvénile, mais c'est alors que sa résolution d'imiter la face voilée du Christ lui fit prendre la résolution de se cacher autant que possible aux regards des hommes. Elle laissait parler les autres, à moins que la charité ne lui ordonnât d'égayer le prochain. Au parloir, elle s'effaçait de même derrière ses sœurs. Durant des années, elle ne confia à personne, sauf quelquefois à Mère Agnès de Jésus, les profondes pensées, les grands désirs, les projets magnanimes, en un mot la providentielle mission dont elle se sentait investie. Elle gardait toutes choses en son cœur, à l'exemple de la Sainte Vierge, et personne ne soupçonnait en elle la

créatrice d'une Voie spirituelle nouvelle. Les religieuses, qui l'approchaient de plus près, ignoraient totalement l'immense travail de réflexion, de recherches, de perfectionnement qui s'opérait dans le secret et les profondeurs de son âme. Qui aurait pu se douter que cette jeune Sœur régulière, il est vrai, gracieuse, intelligente, mais qui, en somme, ne faisait rien que de tout ordinaire, magnifierait l'Ordre du Carmel à l'égal de sainte Thérèse? Rappelons-nous l'attestation de Mère Agnès de Jésus : « J'ai dit que, pendant sa vie, la sublimité de sa vertu avait pu échapper à la plupart des religieuses du Monastère, à cause de sa simplicité et de son humilité. » Ne nous étonnons point que les religieuses plus anciennes qui virent entrer Thérèse Martin au Carmel de Lisieux, à l'âge de quinze ans, n'aient point soupçonné son génie et sa sainteté. Auprès de nous peut-être vit une sainte, un saint, un génie, que nous ne savons pas discerner parce que nous vivons tout en dehors et qu'il est tout intérieur. Et lorsqu'il aura éclaté aux yeux des hommes, nous nous dirons : « Qui l'aurait cru? »

L'humilité de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus consista donc premièrement à se cacher. Elle en arriva même à préférer l'oubli au mépris, l'oubli étant la marque suprême de la parfaite indifférence dans laquelle nous tiennent nos semblables. Etre l'objet de l'antipathie, de la jalousie, c'est encore le signe d'une certaine considération ; mais être complètement oublié, c'est la preuve qu'on ne tient plus aucune place dans le monde. Sœur Thérèse, sur le billet qu'elle avait rédigé pour sa profession et qu'elle portait sur son cœur, avait écrit : « Que les créatures ne soient rien pour moi, et moi, rien pour elles. » Elle fut de son vivant en grande partie exaucée.

Etre complètement oublié des créatures, sans se faire

illusion, comme si l'on vivait méconnu dans un pays étranger, comme si l'on n'avait jamais appartenu à aucune famille, à aucune patrie, comme si l'on ne portait aucun nom, ce serait sans doute une épreuve très lourde et insupportable. Et cependant il nous paraîtra, à nous qui ne sommes pas des saints, plus dur encore d'être méprisé que d'être oublié. Il nous est si pénible d'être injustement jugé, que nous nous demandons si vraiment des âmes saintes peuvent parvenir à aimer les injurieux traitements. Comme saint François d'Assise, comme tant d'autres saints ou saintes, Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus aimait à ce point l'humilité, qu'elle était vraiment radieuse lorsqu'elle se savait dépréciée.

C'est peu à peu que la sainte avait appris à se réjouir des reproches injustifiés ou humiliants. La Providence avait permis que, dès son entrée au Carmel, elle fût traitée très durement par la Mère Prieure :

« Je ne pouvais la rencontrer, écrivait plus tard la sainte, sans recevoir quelque reproche. Une fois, je me rappelle qu'ayant laissé dans le cloître une toile d'araignée, elle me dit devant toute la Communauté : « On voit bien que nos cloîtres sont balayés par une enfant de quinze ans! c'est une pitié! Allez donc ôter cette toile d'araignée, et devenez plus soigneuse à l'avenir. » Dans les rares directions où je restais près d'elle pendant une heure, j'étais encore grondée presque tout le temps; et ce qui me faisait le plus de peine, c'était de ne pas comprendre la manière de me corriger de mes défauts. »

Mère Agnès de Jésus tenta un jour très timidement d'intervenir en faveur de sa jeune sœur, mais Mère Marie de Gonzague maintint énergiquement que la direction dont elle usait était la bonne. « La Mère Prieure s'appliquait en conscience à la mortifier au sujet de

l'humilité. Un jour que je confiais à cette Mère ma tristesse de voir ma jeune sœur mal soignée et toujours humiliée sans raison, elle me répondit : « Voilà bien l'inconvénient d'avoir des sœurs au couvent. On désirerait sans doute que Sœur Thérèse soit mise en avant, mais c'est tout le contraire que je dois faire. Elle est beaucoup plus orgueilleuse que vous ne pensez; elle a besoin d'être constamment humiliée. »

Non, Sœur Thérèse n'était pas orgueilleuse; mais il est vrai qu'elle avait été douée d'un caractère prodigieusement énergique. « Un caractère de cette trempe-là », comme disait la Mère Marie de Gonzague, n'avait guère besoin, au moins au point de vue moral, de tendres ménagements. Une direction sévère qui l'éprouvât lui était providentiellement précieuse. La sainte s'en rendait compte mieux que personne, c'est pourquoi elle était très sincèrement et très profondément reconnaissante à Mère Marie de Gonzague. Elle savait le prix infini des humiliations.

« Dans la Communauté, on croit généralement que vous m'avez gâtée de toute façon depuis mon entrée au Carmel; mais *l'homme ne voit que l'apparence, c'est Dieu qui lit au fond des cœurs*. O ma Mère, je vous remercie de ne m'avoir pas ménagée; Jésus savait bien qu'il fallait à sa petite fleur l'eau vivifiante de l'humiliation, elle était trop faible pour prendre racine sans ce moyen, et c'est à vous qu'elle doit cet inestimable bienfait. »

Quelques années plus tard Sœur Thérèse, déjà très malade, avait donné assez de preuves de sa vertu pour que la Mère Prieure et les religieuses les plus clairvoyantes ne missent plus en doute sa valeur intellectuelle et morale. « Le divin Maître, écrivait alors la sainte, a complète-

ment changé sa manière de faire pousser sa petite fleur : la trouvant sans doute assez arrosée, il la laisse maintenant grandir sous les rayons bien chauds d'un soleil éclatant. » Devant les créatures, elle suivait le chemin très périlleux des honneurs. Mais elle avait soin de considérer toujours dans la pure lumière qui l'éclairait son impuissance et son néant. Elle estimait que le Seigneur avait jeté un voile sur ses défauts intérieurs et extérieurs. « Ce voile m'attire quelques compliments de la part des novices, compliments sans flatterie, je sais qu'elles pensent ce qu'elles disent; mais vraiment cela ne m'inspire point de vanité, car j'ai sans cesse présent le souvenir de mes misères. » Quel souci constant de se tenir dans l'humilité, de se garder contre les tentations de l'orgueil! Sœur Thérèse, dès son enfance, avait remarqué combien les maîtresses sont adulées, mais elle avait eu l'âme trop noble pour s'abaisser à de basses flatteries. Plus tard, elle avait été témoin de l'influence corruptrice que peuvent exercer sur des supérieurs les louanges, les approbations des satellites. Elle a écrit avec un accent indéfinissable, qui est la résultante de multiples expériences et d'infinies réflexions : « Ah! comme il faut prier pour les Supérieurs; si l'on savait quel poison de louanges leur est constamment servi! » Sœur Thérèse, maîtresse des novices, n'aimait pas les âmes serviles et elle n'aurait pas commis la faute de tolérer les flatteries; elle permettait quelques compliments sincères, mais elle leur préférait encore et de beaucoup les critiques, les reproches même. Le fait est si exceptionnel, si rare, qu'il mérite d'être mentionné avec insistance.

« Quelquefois, il me vient un désir bien grand d'entendre autre chose que des louanges, mon âme se fatigue d'une

nourriture trop sucrée et Jésus lui fait servir alors une bonne petite salade bien vinaigrée, bien épicée... Elle m'est présentée par les novices au moment où je m'y attends le moins. Le bon Dieu soulève le voile qui leur cache mes imperfections; et mes chères petites Sœurs, voyant la vérité, ne me trouvent plus tout à fait à leur goût. Avec une simplicité qui me ravit, elles me disent les combats que je leur donne, ce qui leur déplaît en moi; enfin, elles ne se gênent pas plus que s'il était question d'une autre, sachant qu'elles me font un grand plaisir en agissant ainsi... Ah! vraiment c'est plus qu'un plaisir, c'est un festin délicieux qui comble mon âme de joie. Comment une chose qui déplaît tant à la nature peut-elle donner un pareil bonheur? Si je ne l'avais expérimenté, je ne pourrais le croire. »

L'humiliation devenant « un plaisir, un festin délicieux » demeure pour nous, qui n'y goûtons que de l'amertume, une énigme, un incroyable mystère. Par un effort de raison, nous pouvons cependant parvenir à comprendre qu'une âme infiniment désireuse de perfection, profondément persuadée que l'humilité est la première condition de tout progrès, soit heureuse des humiliations qui lui surviennent à l'improviste. Cette joie immédiate devant les humiliations imprévues ne serait-elle point la preuve la plus éclatante de la sainteté?

Il est un petit épisode de la vie de Sœur Thérèse à propos duquel une Sœur intime de la sainte déclara : « C'est le plus édifiant souvenir que j'aie gardé de la Servante de Dieu. » Les souvenirs édifiants laissés par Sœur Thérèse se compteraient certainement par centaines. Quel peut donc être ce souvenir précieux, le plus édifiant de tous? Ne croyons pas que ce soit un acte de mortification extraordinaire, c'est simplement l'acceptation joyeuse d'une humiliation imprévue. Voici le fait : Sœur Thérèse était exténuée par la fièvre. Une Sœur

converse lui apporta du jus de viande. La malade s'excusa. La Sœur insista. La sainte exposa qu'il lui était impossible de boire, qu'elle n'éviterait pas le vomissement, elle demanda humblement pardon à la Sœur converse, la remerciant de ses bons offices. Celle-ci se retira mécontente et dit à une autre Sœur : « Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus non seulement n'est pas une sainte, mais elle n'est pas même une bonne religieuse. » Sœur Thérèse comprit ces paroles et en fut toute joyeuse : « Entendre dire sur mon lit de mort que je ne suis pas une bonne religieuse, quelle joie! rien ne pouvait me faire plus de plaisir. » Et il était vrai que Sœur Thérèse en était « saintement joyeuse ». C'est avec raison que Mère Agnès de Jésus rapporte ce trait comme « le plus édifiant souvenir que l'une des religieuses ait gardé de la Servante de Dieu » car un acte de profonde, de spontanée, de parfaite humilité découvre mieux la sainteté que ne pourraient le faire les révélations, les prophéties, les visions et les extases. Mère Marie de Gonzague pouvait rendre à Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus, quelques instants avant sa mort, ce témoignage dont on ne saurait exagérer la valeur : « Mon enfant, vous êtes toute prête à paraître devant Dieu parce que vous avez toujours compris la vertu d'humilité. » Et Sœur Thérèse avec la simplicité des enfants de Dieu répondait : « Oui, je le sens, mon âme n'a jamais recherché que la vérité... oui, j'ai compris l'humilité du cœur. »

L'humilité fut donc la base, la pierre angulaire sur laquelle reposait la sainteté de Sœur Thérèse. Les novices ont rapporté qu'elle la recommandait sans cesse. « Il fallait toujours en revenir là. » Ce fut l'une des vertus les plus profondes de celle qu'on nomme avec raison, à ce point de vue, la petite sainte. « Pour trouver une

chose cachée, écrivait-elle à sa sœur Céline, le 2 août 1893, il faut se cacher soi-même... Voulez-vous apprendre quelque chose qui vous serve, dit l'*Imitation?* « Aimez à être ignoré et compté pour rien. » Les Sœurs l'ont dit, redit, et il faut le redire encore après elles : « C'est sur l'humilité qu'est fondée sa petite voie d'enfance. » Si nous nous représentions par une pyramide s'élevant jusqu'au ciel la sainteté de Sœur Thérèse, nous pourrions dire que l'humilité en fut plutôt la base, tandis que l'amour en fut plutôt le corps et la cime. Mais la comparaison clocherait et pourrait même induire certaines âmes en erreur. Car l'humilité de la sainte était elle-même imprégnée d'amour reconnaissant et magnanime, tant il est vrai que les vertus surnaturelles se compénètrent et qu'aucun symbole sensible ne peut les représenter d'une manière adéquate.

## II. Magnanimité de Sœur Thérèse dans ses désirs

La vertu d'humilité comme toutes les vertus morales pourrait, si elle n'était gouvernée par la prudence, entraîner l'âme dans certains excès. Le premier défaut qui résulterait d'une humilité mal comprise serait la pusillanimité. Une défiance excessive de soi-même entrave les facultés, les paralyse et les empêche de s'exercer selon toute leur puissance. D'autre part, le jugement par trop défavorable que nous porterions sur nous-mêmes serait nécessairement erroné, et l'erreur est un mal. Le saint, loin de tomber dans le défaut de l'humilité, qui d'une manière générale est la pusillanimité, possédera la qualité complémentaire, la magnanimité.

Sainte Thérèse d'Avila, dans ses œuvres mystiques et tout particulièrement dans son *Autobiographie*, avait mis soigneusement en garde les Carmélites ses filles contre certains défauts limitrophes de l'humilité.

« Que l'âme, écrivait-elle, méprise certaines fausses humilités et se garde bien de croire faire acte de cette vertu en ne reconnaissant pas les grâces de Dieu. La vérité à bien entendre ici, est que Dieu nous les accorde sans aucun mérite de notre part. Cette peur de la vaine gloire, quand Dieu commence à nous prodiguer ses trésors, abat le courage d'une âme, en lui persuadant qu'elle n'est pas capable de grands biens... Avec une nature telle que la nôtre, il nous est impossible, selon moi, d'avoir le courage des grandes choses, si nous ne sentons en nous l'assurance de la faveur divine. »

Il est évident, en effet, que pour avoir ce courage d'entreprendre de grandes choses, la première condition est de reconnaître avec autant de franchise que de sincérité les dons naturels et surnaturels d'intelligence, de volonté, de piété, de pureté, de zèle apostolique et de charité que Dieu sans aucun mérite de notre part nous a gratuitement impartis. Remarquons cependant que sainte Thérèse ne donne ce conseil audacieux de s'estimer grandement soi-même qu'aux âmes déjà parvenues à un degré élevé de perfection. Car si nous sommes encore pleins de concupiscence, irascibles, envieux, moins purs, dépourvus de piété, nous ne pourrons guère, dans cette atmosphère troublée de notre âme, nous apprécier exactement nous-mêmes, et discerner nos qualités de nos défauts. C'est aux âmes d'oraison que sainte Thérèse d'Avila donne ces conseils précieux que Sœur Thérèse avait certainement lus et médités.

« ... Il faut ouvrir notre âme à une grande confiance. Il nous est fort utile de ne pas resserrer nos désirs dans d'étroites limites; nous devons croire, au contraire, qu'en nous appuyant sur Dieu, nous pourrons, par de constants efforts, arriver avec le temps à la perfection où sont parvenus plusieurs saints. Si jamais leur âme n'eût conçu ces grands désirs, si peu à peu ils n'en étaient venus à l'exécution, ils ne seraient pas montés à un état si élevé. Dieu demande et aime des âmes courageuses, pourvu qu'elles soient humbles et ne se confient nullement en elles-mêmes... Avec une humble et sainte présomption, que les âmes arrivées à l'union divine se tiennent en haute estime. »

Tel est l'enseignement de sainte Thérèse sur l'union nécessaire de la magnanimité avec l'humilité. Nous avons indiqué sommairement combien Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus avait été humble, il ne nous sera pas difficile de montrer qu'elle fut magnanime au delà de tout ce que nous pourrions oser concevoir. Dès son jeune âge, nous l'avons vu, elle s'était sentie, par un secret instinct, née pour de grandes choses. L'exemple de Jeanne d'Arc ne cessait de se présenter à son esprit et elle était hantée par le désir de devenir, elle aussi, une grande sainte. Elle écrit :

« Ce désir pourrait sembler téméraire, si l'on considère combien j'étais imparfaite, et combien je le suis encore après tant d'années passées en religion; cependant je sens toujours la même confiance audacieuse de devenir une *grande sainte*. Je ne compte pas sur mes mérites, n'en ayant aucun; mais j'espère en Celui qui est la Vertu, la Sainteté même. C'est Lui seul qui, se contentant de mes faibles efforts, m'élèvera jusqu'à Lui, me couvrira de ses mérites et me fera sainte. »

Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus était, on s'en rendra compte en rapprochant cette citation des précédentes,

une digne fille de sainte Thérèse. Elle avait toujours aimé le grand, le beau. Il fut une époque où elle s'éprit de science et avec sa nature ardente acquit plus de connaissances en quelques mois que pendant toutes ses années d'études. Ses désirs impétueux prenaient vite le galop et atteignaient tout d'un trait jusqu'aux extrêmes limites du possible. Alors elle ne doutait de rien. Rien ne l'arrêtera quand elle sera persuadée qu'elle doit entrer au Carmel à l'âge de quinze ans. Timide au point de ne pouvoir exprimer ses pensées qu'en famille, elle exposera son projet apparemment si téméraire, à son père, à son oncle, au Supérieur du Carmel, à l'évêque de Bayeux. Elle en appellera à Rome et, malgré la défense expresse du Vicaire général, M. Révérony, elle parlera au Souverain Pontife, Léon XIII. Elle s'accrochera pour ainsi dire aux genoux du Pape et les gardes-nobles devront littéralement l'enlever. Benoît XV était mieux placé que personne pour apprécier la force d'âme de Thérèse en cette réception pontificale, c'est pourquoi il écrivait avec une profonde justesse :

« L'attitude de Thérèse ne changea pas devant l'insuccès de son direct et courageux appel au Pape. Oh! l'inutilité de ce long voyage, les marques de désapprobations et peut-être de mépris qui lui furent si largement infligées! Toutes ces épreuves n'allaient-elles pas ébranler sa résolution et lui faire préférer le conseil de l'homme à ce qu'elle avait cru être la volonté de Dieu? Mais l'héroïsme de la vertu suppose la constance et l'assiduité dans les actes. Plus elle se heurtait aux contradictions humaines, plus la jeune Thérèse multipliait ses actes de confiance et ses protestations d'abandon entre les mains divines, se préparant à gravir ainsi la cime de la perfection chrétienne par l'exercice des vertus propres à l'*enfance spirituelle.* »

Thérèse, en effet, ne cessait, comme elle l'écrit elle-même, d'espérer contre toute espérance : « Ma confiance ne diminuait pas et j'espérais entrer le 25 décembre, jour de Noël. » Elle fut, en effet, reçue au Carmel quelques mois plus tard. Nous avons dit l'impression de grandeur qu'elle avait produite sur les religieuses. Son désir de devenir une grande sainte et sa résolution de réaliser immédiatement sa sublime vocation par une fidélité héroïque au règlement, en imposaient. Elle se proposa un instant d'imiter les Pères du désert dans leurs mortifications magnanimes, mais l'Esprit-Saint qui la guidait lui ferma cette voie latérale qui n'était pas la sienne. Ses désirs, cependant, grandissant toujours, s'élevaient, se portaient en tous sens au delà des bornes du possible. Ne pouvant la citer intégralement, nous renvoyons le lecteur à cette page sublime de l'*Histoire d'une Ame*, dans laquelle Sœur Thérèse expose l'immensité de ses désirs : « O mon Bien-Aimé!... pardonnez-moi si je déraisonne en voulant redire mes espérances et mes désirs qui touchent à l'infini... » Et la sainte expose comment elle en est arrivée à sentir en elle-même et à la fois la vocation de guerrier, de prêtre, d'apôtre, de docteur, de martyr.

La vocation de guerrier : « Je me sens le courage d'un croisé, je voudrais mourir sur le champ de bataille pour la défense de l'Eglise. »

La vocation de prêtre : « Avec quel amour, ô Jésus, je vous porterais dans mes mains lorsque ma voix vous ferait descendre du ciel! Avec quel amour, je vous donnerais aux âmes! »

La vocation de docteur, d'apôtre : « Je voudrais éclairer les âmes... Je voudrais parcourir la terre, prêcher votre Nom et planter sur le sol infidèle votre croix glorieuse... Je voudrais être missionnaire... »

La vocation de martyr : « Ah! par-dessus tout, je voudrais le martyre. Le martyre! voilà le rêve de ma jeunesse; ce rêve a grandi avec moi dans ma petite cellule du Carmel... »

Le christianisme pour les sages de ce monde est une folie, folie du sacrifice, folie de l'amour, folie de l'apostolat, folie des désirs. Les désirs de Sœur Thérèse étaient humainement contradictoires, étant divins, éternels, infinis dans le temps et l'espace. Elle eût voulu être missionnaire dans toutes les parties du monde, jusque dans les îles les plus reculées, et cela depuis la création du monde jusqu'à la consommation des siècles. Elle eût voulu le martyre, mais sous toutes ses formes : flagellée, crucifiée, dépouillée comme saint Barthélemy, plongée dans l'huile bouillante comme saint Jean, broyée par la dent des bêtes comme saint Ignace d'Antioche, etc. Sur quelles forces la sainte se fondait-elle pour oser former de tels désirs? Sur sa faiblesse et son humilité. Incompréhensible antinomie de la petitesse et de la grandeur : « Y a-t-il une âme plus petite, plus impuissante que la mienne? Cependant, à cause même de ma faiblesse, ô Jésus, vous voulez combler d'autres désirs plus grands que l'univers. »

Reconnaissant à la lumière de l'Evangile et du don de sagesse que ses désirs d'être tout, d'embrasser toutes les vocations pourraient bien la rendre injuste, Sœur Thérèse reconnaît que sa vocation, celle qui comprenait et résumait toutes les autres, était l'amour. Dès lors, elle désire atteindre les limites de l'amour, elle désire aimer Jésus autant et plus que sainte Marie-Magdeleine. Elle avait entendu dire bien des fois, pendant les retraites et ailleurs, qu'il ne s'était pas rencontré une âme pure aimant plus qu'une âme repentante. Et elle s'était écriée : « Ah! que je voudrais faire mentir cette parole! » Elle

avait lu l'amour incomparable de sainte Thérèse pour Jésus, et voici qu'elle prétend non pas seulement égaler, mais surpasser cet amour. Elle confia un jour ce désir de son cœur à un prédicateur de retraite :

« Mon Père, je veux devenir une sainte, lui dit-elle, je veux aimer le bon Dieu autant et même plus que sainte Thérèse! — Quelle présomption! quel orgueil! lui répondit le prédicateur, bornez-vous à corriger vos défauts, à ne plus offenser le bon Dieu, à faire chaque jour de petits progrès et modérez vos désirs téméraires. — Mais, mon Père, je ne trouve pas que ce soient des désirs téméraires, puisque Notre-Seigneur a dit : « Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait. »

Le prédicateur maintint avec fermeté et réitéra instamment ses conseils modérateurs. « Ah! qu'ils sont rares à cause de nos péchés, écrivait sainte Thérèse d'Avila, les confesseurs qui ne soient pas d'une discrétion excessive. » Excusons les directeurs « qui en arrivèrent à effrayer Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus et à paralyser ses élans »; ses désirs étaient si exceptionnellement magnanimes et elle paraissait si jeune. Mais retirons-en une leçon précieuse. Quelque sublimes et magnanimes qu'ils soient, lorsque des désirs sont fondés sur l'humilité, sur la fidélité à la règle, sur la pureté du cœur, sur l'obéissance, ils ne peuvent qu'être inspirés de Dieu; que si, au contraire, ils relèvent de l'amour-propre, s'ils sont cause des moindres dérèglements, d'infidélités au devoir quotidien, alors ils ne sont qu'illusion et proviennent de la concupiscence ou de l'orgueil. Il aurait donc suffi au confesseur de se rendre compte si Sœur Thérèse était une religieuse humble, docile, régulière, en même temps que magnanime, pour pouvoir la rassurer entièrement. Et c'est ce que fit d'ailleurs le P. Alexis, des Récollets de Caen.

## III. Magnanimité de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus dans sa conduite

Parmi les pensées exprimées par sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus et recueillies par ses novices, l'une des plus pénétrantes et qui nous ouvre le plus d'infinies perspectives sur l'universalité de ses vues, est cette recommandation que l'on devrait se proposer en maxime de conduite : « Chacune, disait-elle, devrait agir comme si la perfection de l'Ordre dépendait de sa conduite personnelle. » La sainte, toute jeune qu'elle fût, se rendait bien compte que la perfection de son Ordre religieux, de l'Eglise, dépendait en partie de sa conduite. C'était certainement là une vue profonde. Un grand philosophe a dit : « Agis de telle manière que ta conduite puisse être érigée en règle universelle. » Avec plus de vérité nous pourrions, en nous inspirant de Sœur Thérèse, faire à l'âme chrétienne cette recommandation : « Chacune devrait agir comme si la perfection de l'Eglise dépendait de sa conduite personnelle. » Encore une fois, c'est évidemment envisager le devoir de très haut et avec une universelle magnanimité. Les âmes pusillanimes, tièdes, inquiètes, s'imaginent volontiers que dans d'autres circonstances de temps, de lieu, dans une autre famille, une autre association, une autre paroisse, une autre congrégation, un autre couvent, elles se sanctifieraient plus aisément. Le plus souvent, ce ne sont là que des illusions dangereuses ou encore de mauvaises excuses que nous invoquons pour déserter notre devoir. Un curé d'Ars, envoyé dans une mauvaise petite paroisse, la transforme ainsi que toute la région environnante. Thérèse Martin, à l'âge de quinze ans, entrée dans une

communauté qui comme la plupart présentait, à côté d'exemples très édifiants, d'autres répréhensibles, aurait très bien pu mener une vie facile et relâchée. Une Sœur qui était venue à Lisieux un peu avant cette époque et qui croyait y trouver la perfection de la sainteté n'avait pas tardé à être bien déçue : « Il est vrai qu'en entrant au Carmel de Lisieux, je trouvai la Communauté dans un état qui me donna quelque déception. Je croyais que toutes les Carmélites étaient des saintes; mais petit à petit je m'aperçus qu'il y avait des religieuses imparfaites. » Dans toute congrégation, dans toute association, dans tout Ordre qui n'a pas été récemment réformé par l'exemple et l'action d'une âme exceptionnellement sainte, il en est ainsi. Nous ne connaissons pas d'exemple d'Ordre religieux qui, cinquante années après sa fondation, n'ait souffert du relâchement. Lorsqu'on voit sainte Thérèse revenir dans le couvent de Saint-Joseph d'Avila, le premier qu'elle ait fondé et réformé, pour rétablir la ferveur quelque peu déclinante, on est moins étonné de constater de la tiédeur et du laisser-aller dans les meilleures communautés. Qu'un certain relâchement se fût introduit au Carmel de Lisieux quand Sœur Thérèse y entra, rien que de très ordinaire. L'entraînement général, sauf en quelques cas exceptionnels, est toujours vers un genre de vie honnête sans doute, mais médiocre. « Ce qui accentue, nous dit-on, l'héroïcité de la vertu de Sœur Thérèse, c'est qu'elle dut, pour se maintenir dans une fidélité parfaite, remonter un courant, ce qui exigeait vraiment une vertu extraordinaire. »

La magnanimité de la sainte, en effet, ne saurait être appréciée à sa juste valeur, que si l'on se rend compte de ce qui revient moins à son milieu qu'à son initiative toute personnelle. Il appartient à la magnanimité, à

l'héroïcité de la vertu chrétienne d'être militante. Avant de montrer comment Sœur Thérèse fut militante et pour ainsi dire *guerrière*, répétons qu'elle aimait avant tout la paix. « S'il s'élevait quelques difficultés, c'était toujours Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus qui, avec un tact et une habileté peu ordinaires, remettait la paix dans la Communauté. » Elle agissait de même dans sa famille et avec ses proches. « Elle n'allait au parloir que par charité. Si on lui demandait ses conseils, elle les donnait avec simplicité et humilité et se montrait toujours comme partout un ange de paix. » A l'égard de telle religieuse qui spontanément émettait toujours des opinions opposées aux siennes, la sainte s'appliquait à ne pas entrer en discussion, évitant les conflits, essayant de détourner la conversation; « car il est dit dans l'*Imitation* qu'il *vaut mieux laisser chacun dans son sentiment que de s'arrêter à contester.* » La présence dans la Communauté de quatre sœurs et d'une cousine germaine appartenant à la même famille devait infailliblement susciter des oppositions. Sœur Thérèse disait, avec quelle psychologie pénétrante et quel amour de la paix : « Il faut se faire pardonner d'habiter sous le même toit. »

L'esprit de conciliation chez la sainte était donc poussé jusqu'à la limite; elle était ce qu'on appelle en style monastique un excellent élément de communauté. Mais l'amour de la paix chez Sœur Thérèse n'entraînait pas les défauts qui lui sont si ordinairement annexés, nous voulons parler des concessions excessives que les natures pacifiques font inconsciemment aux personnes qui les entourent. Une estime exagérée de la paix, de la conciliation, est bien dangereuse, elle laisse s'introduire les abus, le relâchement chez les faibles et favorise

les exigences arbitraires et injustifiées des caractères intrigants et impérieux. Il y a jusque dans la vie monastique et religieuse un certain pacifisme conciliateur, qui, à de multiples points de vue, est pire que les fautes passagères ou même que les divisions et que la lutte. Par une excessive tolérance mutuelle qui de son vrai nom devrait être appelée une complicité tacite, des religieux ou des religieuses qui se doivent la correction fraternelle, en arrivent à se permettre des libertés avec la règle, des transgressions conduisant peu à peu une Communauté ou tout un Ordre au relâchement.

On pourrait se demander comment, du vivant même de la vénérable fondatrice, Mère Geneviève de Sainte-Thérèse, dont nous avons loué les vertus, qui avait été tant de fois prieure, dont l'autorité morale devait être incontestée, la Communauté avait pu souffrir de quelques divisions et être entravée dans son ascension vers la perfection. Mère Geneviève avait été, semble-t-il, un peu trop conciliante; par un excès de modestie, d'abnégation, qui nous la rend d'ailleurs si vénérable, elle avait abandonné une partie de son autorité à des mains moins expérimentées et moins sûres que les siennes. Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, non moins humble que Mère Geneviève, mais incomparablement plus vigilante et plus ferme, aidée d'ailleurs par ses sœurs et les religieuses ferventes, allait, principalement par son exemple constamment héroïque, rendre à la Communauté toute la ferveur de ses débuts. « Quand toutes manqueraient à la règle, répétait-elle, ce n'est pas une raison pour nous justifier. Chacune devrait agir comme si la perfection de l'Ordre dépendait de sa conduite personnelle. » En pratiquant à la lettre et constamment de tels principes, on sauve le monde.

« La Servante de Dieu, nous atteste l'une de ses Sœurs, était, quand il y avait lieu, intrépide, aimant mieux braver le courroux des Sœurs, de la Supérieure, et s'exposer même à sortir de la Communauté plutôt que de laisser s'égarer une novice dans une voie dangereuse. »

Cette déposition fait allusion à un épisode relaté dans l'*Histoire d'une Ame*. La sainte l'a confié avec sa manière simple jusqu'à l'ingénuité et qui donne infailliblement le change aux esprits non prévenus, lesquels prendront pour un acte tout naturel un trait d'héroïsme. C'était avant qu'elle eût été chargée de diriger les novices. Elle avait reçu la permission de s'entretenir avec une novice converse plus âgée qu'elle de sept ans. Sainte Thérèse, la fondatrice des Carmélites déchaussées, avait, en effet, conseillé de tels entretiens, et les *Constitutions* les autorisent afin que les Sœurs — avec l'agrément, bien entendu, de la Prieure — « puissent s'enflammer davantage en l'amour de leur Époux ». Notons que, selon l'esprit et la lettre même de ce point de Règle, les religieuses qui profitent de telles entrevues sont tenues à se corriger fraternellement. Sinon, ces entretiens deviendraient un véritable abus, « ressemblant, ainsi que l'écrit la sainte, à ceux des amies du monde ». Cette compagne du noviciat avait conçu pour la Prieure « une affection trop naturelle ». Bien des choses dans sa conduite paraissaient « regrettables ». Il n'est point douteux qu'en faisant une remontrance grave à sa compagne, la sainte pouvait atteindre indirectement et par contre-coup la Prieure. Car la religieuse, que Sœur Thérèse songeait à avertir, n'était sans doute point la seule qui aimât trop naturellement la supérieure, et ainsi c'était un abus, d'ailleurs trop fréquent dans les Communautés, qu'elle allait

dénoncer. Elle avait parfaitement prévu et pesé toutes les conséquences et toute la portée de son acte. « Ce fut en la fête de l'Immaculée Conception, le 8 décembre 1892, jour inoubliable pour moi », a déclaré au Procès de canonisation l'heureuse religieuse qui eut la vertu d'accepter et de comprendre les remontrances de la sainte. « Je me gardais bien, a écrit Sœur Thérèse, de vouloir devancer l'heure du bon Dieu. Réfléchissant un jour sur cette permission qui nous avait été donnée de nous entretenir ensemble, je vis clairement qu'il ne fallait plus craindre de parler... Je suppliai Notre-Seigneur de mettre sur mes lèvres des paroles douces et convaincantes, ou plutôt de parler lui-même pour moi... A l'heure marquée pour notre entrevue, ma pauvre petite Sœur vit bien dès le début que je n'étais plus la même, elle s'assit à mes côtés en rougissant. » La religieuse, en effet, vingt ans plus tard, confirmait au Procès ce récit de Sœur Thérèse. « Elle m'embrassa, dit-elle, ce qu'elle ne faisait jamais, si bien que je me demandais ce qui allait arriver. » A la douceur, à la tendresse succédèrent en effet les paroles les plus franches et les plus décisives :

« Votre affection est toute naturelle, ce qui non seulement est un grand obstacle à votre perfection, mais met votre âme dans un grand danger; si vous devez toujours vous conduire ainsi, vous auriez mieux fait de rester dans le monde... » Et Sœur Thérèse, après avoir parlé en ces termes durant quelque temps, termina la correction fraternelle par cet avertissement : « Si notre Mère s'aperçoit que vous avez de la peine, vous pouvez très bien lui raconter tout ce que je viens de vous dire. J'aime mieux qu'elle me renvoie du Monastère, si elle le veut, que de manquer à mon devoir en ne vous avertissant pas pour le bien de votre âme... »

L'intervention vertueuse de Sœur Thérèse fut bénie de Dieu. Combien d'âmes pacifiques qui, en pareille occurrence, se seraient dérobées, auraient battu en retraite par quelque voie oblique, tangente au devoir héroïque et dangereux. Mais précisément c'est cette petite, mesquine diplomatie pacifiste qui favorise les abus et encourage tous les relâchements. Sœur Thérèse, ainsi qu'on nous l'a dit, était tout le contraire d'une nature molle, résignée, sceptique, elle semblait prédestinée par tempérament à l'action, à la lutte. Par la méditation et l'étude constante de l'Écriture Sainte, elle avait compris que la vie de l'âme chrétienne ici-bas doit être un combat, que Jésus est venu en un sens « apporter sur la terre non la paix, mais le glaive ». Dans cette correction toute fraternelle, Sœur Thérèse nous a conté, en s'adressant à Mère Marie de Gonzague, avec quelle douceur elle avait procédé. D'autres ont complété son récit en ajoutant qu'elle avait déployé une sagesse et une fermeté capables de « terrasser » l'abus trop longtemps toléré.

« Je me rappellerai toujours cette époque comme un temps de grâces. » C'est la sainte qui écrit ces paroles significatives. L'épisode, sur lequel nous avons à dessein insisté, se produisit en décembre 1892. Au début de 1893, Mère Agnès de Jésus était élue Prieure. Sœur Thérèse ne tardait pas à être officieusement chargée de la direction spirituelle du noviciat. Le premier travail qu'elle avait opéré en corrigeant fraternellement l'une de ses Sœurs ne devait être « que le prélude du tableau de maître » dont l'exécution lui était désormais confiée. Quand, dans une Communauté ou un Ordre religieux, les novices reçoivent une formation exemplaire et durable, les progrès de la réforme religieuse ne sont plus qu'une affaire de temps. Dès l'abord la sainte avait jugé,

en embrassant d'un regard l'ascension à opérer, que l'entreprise dépassait ses propres moyens. Mais sa faiblesse faisait sa force, elle ne comptait que sur le bras de Dieu. Elle jugea qu'elle devait avant tout s'effacer, se renoncer elle-même pour laisser agir la grâce.

Dans la formation des âmes la sainte nous indique deux conditions. La première, très difficile : « est d'oublier ses goûts, ses conceptions personnelles et de guider les âmes, non par sa propre voie, par son chemin à soi, mais par le chemin particulier que Jésus leur indique ». La seconde, plus difficile encore, consiste à déployer une vigilance constante, une fermeté sans emportements, comme sans faiblesses :

« Le plus difficile, ce qui me coûte par dessus tout : c'est d'observer les fautes, les plus légères imperfections et de leur livrer une guerre à mort. J'allais dire : malheureusement pour moi, — mais non, ce serait de la lâcheté — je dis donc : heureusement pour mes Sœurs, depuis que j'ai pris place dans les bras de Jésus, je suis comme le veilleur observant l'ennemi de la plus haute tourelle d'un château fort. Rien n'échappe à mes regards; souvent, je suis étonnée d'y voir si clair... J'aimerais mieux recevoir mille reproches que d'en adresser un seul, mais je sens qu'il est très nécessaire que cette besogne me soit une souffrance... Je sais, ma Mère, que vos petits agneaux me trouvent sévère!... S'ils lisaient ces lignes, ils diraient que cela n'a pas l'air de me coûter le moins du monde de courir après eux, de leur montrer leur belle toison salie, ou bien de leur rapporter quelques flocons de laine qu'ils ont accrochés aux ronces du chemin. Les petits agneaux peuvent dire tout ce qu'ils voudront : dans le fond, ils sentent que je les aime d'un très grand amour; non, il n'y a pas de danger que j'imite le mercenaire qui, voyant venir le loup, laisse le troupeau et s'enfuit. »

La sainte, on s'en rend compte, n'estimait pas qu'on pût maintenir et accroître la régularité dans une Communauté en fermant les yeux sur les fautes, sur les imperfections légères, en ne sévissant pas. Un couvent au milieu du monde est comme une citadelle investie, entourée d'ennemis, elle court le risque d'être envahie par trahison, par des tentatives souterraines. Le monde se trompe étrangement lorsqu'il s'imagine que les âmes contemplatives n'ont pas à combattre. Sainte Thérèse d'Avila concevait ses couvents comme des *Castillos*, c'est-à-dire comme des citadelles de perfection destinées à maintenir l'esprit religieux dans la chrétienté. La conception de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus n'est pas au fond différente : « Elle est comme le veilleur observant l'ennemi de la plus haute tourelle d'un château fort. » Et elle est toujours prête à jeter le cri d'alarme, à dénoncer le relâchement et à le combattre.

L'âme chrétienne, surtout celle qui se voue à la sainteté, doit guerroyer, c'est la loi inéluctable. Sœur Thérèse le savait : « Le Seigneur, écrivait-elle, m'a fait la grâce de n'avoir nulle peur de la guerre; à tout prix, il faut que je fasse mon devoir. » Sur son lit de mort, elle guerroyait encore contre ses moindres défaillances et celles de ses Sœurs. Mère Agnès de Jésus étant venue la visiter lui dit un jour en la plaisantant aimablement : « Eh bien, il est abattu, notre guerrier. » Sœur Thérèse répondit : « Je ne suis pas un guerrier qui a combattu avec des armes terrestres, mais avec le glaive de l'esprit qui est la parole de Dieu. Aussi la maladie n'a pu m'abattre. Pas plus tard qu'hier soir, je me suis servie de mon glaive contre une novice... Je l'ai dit : Je mourrai les armes à la main. » Elle tint parole. Une religieuse étant venue se plaindre à tort, Sœur Thérèse la raisonna d'abord vainement, puis

en vint aux reproches sévères : « Quel combat que cette novice, dit l'infirmière, cela devrait vous faire peur de la revoir. — Un bon soldat, répartit la Servante de Dieu, n'a pas peur du combat, est-ce que je n'ai pas dit que je mourrai les armes à la main? »

Pour peu qu'on ait étudié le Nouveau Testament, il est impossible de ne pas rapprocher ces déclarations de la doctrine de saint Paul. « Combattez, recommandait l'apôtre, comme un bon soldat du Christ Jésus. » « Je ne suis pas un guerrier, disait Sœur Thérèse, qui a combattu avec des armes terrestres », et l'apôtre avait dit : « Revêtez l'armure de Dieu car nous avons à soutenir non une guerre corps à corps et jusqu'au sang, mais une guerre spirituelle contre les séductions, les grandeurs, les puissances des ténèbres sur cette terre, les esprits mauvais dans le ciel. » Sœur Thérèse mettait exactement en pratique la doctrine de saint Paul. La petite sainte brûlée par le zèle de la maison de Dieu osa un jour s'élever en public avec véhémence contre une usurpation et un abus évident du pouvoir. Le défenseur au Procès de canonisation jugea avec raison cet acte magnanime : « C'est le propre des saints de ne s'indigner et de ne s'émouvoir que lorsqu'ils voient Dieu offensé ; lorsqu'un motif grave légitime un mouvement de zèle, alors la colère, ainsi que l'enseigne le Docteur angélique, est louable [1]. »

Le promoteur du Procès de canonisation, étonné de

[1] « Omni laude digne *Dei* famula, quæ acta zelo justitiæ et divini honoris non dubitavit sese objicere iræ et vindictæ illius quæ ob suum ingenium, si antistita fuisset electa, facile ab eadem poterat pœnas expetere apertæ illius improbationis : *dilexit enim justitiam et odivit iniquitatem.* Sanctorum autem est tum solummodo commoveri, dolere, indignari quum injuriam Deo afferri videant : iræ, si qua fuit, motum causa irascendi egregie defendit, ut scribit Angelicus : « Secundum rationem rectam, tunc irasci est laudabile. »

n'ouïr que des éloges au sujet de la Servante de Dieu, interroge et presse l'une de ses propres sœurs de lui signaler au moins une petite tendance défectueuse. Sœur Geneviève qui, à n'en juger que par l'*Histoire d'une Ame* et ses dépositions au *Procès*, est la franchise même, répond après un instant de réflexion : « Elle montrait quelquefois de la sévérité dans la conduite des novices; mais je ne puis vraiment dire que ce fut un défaut. C'était une sainte colère, qui ne lui faisait pas perdre la possession d'elle-même, ni la paix. »

C'était une sainte colère, on ne saurait mieux s'exprimer, car ce sont les expressions mêmes dont se sert saint Thomas d'Aquin, dans l'article auquel se référait tout à l'heure le défenseur de Sœur Thérèse. En certaines circonstances, il est vrai assez rares, la sainte colère, qui ne fait pas perdre la paix ni la possession de soi, est une vertu, un devoir. « Sans la colère, écrivait saint Jean Chrysostome, ni la vérité ne progresse, ni les lois ne subsistent, ni les fautes ne sont réprimées... La patience excessive fomente les vices, encourage les négligences, induit dans la voie du mal non seulement les méchants, mais même aussi les bons. » En citant ces paroles, saint Thomas d'Aquin les approuvait entièrement. On peut pécher, enseignait-il, pour n'avoir pas usé d'une sainte colère, quand il était expédient ou nécessaire.

## IV. Le don surnaturel de Force.

Par quel moyen Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus pouvait-elle trouver cette magnanimité, cette intrépidité audacieuse qui lui permettaient de braver toutes les difficultés? Et comment surtout parvenait-elle à concilier

cette magnanimité, cet héroïsme avec son humilité profonde et la conscience de son impuissance? Contradiction humainement insoluble! Petitesse et grandeur, quelle antinomie et comment la résoudre?

Sœur Thérèse nous a expliqué elle-même très simplement, au moyen d'une comparaison toute moderne, comment, en se faisant très petite, en s'abaissant jusqu'à terre, elle obtenait une puissance infinie et pouvait s'élever jusqu'aux cieux. Le symbole de l'ascenseur divin est bien connu de tous les disciples de la sainte, c'est un exemple si utile à l'intelligence de sa doctrine que nous devons citer intégralement la description qu'elle nous en donne :

« Vous le savez, ma Mère, mon désir a toujours été de devenir sainte, mais, hélas! j'ai toujours constaté, lorsque je me suis comparée aux saints, qu'il existe entre eux et moi la même différence que nous voyons dans la nature, entre une montagne dont le sommet se perd dans les nuages et le grain de sable obscur foulé sous les pieds des passants. Au lieu de me décourager, je me suis dit : « Le bon Dieu ne saurait inspirer « des désirs irréalisables; je puis donc, malgré ma petitesse, « aspirer à la sainteté. » Me grandir, c'est impossible! Je dois me supporter telle que je suis, avec mes imperfections sans nombre; mais je veux chercher le moyen d'aller au ciel par une petite voie bien droite, bien courte, une petite voie toute nouvelle. Nous sommes dans un siècle d'inventions : maintenant, ce n'est plus la peine de gravir les marches d'un escalier; chez les riches, un ascenseur le remplace avantageusement. Moi, je voudrais trouver un ascenseur pour m'élever jusqu'à Jésus; car je suis trop petite pour gravir le rude escalier de la perfection. Alors, j'ai demandé aux Livres saints l'indication de l'*ascenseur*, objet de mon désir; et j'ai lu ces mots sortis de la bouche même de la Sagesse éternelle : « Si quelqu'un est

tout petit, qu'il vienne à moi... » Ah! jamais paroles plus tendres, plus mélodieuses ne sont venues réjouir mon âme. L'ascenseur qui doit m'élever jusqu'au ciel, ce sont *vos bras*, ô Jésus. »

Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus n'a pas écrit de page plus importante concernant la *Voie d'Enfance spirituelle.* Comment elle parvint à la sainteté sans gravir les degrés pénibles de la vertu tels qu'ils sont décrits dans certains traités complexes de perfection, c'est justement en s'abaissant, en se faisant de plus en plus petite et en se confiant en même temps dans l'infinie bonté et la toute-puissance de Jésus. Loin de chercher à se grandir, loin de compter sur l'énergie de sa volonté, elle se défie de plus en plus d'elle-même, elle se confond dans son néant : « Pour cela, je n'ai pas besoin de grandir, il faut au contraire que je reste petite, que je le devienne de plus en plus. » Il ne s'agit pas ici d'une vertu humaine toute fondée sur la culture méthodique de la volonté. Ce sont les bras de Jésus qui viendront prendre le petit enfant et le transporteront au sommet des degrés. Les bras de Jésus sont l'ascenseur, autrement dit et en style théologique, ils sont le Don de Force. « Les bras, écrit saint Jean de la Croix, symbolisent cette force, et notre faiblesse, en s'y appuyant, se transforme et participe à la force de Dieu. *Fecit potentiam in brachio suo... et exaltavit humiles*, il a mis la force dans son bras et il a exalté les humbles. »

Répétons-le et notons-le bien, car il n'est point de distinction plus ignorée des chrétiens, plus négligée par les écrivains spirituels eux-mêmes, il ne s'agit pas ici, encore une fois, de la vertu humaine de force qui est la troisième vertu morale, il s'agit du quatrième don du

Saint-Esprit qui est le *don de Force*. Que l'on étudie donc la doctrine catholique des dons du Saint-Esprit telle qu'elle est exposée par les Pères de l'Eglise et par saint Thomas d'Aquin, et l'on ne commettra pas de méprise, et l'on comprendra plus distinctement et plus profondément combien juste et divinement inspiré est le langage de Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus lorsqu'elle écrit : « L'ascenseur qui doit m'élever jusqu'au ciel, ce sont vos bras, ô Jésus ! » Ce n'est pas que la sainte nous demande d'attendre passivement sans aucun effort, sans aucune tentative de notre part, que la vertu divine, la Force de Jésus vienne nous prendre dans les bas-fonds pour nous enlever jusqu'aux sommets de la perfection. Sœur Thérèse expliquait aimablement à ses novices comment elles devaient toujours s'efforcer « *de lever leur petit pied* » pour gravir la première marche de l'escalier, jusqu'à ce qu'enfin Jésus vienne les secourir gratuitement, sans mérite comme sans autre effort de leur part. Mais entre cette bonne volonté initiale, qui se fait toute petite, qui attend tout de Jésus, et la confiance, le culte voué par le moraliste humain à la volonté, la distance est immense, infinie, surnaturelle.

Comme on demandait un jour à Sœur Thérèse : « Vous avez dû beaucoup lutter pour vous vaincre aussi parfaitement? » elle répondit avec un accent indéfinissable : « Oh ! ce n'est pas cela ! »

En prenant connaissance de certaines pages où sa perfection, ses actes d'héroïsme, sont envisagés comme résultant de la vertu humaine de force, sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, avec ce même accent indéfinissable qu'elle prenait spontanément lorsqu'elle parlait des vérités surnaturelles, se serait écriée : « Oh ! ce n'est pas cela ! » Pour comprendre aussi exactement que possible

la sainteté de Sœur Thérèse et sa Voie d'Enfance Spirituelle, quittons résolument la terre, ne nous plaçons pas à un point de vue trop humain, élevons nos esprits par l'humilité et la prière dans l'ordre surnaturel, ayons recours aux Dons du Saint-Esprit, au don de Sagesse, au don de Force, à la Charité.

Sœur Geneviève de la Sainte-Face a rapporté au Procès de canonisation ce trait si caractéristique, qu'avant d'avoir appris par le questionnaire du Promoteur à classer les vertus, elle ordonnait celles de la sainte sous la vertu de Force. Mais Sœur Geneviève savait mieux que personne combien cette Force était surnaturelle chez Sœur Thérèse, sans rien présenter de laborieux et de guindé. Force toute imprégnée d'humilité et d'amour; c'est en s'humiliant constamment aux pieds du Christ, c'est en s'unissant à Lui par l'adoration, l'abandon, que sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus obtenait d'en haut la force de continuer sans interruption sa vie constamment magnanime et héroïque.

## CHAPITRE III

# TROISIÈME ANTINOMIE POSITIVE : LA JOIE INTIME DANS LA SOUFFRANCE. LE DON DE L'AMOUR.

« *Gloriabor in infirmitatibus meis.* »
(2 Cor., C. 12, v. 9.)

De toutes les contrariétés ou antinomies que nous avons constatées dans la vie spirituelle de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, la plus flagrante comme aussi la plus mystérieuse est celle de la joie dans la souffrance. Comment peut-on se réjouir dans les tribulations? Est-ce possible et quel mystère? Jésus, dès le discours sur la montagne, a proclamé la béatitude de ceux qui souffrent et qui pleurent. L apôtre saint Paul a érigé en principe de vie cette maxime : se réjouir dans ses infirmités. Et combien de saints et de disciples de Jésus ont depuis lors extrait leur joie la plus intime de leurs épreuves les plus crucifiantes. Néanmoins, entre tous les bienheureux et les saints, il nous semble que Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus s'est particulièrement distinguée par sa résolution formelle de supporter toutes sortes d'épreuves et de martyres avec le sourire.

Mais la sainte a-t-elle vraiment beaucoup souffert? Comme elle était parvenue par un transcendant héroïsme

de tous les instants à garder toujours une physionomie gracieuse, beaucoup parmi les religieuses qui la coto yèrent purent en douter.

« Mon âme, écrivait la sainte à sa Prieure, Mère Marie de Gonzague, a connu bien des genres d'épreuves; j'ai beaucoup souffert ici-bas! Dans mon enfance, je souffrais avec tristesse; aujourd'hui, c'est dans la paix et la joie que je savoure tous les fruits les plus amers. Pour ne pas sourire en lisant ces pages, il faut, je l'avoue, que vous me connaissiez à fond, ma Mère chérie; car est-il une âme apparemment moins éprouvée que la mienne? Ah! si le martyre que je souffre depuis un an apparaissait aux regards, quel étonnement! »

Dans cette sorte de confidence tout intime la sainte, on l'a remarqué, disait à sa Prieure : « Pour ne pas sourire en lisant ces pages, il faut que vous me connaissiez à fond. » Ainsi donc Sœur Thérèse nous en avertit expressément : pour la connaître à fond, il faut comprendre la signification de son sourire, il faut pénétrer toute l'étendue et la profondeur de son martyre.

Le martyre avait toujours été son grand idéal. « Le martyre, voilà le rêve de ma jeunesse; ce rêve a grandi avec moi dans ma petite cellule du Carmel. » Dans les dernières années de son existence, la sainte avait atteint jusqu'à la folie du martyre. « Pour me satisfaire, écrivait-elle, il me les faudrait tous. » Tous les martyres : non pas seulement le martyre physique, mais aussi le martyre moral, celui qui tourmente la conscience. Ainsi, pour ne prendre qu'un exemple, Sœur Thérèse avait toujours été la chasteté même : « Il faut avoir vu la Servante de Dieu, atteste Mère Agnès, pour juger de sa pureté... Elle était comme enveloppée d'innocence; et bien qu'elle m'ait révélé n'avoir jamais été tentée contre la sainte

vertu, elle observait une grande vigilance pour garder jusqu'au dernier soupir l'intégrité de son trésor. » Quoique cette vertu fût à la sainte plus précieuse que la prunelle de ses yeux, elle avoua : « avoir regretté de ne pas souffrir les tentations contre la chasteté pour offrir au bon Dieu tous les genres de martyre ». Nous ne comprenons plus aujourd'hui cette folie du martyre, il faut remonter jusqu'au moyen âge et aux temps apostoliques pour la retrouver dans toute son intensité. Par la véhémence de ce sentiment, sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus semble s'être retrempée dans les sources vives et sanglantes de la foi primitive. Au jour de sa profession, dans le billet qu'elle portait sur son cœur, elle avait écrit :

« O Jésus, mon divin Epoux... faites que pour vous je meure martyre; donnez-moi le martyre du cœur ou celui du corps. Ah! plutôt donnez-les moi tous deux! »

Jésus le divin Époux, qui ne se laisse pas vaincre en générosité, exauça en ce beau jour de sa profession la prière de sa fiancée, il lui donna plus qu'elle n'avait demandé, qu'elle n'aurait pu même concevoir. Car Sœur Thérèse n'envisageait que deux genres de martyre : celui du cœur et celui du corps. Or, il en était un troisième auquel elle ne songeait pas, le plus douloureux de tous, et qui devait lui être largement accordé, celui de l'esprit ou de l'âme même. Et ces trois martyres, remarquons-le bien, ne furent pas successifs, ils furent simultanés. Cette complication, cette synthèse des trois martyres : du corps, du cœur, de l'âme, qui comme autant de bourreaux viennent à la foi torturer la petite sainte sur un chevalet de douleurs, voilà ce qu'il est difficile et même impossible de bien concevoir. Qu'on n'aille pas croire que nous exagérons, les témoignages

que nous apporterons, pour peu qu'on les médite, démontreront que nous atténuons plutôt : « Il n'y a pas de termes pour expliquer ces choses, écrivait Sœur Thérèse, et je serai toujours au-dessous de la réalité. »

## I. Le martyre du corps.

Le martyre du corps, d'après les indications de la sainte elle-même, commença un an et demi environ avant sa mort. C'était à la veille du Vendredi-Saint, Sœur Thérèse avait accompli à la lettre toutes les observances du carême, jeûnes, abstinence, etc. Elle se sentait très forte. Ah! qu'il faut se défier de cette impression de force et de santé, de cette euphorie, chez les personnes à la fois soutenues et minées par une fièvre intérieure!

« Le jour du Vendredi-Saint, à la première heure, Jésus me donna l'espoir d'aller bientôt le rejoindre dans son beau ciel. Oh! qu'il m'est doux ce souvenir! Le jeudi soir, n'ayant pas obtenu la permission de rester au Tombeau la nuit entière, je rentrai à minuit dans notre cellule. A peine ma tête se posait-elle sur l'oreiller que je sentis un flot monter en bouillonnant jusqu'à mes lèvres; je crus que j'allais mourir et mon cœur se fendit de joie. Cependant, comme je venais d'éteindre notre petite lampe, je mortifiai ma curiosité jusqu'au matin et m'endormis paisiblement. A cinq heures, le signal du réveil étant donné, je pensai tout de suite que j'avais quelque chose d'heureux à apprendre; et, m'approchant de la fenêtre, je le constatai bientôt en trouvant notre mouchoir rempli de sang O ma Mère, quelle espérance! J'étais intimement persuadée que mon Bien-Aimé, en ce jour anniversaire de sa mort, me faisait entendre un premier appel, comme un doux et lointain murmure qui m'annonçait son heureuse arrivée. »

Cette page est certainement l'une des plus belles écrites par la sainte et l'une des plus caractéristiques de sa manière toute simple et toute naïve. Le style est limpide, coulant. Les incroyants, moins bienveillants envers la petite Sœur Thérèse, répéteront : « qu'elle trempait sa plume dans l'eau de rose ». Mais qu'on perce les apparences et qu'on s'efforce de réaliser, ne fût-ce qu'en imagination ou par le souvenir, cette scène, et l'on reconnaîtra sans peine tout ce qu'elle contient d'héroïsme. Lorsque des hommes très courageux, des soldats, des officiers valeureux, atteints d'une blessure grave à la poitrine, alités depuis quelques jours, sentaient tout à coup le flot de sang *monter en bouillonnant jusqu'à leurs lèvres*, lorsqu'ils portaient précipitamment à leur bouche leur mouchoir qu'ils ensanglantaient, leur physionomie convulsée, leurs regards désespérés et implorants en disaient long sur leur intime détresse. L'hémoptysie, le premier vomissement de sang précurseur de la mort, surtout lorsqu'il n'est nullement prévu, est horrible à la nature. Il n'y a guère que les âmes religieuses pour accepter paisiblement, joyeusement, de pareilles épreuves. La petite Sœur Thérèse nous parle à ce sujet « du *doux* et lointain murmure qui annonce l'heureuse arrivée de l'époux ». C'est sa manière d'écrire et de prendre en simplicité les événements les plus dramatiques; mais ne nous méprenons pas sur l'héroïsme transcendant que suppose une telle possession de l'âme. « Je crus un instant que j'allais mourir et mon cœur se fendit de joie. »

Cet accès de joie est-il hors de la mesure, est-il l'effet d'une exaltation fiévreuse? Non, par l'ascétisme de petitesse qu'elle a pratiqué sa vie durant, par la soumission consciencieuse au règlement, par la mortification de sa sensibilité dans les moindres occasions, la sainte a acquis

un empire inouï sur toutes ses facultés. Nous avons dit que l'ascétisme de petitesse à la limite rejoignait l'ascétisme de grandeur. Nous le constatons maintenant. Au moment même, l'un des plus tragiques de la vie, où Sœur Thérèse entend sonner pour la première fois le glas de la mort, elle réprime encore, tant l'habitude vertueuse est devenue chez elle victorieuse de la concupiscence, sa curiosité naturellement impatiente : « Comme je venais d'éteindre notre petite lampe, je mortifiai ma curiosité jusqu'au matin. »

Quelle question cependant est plus capable d'angoisser la curiosité de l'homme que celle de savoir s'il va mourir tout à l'heure? Cette petite mortification de la jeune Carmélite, ne rallumant pas sa lampe pour s'assurer si c'est bien du sang qu'elle a vomi, est simplement sublime. Mais peut-être que son excès de joie, l'effort qu'elle a dû produire pour dompter sa curiosité, vont l'agiter, la tenir éveillée. Ah! n'attribuons pas cette résignation surnaturellement héroïque à une vertu humaine et stoïque de force. Il s'agit ici du Don de force, l'un des sept Dons de l'Esprit-Saint. « Au jour de ma Confirmation, affirmait Sœur Thérèse, j'ai reçu la Force de souffrir. » Ne confondons pas ce Don, même avec la vertu chrétienne de force. La vertu, enseigne saint Thomas d'Aquin, soumise à la raison, requiert une délibération, un effort, elle présente d'ordinaire encore dans son exercice quelque lenteur et quelque labeur. Les Dons du Saint-Esprit, au contraire, disposent nos facultés à se soumettre spontanément aux indications providentielles. Parce qu'elle s'est disposée par l'humiliation aux inspirations, c'est sans effort humain, sans hésitation, que la sainte laisse son intelligence et sa volonté obéir aux souffles de l'Esprit. Et c'est pourquoi précisément elle s'abandonne en paix

à un sommeil profond et tranquille. La nuit se passe. La cloche sonne. Alors, comme une fiancée qui aurait remis au lendemain l'ouverture d'une lettre précieuse, elle se lève promptement sachant qu'elle a « quelque chose d'heureux à apprendre ».

Bientôt habillée, Sœur Thérèse, recueillie et paisible, descend à la chapelle, récite Prime avec grande ferveur. Soutenue par sa joie intérieure, elle ne ressent aucune fatigue, aucune souffrance. « J'avais hâte d'être aux genoux de ma Mère pour lui confier mon bonheur. J'obtins facilement la permission de finir mon carême comme je l'avais commencé. » C'était le Vendredi-Saint. Sœur Thérèse se donna la discipline durant trois *Miserere*, car elle était heureuse de souffrir quelque peu pour l'amour de Jésus-Christ. Dans la soirée, presque à jeun, n'ayant pris tout au plus qu'un peu de pain sec et d'eau froide, elle s'adonna à des occupations ménagères. Elle était montée sur un escabeau, lavant les vitres des grandes fenêtres. Une novice qui l'aperçut, la voyant livide et soupçonnant la gravité d'un mal intérieur, s'offrit par pitié affectueuse à la remplacer. Mais elle refusa, travailla, fit pénitence et pria jusqu'à la nuit. Enfin, elle regagna sa cellule. « Le soir de cet heureux jour, écrit-elle, je rentrai pleine de joie dans notre cellule et j'allais encore m'endormir doucement, lorsque mon bon Jésus me donna, comme la nuit précédente, le même signe de mon entrée prochaine dans l'éternelle vie. »

Ne croyons pas que la sainte se fît illusion. Elle avait toujours prévu qu'elle mourrait jeune. Elle fut d'ailleurs, nous dit-on, la personne la plus dépourvue d'illusions en toutes choses et particulièrement en ce qui la concernait. L'humilité est absolument vraie et ne déforme rien, c'est un miroir sans défaut et sans tache et qui représente au

physique et au moral notre personnalité et les événements tels qu'ils sont. Sœur Thérèse se savait mortellement atteinte. Par ce culte du silence qui la caractérisait, par charité aussi, elle ne dit rien de ses vomissements de sang à ses propres sœurs, à Mère Agnès de Jésus elle-même. Elle garda son secret durant plus d'un an. Elle possédait la clef de son âme. Comme, sur son lit de mort, Mère Agnès de Jésus se plaignait fraternellement de cette excessive et héroïque discrétion, Sœur Thérèse lui répondit : « Oh! ma petite Mère, remerciez-en le bon Dieu! Connaissant mon état et me voyant alors si peu soignée, vous en auriez eu trop de chagrin! »

Comment expliquer que Sœur Thérèse n'ait pas été mieux soignée? Tout d'abord, quoi qu'on en pense quelquefois dans le monde, les religieuses ne se retirent pas dans le cloître pour se soigner. D'autre part, la sainte, comme nous venons de le constater, grâce à ce don surnaturel de force qui ne se démentait jamais, par son sourire, ses manières affables, sut donner le change à la Mère Prieure. Dans les dernières éditions de l'*Histoire d'une Ame*, les témoins de la maladie de Sœur Thérèse ont écrit : « Elle sut si bien faire croire que son crachement de sang serait sans conséquence, que la Révérende Mère Prieure, aveuglée sur son état, lui permit d'accomplir toutes les pénitences prescrites par la règle. » Mère Marie de Gonzague, on le voit, fut en partie bien excusable. Sans aucun doute, Mère Agnès de Jésus, ou quelqu'une des propres sœurs de la sainte, ou l'une des novices qui « la chérissait » ne se fussent point laissé « aveugler » par sa simplicité héroïque et souriante. Mais Mère Marie de Gonzague avait toujours été une religieuse robuste, ignorant la maladie; elle aimait d'ailleurs réellement Sœur Thérèse, sans cette tendresse toutefois

qui rend une propre mère, une sœur, une amie si attentive et clairvoyante. La petite sainte était un centre, un lien d'union dans la Communauté, mais elle ne flattait jamais personne tout en étant aimable envers toutes. Cette impartialité peut expliquer encore pourquoi la Prieure ne crut point dès l'abord à une maladie grave et pourquoi Sœur Thérèse ne fut pas immédiatement soignée comme elle aurait pu l'être.

Evidemment, il eût fallu à la malade du repos, de longues heures de sommeil, une nourriture surabondante et fortifiante, un climat sec et chaud ou, à défaut, une chambre bien exposée et bien chauffée. Mais la sainte aimait les privations et elle n'aurait pas fait, en dehors de l'obéissance, un pas pour les éviter. D'ailleurs, le printemps avec la belle saison arriva, Sœur Thérèse, qui était douée d'un tempérament incroyablement résistant, sembla se rétablir. Dès lors, on ne prit presque plus garde à son mal. Comme elle se montrait toujours également et parfaitement satisfaite, on lui servait invariablement les restes. La Providence permettait que la sainte souffrît un long martyre physique pour le salut d'un plus grand nombre d'âmes, c'est pourquoi les ménagements même, par une fatalité apparente, lui devenaient un surcroît d'épreuves. On pourra lire, dans quelque biographie récente, comment la petite Sœur se voyait privée d'un œuf à la coque, ou même de boisson ; la religieuse qui se trouvait à ses côtés, souffrant du diabète ou de quelque autre maladie très altérante, buvait la plus grande partie du cidre qu'on lui servait.

L'été se passa tant bien que mal. Sœur Thérèse, qui avait toujours eu la gorge et les bronches assez délicates, était secouée de temps à autre par une petite toux sèche qu'elle ne parvenait pas à dissimuler et qui dénonçait

aux religieuses qui l'aimaient le progrès implacable du mal intérieur. L'automne vint et puis l'hiver, le terrible hiver de 1896. Les quintes de toux se produisirent chaque jour plus fréquentes, plus longues, interminables.

La sainte était tout heureuse d'occuper une cellule éloignée afin que les Sœurs ne l'entendissent point tousser. Nous avons dit que les religieuses n'avaient pas soupçonné qu'elle était éprouvée à l'excès et au delà de toute mesure par le froid. Ce fut la plus crucifiante de ses souffrances physiques. La maladie qui appauvrissait son sang, la rendait extrêmement frileuse. Ni les cellules, ni la chapelle, ni les corridors du couvent n'étaient chauffés. On n'allumait de feu par les froids les plus rigoureux, que dans la salle commune, ainsi que cela se pratiquait généralement il y a trente ans et se pratique encore dans les Ordres contemplatifs. L'assistance à l'office du soir, aux Matines, qui duraient jusqu'au milieu de la nuit, devenait extrêmement pénible. Sœur Thérèse combattait héroïquement la lassitude infinie, les étourdissements, les vertiges, elle allait toujours. « Si je meurs, se disait-elle, on le verra bien. » Remonter les escaliers jusqu'au premier étage, après l'office, lui devenait un surcroît de souffrances. Dans les derniers temps, elle franchissait lentement les marches en se cramponnant à la rampe, il lui fallait une demi-heure pour atteindre sa cellule. Quand elle passait à la salle commune, afin de réchauffer un instant ses membres à demi morts de lassitude et de froid, elle ne tardait pas à payer cher ce soulagement. « Pour regagner son gîte, il lui fallait faire cinquante mètres au grand air sous les cloîtres. » Quel coup d'air, quand la bise souffle en tempête ou qu'une pluie glaciale tournoie sous les arcades! La robe de bure, grande tunique brune aux larges manches ouvertes, retenue à

la taille par une ceinture, est très lourde et défend mal contre les courants d'air. Sœur Thérèse interdisait aux novices de fermer les manches au moyen d'épingles; il fallait braver le froid sans la moindre faiblesse et le sourire aux lèvres.

Encore un long corridor sombre et glacial à l'étage, et la malade aura réintégré sa cellule « retirée ». Ses mains, ses doigts exsangues sont pincés par le froid. Il faut se déshabiller, une religieuse robuste le fait en un tour de main; mais la petite Carmélite est exténuée; ses extrémités sont roides et comme gelées; il lui faudra plus d'une demi-heure pour se dévêtir. Il est minuit environ. Une dernière prière humble, suppliante à Jésus et elle s'étend sur la dure paillasse. Les deux couvertures de laine et de bure usagées, râpées, ne parviennent pas à la réchauffer. La pauvre malade au corps amaigri tousse longtemps, mais qu'importe puisqu'on ne l'entend pas. Enfin, tout s'apaise. Elle trouvera quelques heures d'un léger sommeil. A six heures, la cloche sonnera le réveil et il faudra s'habiller en hâte pour recommencer une journée de seize heures au moins, défalcation faite des temps libres et des repas. Durant telle semaine d'hiver, Sœur Thérèse ne pourra parvenir à se réchauffer entièrement. Ah! ce froid humide qui, à la chapelle, dans la cellule, sous les couvertures insuffisantes d'un lit austère, finit par s'insinuer dans tous les membres et jusqu'au cœur! Quelle terrible épreuve et surtout combien déprimante! Loin d'avoir exagéré, nous n'avons pas tout relaté, nous laissons au biographe la tâche de révéler en détail tout cet héroïsme. Retenons cet aveu de la sainte déjà cité, mais qu'il faut se redire pour en pénétrer toute la signification : « Ce dont j'ai le plus souffert physiquement, durant ma vie religieuse, c'est du froid; j'en ai

souffert jusqu'à en mourir. » La sainte avait demandé le martyre du corps. Elle fut exaucée.

## II. Le martyre du cœur.

Le martyre du corps chez Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus aura du moins, pensera-t-on, été adouci par la présence auprès d'elle de ses propres sœurs. Elle a, en effet, puisé bien des consolations de ce côté; mais si l'on savait quelle source encore plus abondante de sacrifices sanglants ce fut pour la sainte! Après le martyre du corps, le martyre du cœur. C'est ici qu'il est le plus opportun de nous rappeler que : « bien des pages de cette histoire ne se liront jamais sur cette terre ». Sœur Thérèse qui exprimait cette réflexion comme un soupir, aurait pu sans doute nous en dire bien long sur ce sujet. Mais non. Elle s'était empressée d'oublier. Il eût fallu que l'ange gardien de Thérèse eût compté les coups. Car lui seul en fut témoin. « A seize ans, pendant sa retraite de prise d'habit, elle écrivait à propos de petites persécutions très sensibles qu'elle endurait de la part de plusieurs Sœurs : « Oui, je les désire, ces blessures du cœur, ces coups d'épingle qui font tant souffrir. »

La présence, dans une petite Communauté contemplative et cloîtrée, de quatre Sœurs appartenant à la même famille, est un fait exceptionnel, peu normal. Les Constitutions religieuses ont si bien prévu les inconvénients inévitables résultant de cette présence simultanée des sœurs, qu'elles ont édicté des mesures restrictives, destinées à limiter leur pouvoir. Par exemple, elles ne peuvent voter à plus de deux au Conseil. Les quatre sœurs, quoique sous des rapports divers, étaient douées

de qualités supérieures qui se complétaient harmonieusement. On comprend que dans un Carmel de vingt-trois religieuses environ, les quatre sœurs Martin pouvaient constituer « un bloc » capable d'exciter des suspicions et des oppositions irréductibles. Mère Marie de Gonzague qui, malgré les lacunes que présentait son caractère, était à plusieurs points de vue exceptionnellement douée, s'inquiétait, bien à tort, de sentir grandir l'autorité que la sainte et ses sœurs par leur prudence et leur bon esprit acquéraient dans la Communauté. Sœur Thérèse eût donc été plus aimée par un certain groupe de religieuses, si elle avait été seule de sa famille. En ce sens, Mère Marie de Gonzague pouvait dire : « Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus est parfaite, elle n'a qu'un défaut, c'est d'avoir trois sœurs au couvent. » Et cependant, si les quatre sœurs avaient été admises dans la Communauté, elles l'avaient dû en grande partie à l'influence exercée par Mère Marie de Gonzague, alors Prieure. Celle-ci avait entrevu, en effet, les grands avantages que le Carmel de Lisieux retirerait de leur admission.

La vie de Communauté, quoi qu'on en dise quelquefois par comparaison, n'est pas précisément la vie de famille. Ce n'est pas que l'affection soit moins vive, moins dévouée, mais elle doit être d'un autre ordre, surnaturelle. Sœur Thérèse avait, dès l'abord, parfaitement discerné cette distinction délicate mais très réelle et très importante, qui sépare les affections familiales, toutes naturelles, des affections religieuses. C'est pourquoi, elle recommandait à ses propres sœurs : « Quand je ne serai plus là, prenez bien garde à ne pas mener la vie de famille. » En entrant dans un même couvent, des sœurs doivent donc opérer une sorte de transposition dans leur affection. Elles doivent s'aimer comme des religieuses,

comme des *Sœurs*, non plus précisément comme des sœurs. Ce n'est rien, semble-t-il, mais quelle occasion de sacrifices continuels! Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus demeura toujours fidèle à cette loi de l'amitié religieuse qui implique dans une certaine mesure le sacrifice de l'amitié familiale. De là encore un martyre du cœur et l'un des plus douloureux :

« Vous savez aussi, ma Mère, que Jésus m'a présenté plus d'un calice amer par rapport à mes sœurs chéries : Ah! le saint roi David avait raison lorsqu'il chantait : « Qu'il est bon, qu'il est doux à des frères d'habiter ensemble dans une parfaite union! » Mais c'est au sein des sacrifices que cette union doit s'accomplir sur la terre. Non, ce n'est pas pour vivre avec mes sœurs que je suis venue dans ce Carmel béni; je pressentais bien, au contraire, que ce devait être un sujet de grandes souffrances *lorsqu'on ne veut rien accorder à la nature.* »

Sœur Thérèse — et c'était encore une de ses expressions fréquentes — ne voulait faire que du surnaturel. Sur ce point délicat des relations familiales surtout, elle désirait être exemplaire. On a fait cette remarque exacte et bien suggestive : que la sainte dans la plupart des photographies de la Communauté n'est presque jamais placée auprès de ses sœurs. Quand Céline entra comme postulante dans la clôture, Sœur Thérèse, après l'avoir embrassée, redoutant de trop « accorder à la nature », s'enfuyait déjà, lorsque la Prieure lui ordonna de conduire sa sœur à la cellule qui lui était réservée. Elle ne confiait rien à ses sœurs de ce qui sortait du domaine ordinaire de la conversation entre religieuses, et lorsque le secret lui était demandé elle le gardait scrupuleusement. C'est ainsi qu'elle peignit une image pour un missionnaire, sans en souffler mot à Mère Agnès de Jésus. Or, elle était

obligée d'aller chercher les instruments de peinture, pinceaux, brunissoir, dans la pièce où travaillait celle qui avait été sa « petite mère », en se cachant, en mettant à profit ses absences, en se retirant à la bibliothèque. Dès les débuts de sa vie au Carmel, Sœur Thérèse avait été donnée comme aide à Mère Agnès de Jésus, au réfectoire. Que d'occasions de se faire quelques confidences spirituelles, d'échanger quelques témoignages d'affection! Mais la sainte ainsi que sa Sœur ne se disaient que les strictes paroles indispensables au service de la table. « O ma petite Mère, s'écriait-elle plus tard, que j'ai souffert alors!... Je ne pouvais vous ouvrir mon cœur et je pensais que vous ne me connaissiez plus!... » Quand Mère Agnès de Jésus fut nommée Prieure, Sœur Thérèse aurait pu, comme tant d'autres, aller l'entretenir fréquemment, lui confier son âme en direction, une fois la semaine, ainsi que la coutume s'en était établie. Cette direction était de règle une fois le mois. Sœur Thérèse fut, de toutes, celle qui visita le plus rarement Mère Agnès de Jésus. La conduite de la sainte dans ces relations était quelquefois si mortifiée, si contraire apparemment à l'humaine nature, qu'elle n'était pas approuvée même par la vertueuse fondatrice du Carmel de Lisieux.

« Au sortir d'une retraite de dix jours, Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus arriva à la récréation sans avoir été dire un seul bonjour à sa chère petite Mère Agnès de Jésus, ce dont celle-ci eut une grosse peine. Elle espérait au moins qu'elle se mettrait auprès d'elle; mais il n'en fut rien. Mère Geneviève la gronda, lui disant que ce n'était pas entendre la vraie charité... »

Le P. Auriault, S. J., à qui l'on rapporta ce trait, l'attribua avec justice à la vertu de magnanimité. Si les saints n'accomplissaient aucun acte qui sortît de la mé-

diocrité, comment pourraient-ils mener une vie héroïque et se laisser inspirer par la folie de la Croix?

Dans son autobiographie, Sœur Thérèse nous expose comment, à une certaine époque, deux années environ avant sa mort, il fut très sérieusement question d'envoyer Mère Agnès de Jésus, sa petite mère, et Sœur Geneviève de la Sainte-Face, sa sœur Céline, au Carmel de Saïgon. Et ce fut là encore une source féconde en sacrifices sanglants. « Ah! s'écrie-t-elle, je n'aurais pas voulu dire une parole pour les retenir, bien que mon cœur fût brisé à la pensée des épreuves qui les attendaient. » C'était donc toujours le martyre. Et ce qui accroissait surtout et d'une manière surnaturelle sa souffrance intime, ce qui oppressait son cœur de manière à le faire saigner, c'est qu'elle doutait fort si ce départ de ses Sœurs était conforme à la simple volonté de Dieu.

Cependant, comme les saints sont toujours disposés à se soumettre aux permissions divines, même quand elles semblent favoriser les errements humains, Sœur Thérèse était toute prête à s'exiler elle-même et à partir au Tonkin. Son cœur généreux lui faisait entrevoir des abîmes insondables d'oubli et d'abnégation, et elle s'avançait d'un pas ferme pour s'y plonger et s'y perdre entièrement. Elle rêvait l'oubli et le délaissement comme d'autres rêvent la gloire et les grandeurs. Deux mois avant sa mort. elle écrivait à Mère Marie de Gonzague :

« Laissez-moi vous dire, ma Mère, pourquoi, si la sainte Vierge me guérit, je désire répondre à l'appel de nos Mères d'Hanoï... Ah! s'il me fallait un jour quitter mon berceau religieux, ce ne serait pas sans blessure. Je n'ai pas un cœur insensible ; et c'est justement parce qu'il est capable de souffrir beaucoup, que je désire donner à Jésus tous les genres de souffrances qu'il pourrait supporter. Ici, je suis aimée de vous,

ma Mère, de toutes mes Sœurs, et cette affection m'est bien douce : voilà pourquoi je rêve un monastère où je serais inconnue, où j'aurais à souffrir l'exil du cœur... Mon seul but serait d'accomplir la volonté du bon bien et de me sacrifier pour Lui au gré de ses désirs. Je sens bien que je n'aurais aucune déception; car, lorsqu'on s'attend à une souffrance pure, on est plutôt surpris de la moindre joie... »

« Je désire donner à Jésus tous les genres de souffrances », c'est toujours la même soif d'immolation. On pourrait se demander si c'est seulement pour offrir à Jésus un sacrifice expiatoire que Sœur Thérèse souhaitait le martyre du cœur et le recherchait. Mais elle s'était créé sur la charité fraternelle, d'après les enseignements de l'Evangile, toute une doctrine à laquelle elle attachait la plus grande importance et qu'elle s'efforçait de mettre en pratique. Elle avait médité très attentivement le précepte nouveau du Seigneur : « *Mandatum novum do vobis, ut diligatis invicem sicut dilexi vos.* Voici que je vous donne un commandement nouveau, c'est que vous vous aimiez comme je vous ai aimés. » Considérant comment Jésus avait aimé les hommes, elle avait très exactement reconnu que ce qui distingue l'amour du prochain dans le Nouveau Testament, c'est son *universalité.* Dans l'Ancien Testament, l'amour pouvait encore légitimement être individualiste et surtout particulariste. On pouvait haïr ses ennemis, s'aimer soi-même d'abord et les autres ensuite. Le précepte éminemment nouveau de l'Evangile était l'amour du prochain, des étrangers, des ennemis, jusqu'au sacrifice de sa propre vie. Abandonner sa tunique, présenter l'autre joue, imiter le bon Samaritain, donner son âme pour le salut de ses frères; tout cet héroïsme, cet universalisme de l'amour qui venait briser les cloisons étroites de l'égoïsme judaïque, Sœur

Thérèse le comprenait parfaitement et elle s'étudiait à l'appliquer dans la vie de Communauté jusque dans les moindres circonstances. Elle se défiait instinctivement du proverbe emprunté à l'Ancienne Loi et dont on se sert trop souvent pour légitimer les vues les plus intéressées : « Charité bien ordonnée commence par soi. » La sainte entendait que le conseil de la Charité impliquât d'abord le sacrifice de soi-même.

N'est-il pas évident, en effet, que pour aimer universellement le prochain, il faut sacrifier ses préférences individuelles et familiales presque à chaque instant? Mais c'est précisément ce martyre du cœur que Sœur Thérèse recherchait. Lorsqu'on choisit pour amie une personne délicate, intelligente, vertueuse, on ne fait le plus souvent que se rechercher et s'aimer soi-même. Avec une finesse d'analyse digne de La Rochefoucauld, Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus examinait tout ce qu'il pouvait y avoir d'égoïsme, d'individualisme dans son amour pour le prochain, afin de le supprimer; à chaque instant elle crucifiait sa nature, son cœur de chair.

« Lorsque Jésus, écrivait-elle, fait à ses Apôtres un commandement nouveau, *son commandement à lui*, il n'exige plus seulement d'aimer son prochain comme soi-même, mais comme il l'aime lui-même, comme il l'aimera jusqu'à la consommation des siècles... En méditant ces paroles divines, j'ai vu combien mon amour pour mes Sœurs était imparfait, j'ai compris que je ne les aimais pas comme Jésus les aime. Ah! je devine maintenant que *la vraie charité consiste à supporter tous les défauts du prochain, à ne pas s'étonner de ses faiblesses, à s'édifier de ses moindres vertus.* »

Quel simple et sublime programme de charité! Et comme la paix et le bonheur régneraient dans les familles

et les Communautés chrétiennes, si seulement l'on mettait en pratique ces trois dernières lignes! Mais où Sœur Thérèse puisera-t-elle la force d'aimer ses Sœurs et son prochain comme Jésus les aime? Dans sa méthode d'union, de communion spirituelle avec Jésus-Hostie. « Oui, je le sens, lorsque je suis charitable, c'est Jésus seul qui agit en moi; plus je suis unie à lui, plus aussi j'aime toutes mes Sœurs. »

Pour aimer divinement et universellement toutes ses Sœurs, la première condition est de sacrifier les amitiés familiales et aussi toutes les amitiés particulières. Mais comme il est pénible et cruel, surtout dès les débuts, de rompre ou de trancher toute attache, toute amitié particulière! Sœur Thérèse avait été sévère pour la religieuse qui aimait Mère Marie de Gonzague d'une manière sensible; elle lui avait prouvé qu'en agissant ainsi, c'était elle-même qu'elle aimait. Mais la sainte ignorait moins que personne les efforts que Dieu nous demande quelquefois pour empêcher notre cœur de s'attacher à la créature. Elle écrivait à cette même Prieure :

« Je me souviens qu'étant postulante j'avais parfois de si violentes tentations de me satisfaire et de trouver quelques gouttes de joie, que j'étais obligée de passer rapidement devant votre cellule et de me cramponner à la rampe de l'escalier pour ne point retourner sur mes pas. Il me venait à l'esprit quantité de permissions à demander, mille prétextes pour donner raison à ma nature et la contenter. Que je suis heureuse maintenant de m'être privée dès le début de ma vie religieuse! Je jouis déjà de la récompense promise à ceux qui combattent courageusement. Je ne sens plus qu'il soit nécessaire de me refuser les consolations du cœur; car mon cœur s'est affermi en Dieu. Parce qu'il l'a aimé uniquement, il s'est agrandi peu à peu, jusqu'à donner à ceux qui lui sont chers une tendresse incom-

parablement plus profonde que s'il s'était concentré dans une affection égoïste et infructueuse. »

« *Ne pas se concentrer en une affection égoïste et infructueuse.* » Encore une de ces maximes de la sainte qui porte l'empreinte d'une expérience multiple et d'une mûre réflexion. Combien de personnes poursuivant un haut idéal de perfection et d'apostolat, et qui se sont stérilisées et qui ont manqué en grande partie leur mission, qui ont gâché les plus belles années de leur vie, parce qu'elles se sont absorbées, épuisées en une affection passionnée, exclusive, particulière. C'est la charité universelle que Jésus demande en son commandement nouveau. Le conseil le plus important qu'on puisse donner aux âmes généreuses qui se vouent au culte de la perfection, au service du Seigneur, c'est, quelque spécieux que puissent paraître les prétextes, de ne se « concentrer jamais en une affection égoïste et infructueuse ».

Que le cœur des personnes qui se concentrent ainsi en une amitié particulière devient indifférent et dur pour le reste du genre humain. Or, pour être vraiment disciple de Jésus, il faut aimer tous les hommes, il faut aimer le prochain qui nous serait aisément onéreux et même hostile. Il faut dompter les affinités répulsives. Sœur Thérèse, qui était par complexion extrêmement délicate et sensible, avait l'expérience de ces antipathies et pour ainsi dire de ces hostilités innées qui nous opposent par tout notre être à telle ou telle personne : « On se sent attiré vers telle Sœur, au lieu que telle autre vous ferait faire un long détour pour éviter sa rencontre. Eh bien, Jésus me dit que cette sœur il faut l'aimer, qu'il faut prier pour elle... qu'il faut le prouver. » Et Sœur Thérèse

le prouve : elle le prouve en s'offrant de plein gré pour conduire le soir, de la chapelle au réfectoire, une pauvre Sœur infirme, au caractère difficile. C'est l'épisode de la Sœur Saint-Pierre qui deviendra classique, s'il ne l'est déjà. « Cela me coûtait beaucoup de me proposer; car je savais la difficulté ou plutôt l'impossibilité de contenter la pauvre malade. » Par des prodiges de délicatesse et en apportant à sa tâche autant de soins infinis que si elle avait « conduit Jésus lui-même », la petite sainte parvient cependant à faire la conquête de la Sœur âgée et paralytique.

Mais le triomphe de Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus est la victoire complète qu'elle remporta sur l'une de ces antipathies irraisonnées qui nous opposent par toutes les tendances de notre caractère à telle personnalité. La religieuse en question était fervente, avec quelques petits défauts exerçants.

« Une sainte religieuse de la Communauté avait autrefois le talent de me déplaire en tout... Alors je m'appliquai à faire pour cette Sœur ce que j'aurais fait pour la personne que j'aime le plus. A chaque fois que je la rencontrais, je priais le bon Dieu pour elle. Je tâchais de lui rendre tous les services possibles, et quand j'avais la tentation de lui répondre d'une façon désagréable, je m'empressais de lui faire un aimable sourire, essayant de détourner la conversation... Souvent aussi, quand le démon me tentait violemment et que je pouvais m'esquiver sans qu'elle s'aperçût de ma lutte intime, je m'enfuyais comme un *soldat déserteur*... Et sur ces entrefaites, elle me dit un jour d'un air radieux : « Ma sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus, voudriez-vous me confier ce qui vous attire vers moi? Je ne vous rencontre pas que vous ne me fassiez le plus gracieux sourire. » Ah! ce qui m'attirait, c'était Jésus caché au fond de son âme, Jésus qui rend doux ce qu'il y a de plus amer! »

Combien d'autres victoires du même genre Sœur Thérèse n'a-t-elle pas remportées? Mais ce qui rend le trait précédent tout à fait exceptionnel et comme hors de pair, c'est que la Communauté ne fut pas éloignée de croire à une amitié particulière. La sœur aînée de la sainte, Sœur Marie du Sacré-Cœur, s'y était complètement méprise : « J'en eus, avoue-t-elle avec une simplicité très édifiante, un certain sentiment de jalousie, et je lui dis un jour : Je ne puis m'empêcher de vous confier un chagrin que j'ai... Je me figure que vous aimez mieux ma Sœur X... que moi, et je ne trouve pas cela juste, car, enfin, le bon Dieu a fait les affections de famille... Vous la recevez toujours avec un air si heureux... Sœur Thérèse rit de bon cœur, mais ne me confia rien des impressions d'antipathie que lui donnait cette religieuse. »

Jésus, il est vrai, et nous tâcherons de le montrer bientôt, rend doux ce qu'il a de plus amer. Pour être souvent récompensée dès ici-bas, l'amertume n'en est point d'abord moins cuisante. Quel sacrifice, quel martyre du cœur, que de rechercher le plus souvent, comme de préférence, quoique sans préoccupation et exclusion, les personnes qui nous sont le plus antipathiques! Nous ne conseillerons pas aux petites âmes de prétendre dès l'abord assumer une si lourde épreuve, elle écraserait leur volonté encore peu aguerrie. Ce n'est que peu à peu que nous pourrons parvenir, par le sacrifice constant de nos égoïsmes quotidiens, à cette perfection de la charité.

### III. Le martyre de l'âme

Nous n'avons pas eu la prétention de dépeindre le martyre du corps et le martyre du cœur chez Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus, nous n'avons entendu que les

indiquer. Nous avons avancé que la sainte, en demandant au jour de sa profession ces deux martyres, avait été exaucée au delà de ses aspirations. En effet, Jésus lui en réserva un troisième qu'on peut appeler le martyre de l'âme parce qu'en effet il atteint, non plus précisément le cœur ou le corps, mais les facultés spirituelles et particulièrement l'intelligence dans ses connaissances, dans ses croyances, dans ses intuitions surnaturelles les plus précieuses. Dès son enfance, Thérèse avait été élevée dans la croyance la plus ferme, la plus absolue aux récompenses éternelles. « En entendant nos parents parler de l'Eternité, témoigne l'aînée des sœurs, nous nous sentions disposées, toutes jeunes que nous étions, à regarder les choses du monde comme une pure vanité. » Ce dogme du paradis réservé aux âmes méritantes avait toujours été l'un des états fondamentaux de la piété de la sainte. « La certitude d'aller un jour loin de mon pays ténébreux m'avait été donnée dès mon enfance... je sentais dans mon cœur, par des aspirations intimes et profondes, qu'une autre terre, une région plus belle me servirait un jour de demeure stable, de même que le génie de Christophe Colomb lui faisait pressentir un monde nouveau. »

Cette intuition d'un ciel spirituel et éternel était donc chez la sainte comme un pressentiment surnaturel qui lui donnait une sorte d'évidence. Lorsque, avec sa sœur Céline, au belvédère des Buissonnets, durant les limpides soirées d'été, elle s'entretenait du ciel, son intelligence entrevoyait la béatitude : « Le doute n'eût pas été possible : déjà la foi et l'espérance quittaient nos âmes : l'amour nous faisant trouver sur la terre Celui que nous cherchions. » Quelques années plus tard, au parloir du Carmel, c'était la même foi lumineuse : « Comme autrefois aux Buissonnets, nous plongions, non plus nos

regards, mais nos cœurs, jusque par delà les espaces et le temps, et, pour jouir bientôt d'un bonheur éternel, nous choisissions ici-bas la souffrance et le mépris. » Cette pensée du ciel était vraiment l'un des plus solides points d'appui de la jeune Carmélite, elle s'en servait comme d'une rampe pour gravir la voie douloureuse des sacrifices sans nombre. « A cause de mon peu de vertu, ces petites pratiques, écrivait-elle, me coûtaient beaucoup et j'avais besoin de penser qu'au jour du Jugement tout serait révélé. » Jamais la sainte n'avait éprouvé l'ombre d'une tentation au sujet de la foi et, à mesure qu'elle avançait dans la vie religieuse, la lumière se faisait plus transparente. Moins de deux années avant sa mort, elle jouissait d'une foi si vive, si lucide, que « la pensée du ciel faisait tout mon bonheur ». Une dernière remarque, mais décisive, achèvera de montrer à quel point cette certitude s'était ancrée dans son cœur : elle ne pouvait concevoir, comme tant d'âmes pieuses qui n'ont jamais été tentées, qu'il existât des athées : « Je ne pouvais croire qu'il y eût des impies n'ayant pas la foi, et me persuadais que certainement ils parlaient contre leur pensée, en niant l'existence d'un autre monde. »

La petite Sœur n'allait pas tarder à connaître par expérience que le ciel de la foi peut se voiler de nuages opaques aussi rapidement que le ciel de la terre. Pourquoi des doutes effroyables s'étendirent-ils presque tout à coup sur les intuitions célestes de Sœur Thérèse, c'est ce qu'il est impossible d'expliquer autrement que par une épreuve. La sainte nous apprend que cette crise de la foi ou plutôt ces tentations imprévues s'appesantirent sur son âme quelques jours après ses premières hémoptysies, alors qu'elle considérait ces vomissements de sang comme « les signes de son entrée prochaine dans

l'éternelle vie ». Et voici que, telle une personne qui perd la vue, tout s'obscurcit. Sœur Thérèse avait-elle un peu trop compté sur cet appui des certitudes célestes? Elle semble l'insinuer. Dans sa première enfance cette pensée du ciel avait été une jouissance idéale imprégnée de quelque satisfaction naturelle. « A l'heure où le soleil semble se baigner dans l'immensité des flots, laissant devant lui un sillon lumineux, j'allais m'asseoir avec Pauline sur un rocher désert, je contemplais longtemps ce sillon d'or qu'elle me disait être l'image de la grâce illuminant ici-bas le chemin des âmes fidèles. » Rappelons-nous encore la méditation de Thérèse dans le pré, durant les heures de pêche : « J'écoutais les bruits lointains, le murmure du vent. Parfois, la musique militaire m'envoyait de la ville quelques notes indécises, et *mélancolisait* doucement mon cœur. La terre me semblait un lieu d'exil et je rêvais le ciel. » Pour atteindre la perfection de la foi, il fallait que l'âme de Sœur Thérèse fût purifiée de toute impression trop sensible. La sainte elle-même, avec son intuition étonnamment divinatrice des vérités mystiques, l'a expliqué en deux lignes plus lucidement que nous ne pourrions le faire : « Autrefois, écrit-elle au sujet de ses tentations contre la foi, cette lourde croix m'aurait sans doute jetée dans le découragement. Maintenant, elle ne produit qu'une chose : *enlever tout sentiment de satisfaction naturelle dans mon aspiration vers la patrie céleste.* »

Combien grave fut l'épreuve, nous pouvons l'apprécier par cet aveu de la sainte, qu'autrefois elle n'eût pas été assez forte pour la supporter. Ainsi donc, Sœur Thérèse, qui avait accepté tous les sacrifices : maladie, humiliation paternelle, etc., n'aurait pas pu, avant d'avoir atteint à la sainteté, résister sans découragement à ce tourment

continu du doute religieux. Nous en conclurons que ce fut là sans contredit sa plus cruelle épreuve intérieure. C'est que le fondement même de toute sa piété, de toute sa force morale et mystique, était battu en brèche et à de certains moments semblait s'ébranler. Autrefois, pour supporter avec espoir et joie les plus cruels sacrifices, il lui suffisait de penser « qu'il y avait un ciel ». Or, maintenant c'était le point d'appui, le sol même qui se dérobait. Les dogmes de la religion catholique sont absolument solidaires les uns des autres. Une âme chrétienne ne peut douter de l'existence des cieux sans que sa foi en la divinité du Christ, en la véracité de ses promesses, ne soit par contre-coup atteinte. Ajoutons que la croyance à une récompense éternelle est essentielle, non seulement au christianisme, mais même à la religion naturelle; c'était donc bien les fondations les plus profondes de sa foi que Sœur Thérèse sentait minées jour et nuit par un ennemi invisible.

« Lorsque je veux reposer mon cœur, fatigué des ténèbres qui l'entourent, par le souvenir fortifiant d'une vie future et éternelle, mon tourment redouble. Il me semble que les ténèbres, empruntant la voix des impies, me disent en se moquant de moi : « Tu rêves la lumière, une patrie embaumée, tu rêves la possession éternelle du Créateur de ces merveilles, tu crois sortir un jour des brouillards où tu languis; avance !... avance!... » Mère bien-aimée, cette image de mon épreuve est aussi imparfaite que l'ébauche comparée au modèle; cependant je ne veux pas en écrire plus long, je craindrais de blasphémer... »

Plus on étudie à l'aide de l'autobiographie de Sœur Thérèse et du Procès de canonisation cette tentation contre la foi, et plus on se rend compte qu'elle fut grave

et dut être extrêmement déprimante. Elle dura presque sans intermittences depuis Pâques 1896 jusqu'à la mort de la sainte, c'est-à-dire jusqu'au mois de septembre de l'année suivante [1]. La petite Sœur n'osait ouvrir son âme à ses novices, à ses propres sœurs même, de crainte que la contagion du doute ne les éprouvât... Elle faisait exception pour Mère Agnès de Jésus. Sur son lit de mort, à l'infirmerie, alors que celle-ci la gardait, elle lui disait : « Si vous saviez quelles affreuses pensées m'obsèdent... C'est le raisonnement des pires matérialistes qui s'impose à mon esprit : oh! ma petite Mère, faut-il avoir des pensées comme cela, quand on aime tant le bon Dieu. »

Les tentations ne sont réservées aux saints que pour leur permettre d'atteindre à une plus haute excellence dans la vertu spéciale contre laquelle ils sont tentés. François d'Assise malade, moribond, gisant comme le saint homme Job sur le sol, se voyant par surcroît sur le point de devenir aveugle, chanta par réaction contre la tristesse son magnifique cantique d'action de grâces à la lumière, au soleil, au Créateur. Tout de même, Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus, pour vaincre les plus opaques ténèbres du doute, se mit à composer ses poésies les plus éclatantes de foi et d'espérance. « Lorsque je chante, écrivait-elle, le bonheur du ciel, l'éternelle possession de Dieu, je n'en ressens aucune joie; car je chante simplement ce que je veux croire. » La plupart des religieuses qui l'entouraient l'estimaient la moins éprouvée de toutes.

[1] En juin 1897, Sœur Thérèse écrivait : « La durée de cette épreuve n'est pas limitée à quelques jours, à quelques semaines, voilà des mois que je la souffre, et j'attends encore l'heure de ma délivrance. » La sainte attendit jusqu'à l'extase de sa mort.

« Ma Mère, disait-elle, nos Sœurs ne savent pas ma souffrance... Je fus prise hier soir d'une véritable angoisse et mes ténèbres augmentèrent. Je ne sais quelle voix maudite me disait : Es-tu sûre d'être aimée de Dieu? Est-il venu te le dire? Ce n'est pas l'opinion de quelques créatures qui te justifiera devant lui. » La sainte combattait les doutes, sans entrer en discussion, elle ne réfutait point les objections captieuses. « Je les subis forcément, disait-elle, mais tout en les subissant, je ne cesse de faire des actes de Foi. » Elle pratiquait de génie et d'inspiration la grande loi spirituelle énoncée par Pascal avec tant d'énergie et qui nous commande d'aller à la foi, plutôt par l'action, les œuvres et la prière, que par l'argumentation : « Ah! que Dieu me pardonne! s'écriait-elle. Il sait bien que, tout en n'ayant pas la jouissance de la foi, je m'efforce d'en faire les œuvres. J'ai prononcé plus d'actes de foi depuis un an que pendant toute ma vie. » Heureuse tentation que celle qui contraint l'âme à atteindre la cime de la vertu!

La sainte, dans son style si simple et si expressif, s'est servi d'une magnifique et sombre image pour nous représenter l'étendue, l'épaisseur et l'élévation de son épreuve : « Si vous en jugez, ma Mère vénérée, par les poésies que j'ai composées cette année, je dois vous paraître inondée de consolations, une enfant pour laquelle le voile de la foi s'est presque déchiré! Et cependant, ce n'est plus un voile, c'est un mur qui s'élève jusqu'aux cieux et couvre le firmament étoilé. » Elle vivait sous un sombre tunnel noir et sans étoiles. Les doutes devenant de plus en plus graves, le confesseur crut devoir avertir la malade que son état spirituel était très dangereux pour son salut.

Tel fut, autant que nous pouvons nous en rendre

compte, car « il n'y a pas de termes pour expliquer ces choses », tel fut le martyre de l'âme chez la sainte. Rappelons, car c'en est le moment, que pour mesurer le martyre intégral de Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus, il faut avoir soin de faire la somme de tous ses martyres. Nous l'avons remarqué au passage, c'est précisément à l'époque où se déclarent les vomissements de sang que les doutes surviennent. Il est vrai que lors des deux premières hémoptysies, Sœur Thérèse est infiniment encouragée par le radieux espoir « de son entrée prochaine dans l'éternelle vie ». Mais peu de jours après Pâques, une semaine plus tard, son âme est « envahie par les plus épaisses ténèbres, et la pensée du ciel lui devient un sujet de combat et de tourment ». Et c'est bien durant cette année encore qu'il est question, pour diviser le groupe des quatre Sœurs et en diminuer le poids, d'envoyer Mère Agnès de Jésus et Sœur Geneviève en Extrême-Orient. La concordance des dates souligne la concordance des plus graves épreuves. Essayons donc, par la pensée, de faire la synthèse ou la somme des martyres chez sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus. Quand les fantômes du doute viennent lui crier : « Avance! Avance! Réjouis-toi de la mort qui te donnera, non ce que tu espères, mais une nuit plus profonde encore, la nuit du néant... » C'est quand elle souffre du froid à en mourir, quand elle se sent toute pénétrée par l'humidité du climat. Car les tentations du doute, du désespoir, nous assaillent surtout lorsque notre corps souffre de la douleur ou de la dépression physique. Et c'est alors encore qu'elle songe à la séparation d'avec ses sœurs. Lorsqu'un mauvais esprit se voit repoussé d'une âme, disait Jésus, il se retire, mais il en amène sept autres plus redoutables que lui-même, et tous ensemble repren-

nent l'assaut contre l'âme victorieuse. Sœur Thérèse avait souhaité toutes les sortes de martyre non pas successivement, ce serait trop peu, mais simultanément. On voit comment elle fut exaucée.

## IV. Le Sourire dans la Souffrance, par Amour

La mort que Sœur Thérèse appelait serait lente à venir et l'agonie serait terrible. Mais ce qu'il nous importe de considérer attentivement, c'est que toutes ses souffrances additionnées les unes aux autres, tous ces genres de martyre, la sainte les supporta non pas seulement avec patience, mais de la manière la plus paisible. Elle avait, de dessein prémédité, résolu d'accepter les plus crucifiantes épreuves avec reconnaissance et de les offrir à Jésus, le sourire aux lèvres. C'était comme une sorte de gageure qu'elle avait faite avec les anges et les bienheureux : « Je crois, disait-elle, qu'ils veulent voir jusqu'où je pousserai mon espérance. »

Les stoïciens avaient déclaré : « Souffrance, tu n'es qu'un mot », et ils avaient souffert avec une impassibilité courageuse, humainement héroïque, mais froide et triste. Combien supérieur l'héroïsme de Sœur Thérèse qui offre à Dieu tous les sacrifices avec la plus douce affabilité! Ce dernier genre d'héroïsme est bien chrétien et, pourquoi ne pas le dire? bien français. Lorsque nos jeunes officiers, fraîchement émoulus de Saint-Cyr, sortaient de la tranchée en souriant, leur bravoure, pour être toute simple, n'en était que plus méritoire. Qu'on prenne bien garde au sourire quelquefois à peine perceptible qui rend si sympathique la physionomie d'ailleurs si profonde de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus. Ce sourire céleste est

une fleur de l'amour mystique et divin. Il recouvre toutes les abnégations, toutes les immolations de la nature en ce qu'elle a de trop humain. Interpréter d'une manière simpliste le sourire angélique de Sœur Thérèse, n'y voir que de la jeunesse, c'est ne rien entendre à son caractère. Ses sœurs nous disent :

« On la voyait toujours gracieuse et d'une aimable gaîté, et, lorsqu'on ne pénétrait pas dans son intimité, on pouvait croire qu'elle suivait une voie bien douce, toute de consolation. C'est ainsi que plusieurs lecteurs de sa vie ne découvrent pas la signification de son sourire; ils ne voient pas la croix soigneusement cachée sous les fleurs. Ils oublient cette parole du roi-prophète : « Quand on regarde vers Dieu, on est rayonnant de joie. »

Ce sourire mystique, divin, la sainte, souvenons-nous-en, a déclaré qu'elle ne l'avait trouvé, qu'elle ne l'avait pour ainsi dire inventé que dans sa quinzième année. Et que d'efforts souvent infructueux dès les débuts pour le pratiquer. Mais enfin le Seigneur considéra la bonne volonté de sa Servante et lui envoya l'Esprit de joie spirituelle :

« Jusqu'à l'âge de quatorze ans, j'ai pratiqué la vertu sans penser à en faire ma joie : c'est une grâce qui ne m'a été accordée que plus tard... Quand je souffre beaucoup, quand il m'arrive des choses pénibles, désagréables, au lieu de prendre un air triste, j'y réponds par un sourire. Au début, je ne réussissais pas toujours; mais, maintenant, c'est une habitude que je suis bienheureuse d'avoir contractée. »

Nous pourrions, sur ce thème, multiplier les citations pour ainsi dire à l'infini. Car en traitant de la joie dans la souffrance, nous touchons certainement à la particu-

larité la plus extérieurement caractéristique de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus. De toutes les saintes, elle demeurera celle qui aura le mieux su accepter la souffrance avec le sourire. « J'ai souvent observé, attestait sa maîtresse des novices, que de bonnes et saintes religieuses supportaient avec résignation et patience les reproches ou les réflexions désobligeantes; mais en faire un objet de joie et d'exultation, je n'ai jamais vu cela qu'en Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus. »

« *Il y a des riens*, affirmait la sainte, *qui font plaisir à Jésus plus que l'empire du monde, par exemple un sourire, une parole aimable, alors que j'aurais envie de ne rien dire ou de paraître ennuyée.* »

Il nous semble que Sœur Thérèse se retrouve entièrement dans cette déclaration, avec son estime des petits sacrifices, son amour de Jésus, du prochain et, si l'on peut dire ainsi, son culte du sourire chrétien, qui est l'expression de son intime charité. Comprenons donc une fois pour toutes et surtout mettons en pratique cette vérité essentielle : qu'une parole aimable adressée au prochain pour l'amour de Dieu, lorsque l'on a envie d'être maussade et déplaisant, peut être plus agréable à Dieu que tout l'empire du monde. Si les chrétiens, si seulement les personnes pieuses observaient constamment, dans les moindres occasions, dans les épreuves quotidiennes, cette charité aimable, le catholicisme aurait bientôt conquis l'univers.

Mais quelle contradiction, quelle antinomie que cette joie intime et apparente, ce sourire divin, au milieu des douleurs physiques ou morales les plus martyrisantes, et où trouver la clef de cette antinomie? Un seul mot suffit

à ouvrir le mystère : l'amour, l'amour divin. En ce monde, l'amour humain opère déjà des merveilles. C'est un principe d'une puissance vraiment féerique. De quel courage, de quelles audaces, de quels dévouements, de quelle prodigieuse résistance à la fatigue, de quelle attention continue, de quelles intuitions divinatrices, de quel héroïsme inlassable, de quel oubli de ses propres douleurs, la jeune fille, hier fragile, frêle, insouciante, ne devient-elle point capable, lorsqu'elle est mère et qu'elle aime passionnément! C'est ainsi que l'amour humain peut opérer en un instant, comme par un coup de baguette, de sublimes métamorphoses; et cela sans étude, sans exercices préparatoires, sans efforts, avec joie. Ce n'est évidemment, ni par théorie, ni par méthode, ni par un long entraînement de la volonté, que la faible et craintive jeune fille, en devenant mère, est devenue par le fait même héroïquement forte. Le principe ici n'est point la volonté humaine, mais l'amour. Que si l'amour humain est pour ainsi dire un transformateur d'une si extraordinaire puissance, que dire de l'amour divin!

« Où l'on aime, écrivait saint Augustin dans une pensée célèbre et qui passera à la postérité la plus reculée, on ne peine plus, ou si l'on peine encore, la peine même est amour. » Le secret du sourire dans la souffrance, chez sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, c'est l'amour divin. C'est dans son amour pour Jésus que nous trouverons en fin de compte les solutions de toutes les contrariétés ou antinomies que présente sa vie extérieure et intérieure. Sa vocation, ainsi qu'elle le dit elle-même, fut l'amour. Mais c'est par l'humilité la plus profonde, celle qui s'abîme jusqu'à toucher le fond de l'océan, qu'elle parvient à atteindre le sommet vertigineux de l'amour. « M'abaissant alors jusque dans les profondeurs de mon néant,

je m'élevai si haut, si haut, que je pus atteindre mon but. » En s'humiliant, en obtenant ainsi la force de Jésus, car la grâce descend dans les âmes humbles comme l'eau dans les profondeurs, Sœur Thérèse s'était sentie capable d'accepter toutes les charges et les épreuves avec joie. « Tout chante en mon cœur comme en celui de sainte Cécile », disait-elle au milieu de ses plus atroces douleurs. C'est l'amour divin qui en dernière analyse est le secret de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, c'est l'amour qui est la clef de voûte de toutes ses vertus, qui nous donne la solution de toutes les antinomies [1], c'est l'amour qui, à travers les affres de l'agonie, devait la conduire à la béatitude.

« Alors dans l'excès de ma joie délirante, je me suis écriée : « O Jésus, mon amour! ma vocation, enfin je l'ai trouvée! *Ma « vocation, c'est l'amour*... Dans le cœur de l'Eglise, ma Mère, « *je serai l'amour!*... Ainsi je serai tout! ainsi mon rêve sera « réalisé. » Pourquoi parler de joie délirante? Non, cette expression n'est pas juste : c'est plutôt la paix qui devint mon partage, la paix calme et sereine du navigateur apercevant le phare qui lui indique le port. »

[1] Les dons du Saint-Esprit constituent essentiellement et proprement la perfection chrétienne héroïque, mais, selon saint Thomas d'Aquin, de même que la prudence est la clef de voûte de toutes les vertus morales, de même la charité est le principe d'union de tous les dons surnaturels : *Sicut virtutes morales sibi invicem connectuntur in prudentia, ita dona Spiritus sancti connectuntur sibi invicem in charitate.* (Summa Th., $1^a$ $2^{æ}$, q. 68, art. V.) Il va sans dire que les Dons n'excluent nullement la pratique des vertus.

# ÉPILOGUE

## La mort.

Notre intention n'est pas de rapporter avec exactitude et en détail les derniers jours de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus. Nous laissons cette tâche difficile au biographe. Nous nous proposons seulement d'indiquer par quelques réflexions et citations brèves comment l'amour divin, l'amour transformant, opéra en la sainte, en cette passe douloureuse, la synthèse si mystérieuse de la joie intime et du martyre. Nous avons étudié d'assez près la vie de plusieurs saints, toujours nous avons remarqué que leur mort était éminemment significative de leurs vertus particulières [1]. Nous avons la persuasion que les religieuses qui ont entouré Sœur Thérèse ne nous démentiront pas si nous affirmons que jamais la petite sainte ne fut plus remplie de sagesse surnaturelle, plus humble, divinement inspirée, plus cruellement éprouvée, plus sereinement joyeuse, plus profondément brûlée d'amour divin, que durant les dernières semaines de son

[1] Au Procès de canonisation Sœur Geneviève déclare : « Les derniers mois que la Servante de Dieu passa sur la terre furent l'écho de sa vie, elle ne se démentit pas un seul instant de son tendre abandon à Dieu, de sa patience, de son humilité. Son visage avait une expression de paix indéfinissable. On sentait que son âme était arrivée là où l'avaient conduite les désirs de toute une vie, dirigée vers un but unique maintenant atteint. Comme Notre-Seigneur, avant d'expirer, elle me dit un jour d'un ton grave : « Tout est bien, tout est accompli, c'est l'amour seul qui compte. »

existence. Plus elle s'élève vers le terme de son ascension et plus toutes ses vertus s'accusent dans leur transcendance; mais c'est la joie dans la souffrance par amour qui demeure le caractère dominant de la sainteté de Sœur Thérèse.

Avant de s'avouer vaincue par la fièvre, qui depuis bientôt deux ans la minait, Sœur Thérèse avait persévéré dans l'accomplissement des travaux de communauté et dans l'assistance à l'Office divin jusqu'au delà très certainement de ce qui est humainement possible. Elle était soutenue par une force surnaturelle, miraculeuse : « Durant l'Office du soir, le cœur lui manquait par la violence qu'elle faisait pour psalmodier et se tenir debout... La veille du jour où elle vint pour la dernière fois à la récréation du soir, elle avait mis plus d'une demi-heure pour monter dans sa cellule; elle était obligée de s'asseoir presque à chaque marche; il lui avait fallu des efforts inouïs pour se déshabiller seule. » Malgré sa défense formelle, l'une de ses novices les plus chères, Sœur Marie de la Trinité, vint avertir la Prieure, Mère Marie de Gonzague, et, dès lors, « on s'occupa sérieusement de la soigner ». On la laissa cependant dans sa cellule. « Je suis contente, disait-elle, de souffrir seule; dès que je suis plainte et comblée de délicatesse, *je ne jouis plus.* » Ne nous étonnons plus, nous savons le secret de sa jouissance : elle aimait. N'avait-elle pas écrit dans l'une de ses poésies :

« *Oui, souffrir en aimant, c'est le plus pur bonheur.* »

Aux novices qui venaient la visiter dans sa cellule et qui déploraient de la voir tant souffrir, elle répondait : « Oh! ne vous affligez pas pour moi, j'en suis venue à ne

plus pouvoir souffrir, parce que toute souffrance m'est douce. » Evidemment, la souffrance l'unissait davantage à Jésus, à son divin Époux; plus elle était broyée par la douleur et plus elle s'abandonnait avec confiance sur le sein du divin Maître. Le 6 juillet 1897, de nouvelles hémorragies s'étant déclarées, et le docteur ayant diagnostiqué une congestion pulmonaire très grave, on estima avec raison que la mauvaise paillasse sur laquelle la malade s'étendait était trop dure pour son organisme délicat, et, deux jours plus tard, on la fit descendre à l'infirmerie. Elle aimait sa cellule de cet amour que portent les religieux aux lieux où ils ont combattu, pratiqué la vertu, reçu les grâces divines; c'est pourquoi, en la quittant pour toujours, elle disait : « J'y ai beaucoup souffert; j'aurais été heureuse d'y mourir. » Elle avait, deux jours auparavant, fait cette confidence d'une importance primordiale :

« J'ai lu un beau passage dans les réflexions de l'*Imitation :* Notre-Seigneur, au jardin des Oliviers, jouissait de toutes les délices de la Trinité et pourtant son agonie n'en était pas moins cruelle. C'est un mystère; mais je vous assure que j'en comprends quelque chose par ce que j'éprouve moi-même. »

A plusieurs reprises, durant ses dernières semaines, elle exprima cette même pensée en diverses formes analogues [1]. Au-dessous de l'agitation tumultueuse des tempêtes et des épreuves extérieures, les demeures les plus profondes de son âme restaient sereines. « Notre-Seigneur, disait-elle, n'est-il pas mort victime d'amour? et voyez quelle a été son agonie! » L'agonie de Jésus sur

[1] « Je vous l'avoue franchement : mourir d'amour comme Notre-Seigneur est mort d'amour sur la Croix, il me semble que c'est ce que j'éprouve. »

la croix fut en effet terrible, et physiquement par la souffrance de la chair, et moralement par les ténèbres et le délaissement de l'âme : « Mon Dieu, mon Dieu, s'écriait Jésus, pourquoi m'avez-vous abandonné? » Et à cet instant même il jouissait de la vision béatifique. Antinomie de l'extrême douleur humaine et de la béatitude suprême que l'amour divin seul, et l'union de l'âme à Dieu, peuvent, en partie, nous expliquer.

Sœur Thérèse, heureuse d'aller à Dieu, éprouvait les mêmes sentiments que saint Paul lorsqu'il s'écriait : « Je désire me dissoudre pour être avec le Christ. » La sainte, en effet, disait : « Oh! que j'éprouve de joie à me voir me détruire, je deviens squelette. Voilà ce qui me plaît. » A l'aumônier qui lui demandait si elle était bien résignée à mourir, elle répondait : « Ah! mon Père, je trouve qu'il n'y a besoin de résignation que pour vivre. Pour mourir, c'est de la joie que j'éprouve. » Le 25 juillet, sa sœur, Mère Agnès de Jésus, la voyant souffrir extrêmement, lui confia qu'elle « finissait par désirer sa mort ». Sœur Thérèse lui répondit : « Il ne faut pas dire cela, ma petite mère, car souffrir, c'est justement ce qui me plaît le plus de la vie. » Et quelques jours après : « N'ayez pas de peine, allez! Si j'étouffe, le bon Dieu me donnera la force. Je l'aime! Il ne m'abandonnera jamais! » — « C'est bien dur de souffrir autant, n'est-ce pas? — « Non, je puis encore dire au bon Dieu que je l'aime, cela suffit. » Elle désigna du doigt un petit verre qui contenait un remède détestable sous les apparences d'une liqueur délicieuse. « Voilà, dit-elle, l'image de ma vie... Il a toujours paru aux créatures que je buvais d'exquises liqueurs et c'était de l'amertume; mais non! car ma vie n'a pas été amère, parce que j'ai su faire ma joie et ma douceur de toutes les amertumes. »

Le 30 juillet, elle reçut l'Extrême-Onction. « Notre Père Supérieur ne m'a parlé que d'amour, oh! que j'étais touchée. » Comme sa mort semblait imminente, on avait descendu sa paillasse pour exposer son corps, selon la coutume monastique, à l'infirmerie. Lorsqu'on ouvrit la porte de l'infirmerie, elle l'aperçut, comprit et se réjouit. Elle plaisantait volontiers au sujet des apprêts de ses funérailles quoiqu'elle ne cessât point de souffrir cruellement : « J'ai trouvé, affirmait-elle, le bonheur et la joie sur la terre, mais uniquement dans la souffrance, car j'ai beaucoup souffert ici-bas. *Il faudra le faire savoir aux âmes...* Depuis ma première communion, j'avais un perpétuel désir de souffrir. Je ne pensais pas cependant à en faire ma joie. C'est une grâce qui ne m'a été accordée que plus tard. »

Cet état incontestable de joie intime dans la souffrance la plus complexe est bien mystérieux. Il semble qu'il y ait eu au centre de son âme comme un foyer incandescent d'amour de Dieu et de joie qui dévorait toutes choses. « C'est si doux, disait-elle, de se sentir faible et petite... Ne soyez pas si triste... Vous voyez comme le bon Dieu me rend heureuse... Je suis toujours gaie et contente... J'éprouve une joie bien vive à me sentir imparfaite : cela surpasse tous les compliments qui m'*ennuient.* » Comment les saints peuvent-ils en arriver à se réjouir de tout ce qui cause aux mortels les tourments les plus cuisants?

En insistant de tout notre pouvoir, en appuyant comme des deux mains sur cette sorte de contradiction, d'antinomie flagrante entre la joie et la douleur, chez sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, nous ne faisons qu'obéir à l'une de ses recommandations suprêmes : « Il faudra dire que c'est au fond de mon âme la joie et les transports...

Mais cela n'encouragerait pas tant les âmes si l'on croyait que je n'ai pas beaucoup souffert... Oh ! si l'on savait ce que je souffre... Cette nuit, n'en pouvant plus, j'ai demandé à la Sainte Vierge de me prendre la tête dans ses mains pour que je puisse la supporter... »

Et toujours aussi cette tentation du doute, du désespoir qui obsédait les demeures extérieures de son imagination et de son esprit sans pouvoir pénétrer au sanctuaire de sa foi, dans lequel Jésus habitait réellement comme au tabernacle. La fenêtre de l'infirmerie donnait sur le jardin ; en désignant un coin très sombre, elle disait : « Mon âme est dans un trou noir comme cela, mais j'y suis dans la paix. » Son épreuve, ont affirmé tous les témoins de sa mort, ne s'atténuait pas au seuil de l'Éternité, au contraire, le voile devenait de plus en plus épais. « En cet état, cependant, le sourire ne quittait pas ses lèvres. Elle conservait des manières enfantines et gracieuses qui rendaient sa compagnie très agréable. Chacune voulait la voir et l'entendre. » A chaque visite, le docteur ne trouvait pas de paroles assez expressives pour traduire son admiration : « Ah ! s'écriait-il, si vous saviez ce qu'elle endure ! Jamais je n'ai vu souffrir autant avec cette expression de joie surnaturelle. C'est un ange ! »

Et rappelons sans cesse, rappelons toujours, que cette force de souffrir avec joie, avec grâce, avec le sourire, la sainte l'obtenait par l'humilité, par la défiance, l'abnégation totale d'elle-même. Elle remarquait volontiers que saint Pierre était tombé parce qu'il comptait trop sur ses propres forces. Au sujet de ses souffrances effroyables, elle faisait cette déclaration mémorable : « Je ne pourrais demander au bon Dieu des souffrances plus grandes. S'il les augmente, je les supporterai avec joie, parce qu'elles

me viendront de lui. Mais si j'en demandais, ce serait mes souffrances à moi, il faudrait que je les supporte toute seule; et *je n'ai jamais rien pu faire toute seule.* » Dans le même sens, elle répondait à Mère Agnès de Jésus qui admirait sa patience : « Je n'ai pas encore eu une minute de patience! Ce n'est pas la mienne, on se trompe toujours. » Ainsi donc, nous nous abuserions du tout au tout si nous ramenions à une vertu humaine, stoïcienne, l'héroïsme de patience, d'abnégation, qui, chez la sainte, était un effet de l'amour, un Don du Saint-Esprit. « Ah! s'écriait-elle, comme il est bien impossible de se donner soi-même de tels sentiments! C'est le Saint-Esprit qui les donne, lui qui souffle où il veut. »

Cette force d'âme, cette joie intérieure de Sœur Thérèse, la rendaient capable de résister plus longtemps que toute autre à la maladie dévorante; alors que le docteur ne lui donnait plus qu'un jour de vie, elle survécut encore un mois. Mais son corps se trouvait dans un état d'usure inconcevable. Elle avait, depuis plusieurs semaines déjà, perdu tout appétit. Chaque soir, à partir de trois heures, elle était minée par une fièvre intense. Des sueurs abondantes l'exténuaient encore. Deux ou trois fois le jour, elle éprouvait de violentes hémorragies. Des quintes de toux la prenaient, accompagnées d'étouffements terribles. On lui faisait respirer de l'éther, mais l'oppression était si forte que le remède ne produisait pas d'effet. La maladie respecta son visage qui garda toute son expression et sa plénitude, et cependant elle en vint à un tel degré de consomption que les os percèrent la peau et qu'il se forma en maints endroits de son corps des plaies extrêmement douloureuses. La tuberculose des intestins y avait mis la gangrène, de sorte que la petite Sœur s'attribuait à bon droit les

paroles messianiques : *Ego sum vermis et non homo.* La soif brûlante qu'elle endurait la plongeait, selon ses expressions, en purgatoire. Rien ne pouvait la désaltérer; la boisson, ainsi que de l'huile brûlante, attisait encore le feu de ses entrailles. « Quand je bois, disait-elle, c'est comme si je versais du feu sur du feu. » Lorsque, afin d'apaiser les quintes de toux qui duraient des heures, on la soulevait pour la mettre sur son séant, elle se disait alors « assise sur des fers pointus » et elle conjurait qu'on priât pour elle.

Les épreuves les plus sensibles pour son âme de sainte lui étaient réservées. Nous avons vu que sa dévotion la plus ardente, extraordinaire, était la sainte Communion. Or elle ne fut plus en état de la recevoir depuis le 16 août jusqu'à sa mort, à cause de la fréquence de ses hémoptysies, et ce fut pour son cœur une bien cruelle privation. Le 6 août, fête de la Transfiguration de Notre-Seigneur, on avait placé près de son lit une grande image de la Sainte Face entourée de fleurs et éclairée par une veilleuse. Jamais elle ne souffrit plus que dans cette nuit même l'épreuve de sa tentation contre la foi : « O ma Mère, disait-elle à sa sœur, que j'ai été tentée cette nuit; mais je n'ai pas cessé de regarder la Sainte Face et de faire des actes de foi. » Le martyre de l'âme persistait donc toujours et le martyre du corps devenait atroce. Persuadons-nous bien que Sœur Thérèse a connu la souffrance jusqu'à des limites extrêmes que peu de créatures ici-bas, après le Christ, ont atteintes. Un jour, elle dit :

« Ma Mère, priez pour moi! Si vous saviez ce que je souffre! Demandez que je ne perde pas patience... J'ai besoin du secours de Dieu... Et moi qui ai tant désiré tous les genres de

martyre! Ah! il faut y être pour savoir... Je comprends très bien que ceux qui n'ont pas la Foi se donnent la mort quand ils souffrent tant. Veillez bien, lorsque vous aurez des malades en proie à de si violentes douleurs, à ne pas laisser près d'elles des remèdes qui soient du poison. Je vous assure qu'il ne faut qu'un moment, lorsqu'on souffre à ce point, pour perdre la raison. »

Après de tels témoignages on ne doutera point que la petite sainte n'ait connu le paroxysme de la souffrance humaine. « Ne désirez pas la conserver en cet état, déclarait le docteur, c'est affreux ce qu'elle endure. Mais quel ange! et quel sourire je lui vois toujours. » Le plus admirable, en effet, c'est que, malgré ses souffrances et malgré les ténèbres de son âme, elle conservait son angélique simplicité. « Elle restait gracieuse comme un petit enfant, rapporte Mère Agnès de Jésus, la partie supérieure de son âme restait paisible et sereine sous l'action de la grâce. C'est alors qu'elle me confiait ses immenses désirs et son espoir de les voir bientôt réalisés : « A présent, comme Jeanne d'Arc dans sa prison, je suis dans les fers, mais bientôt viendra ma délivrance, et ce sera le temps de mes conquêtes. »

Et toujours chez elle, cette mortification à l'infini, cet ascétisme de petitesse, cette abnégation de soi-même en faveur du prochain qui, ainsi que nous l'avons montré, rejoint à la limite les plus héroïques mortifications des grands saints. Nous pourrions citer encore bien des traits; nous nous contenterons de rapporter l'un des actes les plus simples et les plus sublimes de mortification charitable que la Sainte ait pratiqués. C'était la dernière nuit, elle en était arrivée à un état de fatigue si extrême que le moindre bruit, le moindre murmure,

entendre chuchoter à voix basse, lui était insupportable; cependant sa propre sœur, qui la veillait, s'endormit de lassitude et de tristesse au moment où elle venait de lui donner à boire; Sœur Thérèse s'en aperçut et, ne voulant pas réveiller ses sœurs, « elle resta, tenant à la main son petit verre, jusqu'à ce que l'une d'elles s'éveillât. »

Nous renonçons à décrire le dernier jour et la mort; on en lira le récit dans l'*Histoire d'une Ame*. Notons seulement que Sœur Thérèse traversa une agonie terrible, elle ne pouvait plus respirer qu'en jetant de petits cris, des gouttes de sueur épaisses mouillaient son visage. Cependant, quand la Communauté entra, la petite sainte l'accueillit par le plus gracieux sourire. Elle était admirablement résignée par la conformité absolue de sa volonté à la volonté divine. Elle ne demandait pas plus de souffrances, mais n'en voulait pas moins. A trois heures de l'après-midi, elle donna un bras à Mère Agnès et l'autre à Sœur Geneviève, qui se tenaient de chaque côté du lit, celles-ci ne purent s'empêcher de la comparer au Christ mourant sur la Croix. Elle était bien en effet une victime volontaire, crucifiée pour le salut de l'humanité. Elle ne pouvait plus rien dire à Jésus, elle se transformait en Lui, elle l'aimait. Elle avait déclaré le matin et encore une demi-heure auparavant :

« Oh! j'ai prié Marie avec une ferveur!... mais c'est l'agonie toute pure, sans mélange de consolation... Ma Mère, le calice est plein jusqu'au bord! Non, je n'aurais jamais cru qu'il fût possible de tant souffrir... Je ne puis m'expliquer cela que par mon désir extrême de sauver des âmes. »

Quand on songe que la critique incrédule, partiale, a pu écrire : « Après plusieurs mois d'agonie souriante et résignée, elle exhala son dernier souffle léger, si léger! »

Mais laissons, en ce moment suprême et divin, toute arrière-pensée de polémique. Vers quatre heures du soir, la Prieure, Mère Marie de Gonzague, lui rendit ce témoignage, l'un des plus précieux qu'une âme, au moment de la mort, puisse entendre :

« Mon enfant, vous êtes toute prête à paraître devant Dieu, parce que vous avez toujours compris la vertu d'humilité. » Sœur Thérèse réfléchit un instant et dit simplement : « Oui, il me semble que je n'ai jamais cherché que la vérité. Oui, j'ai compris l'humilité du cœur. »

L'agonie dura trois heures encore. La mort tardait à venir. Sœur Thérèse disait d'une voix à peine perceptible et entrecoupée par les râles : « Eh bien, allons, je ne voudrais pas moins souffrir. » Vers sept heures du soir, en contemplant son crucifix, elle prononça ces paroles suprêmes : « Oh!... Je l'aime... Mon Dieu... Je vous aime!!! » Elle s'affaissa tout à coup, la tête penchée à droite, puis elle se releva, fixant dans la direction de l'image de la Vierge Marie un long regard d'extase et d'amour. C'était le 30 septembre 1897, la sainte avait vingt-quatre ans et neuf mois.

# CONCLUSION

La mort, disions-nous, est ordinairement significative des vertus les plus caractéristiques d'un saint. Dans cette agonie de Sœur Thérèse, nous avons surtout remarqué son humilité, son abandon, sa confiance en Dieu, sa patience héroïque dans les souffrances, enfin et par-dessus tout, son amour de Dieu et des âmes, cette Charité dont saint Paul disait qu'elle était le nœud de la perfection et la reine de toutes les vertus. En étudiant la spiritualité et la mission de Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus, il nous est arrivé, dans les derniers jours, en tâchant de la suivre du regard dans ses sublimes ascensions, d'être pris d'une sorte de vertige intellectuel. Nous nous sommes dit : Ne serait-ce pas un ange à qui Notre-Seigneur aurait permis de s'incarner pour renouveler sa Passion, continuer sa Rédemption, rappeler ses principaux enseignements? Souvenons-nous; elle estimait moins décent de prendre des repas en public, elle n'aurait pas compris cette coutume si Jésus et Marie ne lui en avaient donné l'exemple. Elle disait : « Toujours mon corps m'a gênée, toute petite j'en avais honte, je n'étais pas à l'aise dedans. » Ne serait-ce pas un ange, l'ange de l'agonie que Jésus aurait envoyé pour continuer sa passion et nous rappeler notre petitesse? Mais non, Sœur Thérèse ne fut un ange que par métaphore ou analogie. Et la réalité est plus simple et plus belle que tous les rêves théologiques.

Nous craignons que le tableau que nous avons dû peindre à trop larges traits, de ses martyres et de sa mort, n'assombrisse, dans la mémoire du lecteur, la physionomie si douce de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus. Il est vrai qu'elle a exceptionnellement souffert et jamais il n'y aura de saints qui puissent atteindre au faîte de leurs ascensions spirituelles par une autre voie que celle de la Croix. Mais toutes les petites âmes, dont nous sommes et qui sont légion, ne seront pas appelées à des épreuves analogues à celles de Sœur Thérèse. Nous pourrons parfaitement bien opérer notre salut, devenir des saints et même de grands saints, en supportant chaque jour jusqu'à la mort nos petites épreuves. Le tout est de les accepter et de les offrir à Dieu par amour. Le ciel ne demande pas autre chose de nous. Ne conservons pas exclusivement ni principalement le souvenir de Sœur Thérèse éprouvée par le martyre physique et moral. Nous ne comprendrions pas, même en invoquant l'amour divin, qu'elle ait pu les accepter avec une joie sereine. Emportons plutôt en notre mémoire une autre image plus justement symbolique de sa voie toute d'abandon et d'amour.

Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus aimait, dans la vaste cour carrée du cloître de Lisieux, à jeter des pétales de roses au Christ du grand Calvaire. Ce n'était point pour obtenir telle ou telle grâce, disait-elle, c'était pour plaire à Jésus, uniquement par amour. Quel magnifique symbole que celui de cette jeune carmélite de vingt ans, se penchant, se redressant, pour jeter bien haut les fleurs jusqu'aux pieds, jusqu'aux plaies, jusqu'à la couronne d'épines du divin Maître! Mais n'oublions pas la signification spirituelle de ces roses : elles figurent les sacrifices, les mortifications de notre nature et de notre cœur. Lors-

qu'elle fut incapable, étant trop malade, de jeter des fleurs au Calvaire, Sœur Thérèse essuyait avec des pétales la face du Seigneur, c'était un geste digne de Véronique. « Ramassez ces pétales, recommandait sur son lit de mort la sainte, n'en perdez aucun... » Oui, tous les petits sacrifices offerts à Dieu pour l'amour de Jésus sont extrêmement précieux. Notre vie, très probablement, à nous qui n'avons pas été prédestinés à une mission exceptionnelle, sera surtout constituée de petites souffrances quotidiennes, les grandes douleurs étant moins fréquentes. Acceptons-les avec patience, humilité, surtout avec amour; elles nous seront comptées à un taux infini dans l'éternité. Jeter à Jésus les fleurs des petits sacrifices, c'est suivre le chemin de la confiance et du total abandon, c'est nous efforcer d'imiter selon nos faibles forces sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, c'est donc enfin obtempérer à la recommandation du Souverain Pontife Pie XI, qui, dans la Bulle de Canonisation, s'écriait :

« Fidèles du Christ, l'Eglise vous présente aujourd'hui un nouveau et admirable modèle de vertus, que tous vous devrez contempler sans cesse. »

# TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE. . . . . 5

## PREMIÈRE PARTIE

### VIE ASCÉTIQUE ET MYSTIQUE.

### LES QUATRE CARACTÈRES NÉGATIFS.

CHAPITRE PREMIER. — *Premier caractère négatif de la spiritualité de Sainte Thérèse de Lisieux : absence de mortifications violentes et surérogatoires.*

I. L'Ascétisme ancien ou ascétisme de grandeur . . 23

II. L'Ascétisme de Sœur Thérèse ou ascétisme de petitesse . . . . . 28

III. Comment l'Ascétisme de petitesse corrige les tendances défectueuses de Thérèse enfant et jeune fille . . . . . 36

IV. L'Ascétisme de petitesse pratiqué par Sœur Thérèse au Carmel de Lisieux . . . . . 44

V. L'Ascétisme de petitesse ne doit pas être poussé jusqu'à la préoccupation, ni exclure les mortifications régulières . . . . . 51

CHAPITRE DEUXIÈME. — *Deuxième caractère négatif de la spiritualité de Sœur Thérèse : absence de méthode rigoureuse de méditation. Sa vie d'union à Jésus-Hostie.*

I. Les Méthodes d'oraison de saint Ignace, de saint François de Sales . . . . . 55

II. La Vie d'oraison de Sœur Thérèse . . . . 61

III. Les Livres spirituels de Sœur Thérèse. . . . 68

IV. Vie de communion à Jésus-Hostie . . . . 77

V. L'Oraison de Sœur Thérèse et la tradition . . 82

CHAPITRE TROISIÈME. — *Troisième caractère négatif de la spiritualité de Sœur Thérèse : absence de faveurs extraordinaires fréquentes.*

I. Différence entre Sainte Thérèse de Lisieux et les saints d'autrefois . . . . . 89

II. Vision prophétique de son père éprouvé . . . 99

III. Vision de la Vierge du sourire et guérison miraculeuse . . . . . 106

IV. Grâces insignes d'oraison. . . . . 112

V. Prédictions concernant sa mission posthume . . 116

CHAPITRE QUATRIÈME. — *Quatrième caractère négatif de la vie spirituelle de Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus : absence d'œuvres multiples. Son autobiographie.*

I. La contemplation délibérément préférée par la sainte à l'action . . . . . 123

II. Comment a été préparée et composée l'autobiographie de Sœur Thérèse . . . . . 130

III. Nécessité primordiale de l'oraison . . . . 145

## DEUXIÈME PARTIE

### Héroïsme et Sainteté.

### Les trois Antinomies positives.

Avant-Propos. — Importance des antinomies positives . 155

Chapitre premier. — *Première antinomie positive : simplicité et prudence. Le Don de Sagesse.*

I. Enfance et maturité. . . . . 161

II. Règles élémentaires de la méthode analogique . . 167

III. Simplicité ingénue et prudence consommée . . 171

IV. Les Dons de l'Esprit, le Don de Sagesse . . . 177

V. Ni quiétisme, ni illuminisme . . . . . 185

Chapitre deuxième. — *Deuxième antinomie positive : petitesse et grandeur. Le Don de Force.*

I. Humilité de Sœur Thérèse, amour de l'oubli . . 195

II. Magnanimité de Sœur Thérèse dans ses désirs . . 206

III. Magnanimité de Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus dans sa conduite . . . . . 213

IV. Le Don surnaturel de Force . . . . . 223

Chapitre troisième. — *Troisième antinomie positive : la joie intime dans la souffrance. Le Don de l'Amour.*

I. Le Martyre du corps . . . . . 232

II. Le Martyre du cœur . . . . . 240

III. Le Martyre de l'âme . . . . . 250

IV. Le Sourire dans la souffrance, par amour . . . 258

Epilogue. — La mort . . . . . 263

Conclusion . . . . . 275

Imprimé en Belgique par la Société S. Jean l'Évang., Desclée & Cie, Tournai. — 5859